

les dossiers de l'IFEA

Série : la Turquie aujourd'hui n° 29

Les présences arabes contemporaines à Istanbul

édité par
Franck MERMIER

INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES ANATOLIENNES
GEORGES DUMÉZIL
USR3131 CNRS
Istanbul 2021



Institut français d'études anatoliennes
Fransız Anadolu Araştırmaları Enstitüsü

Les présences arabes contemporaines à Istanbul

Franck Mermier (éd.)

DOI : 10.4000/books.ifeagd.3925
Éditeur : Institut français d'études anatoliennes
Lieu d'édition : Istanbul
Année d'édition : 2021
Date de mise en ligne : 22 juin 2021
Collection : La Turquie aujourd'hui
EAN électronique : 9782362450853



<https://books.openedition.org>

Référence électronique

MERMIER, Franck (dir.). *Les présences arabes contemporaines à Istanbul*. Nouvelle édition [en ligne]. Istanbul : Institut français d'études anatoliennes, 2021 (généré le 29 juin 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ifeagd/3925>>. ISBN : 9782362450853. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ifeagd.3925>.

Ce document a été généré automatiquement le 29 juin 2023.

© Institut français d'études anatoliennes, 2021
Licence OpenEdition Books

RÉSUMÉS

Au-delà de l'aspect géopolitique qui englobe les relations de la Turquie avec les pays arabes et les conséquences de l'installation de plus de 3,6 millions de réfugiés syriens sur le sol turc, ce dossier privilégie la perspective ethnographique pour aborder la question des présences arabes contemporaines à Istanbul. Cette publication donne accès à des recherches en cours qui éclairent des réalités jusqu'alors peu abordées, et à des textes, traduits de l'arabe, qui permettent d'aiguiser le regard sur certains effets des interactions turco-arabes dans les domaines des perceptions et des pratiques. Plutôt que des études quantitatives, disponibles par ailleurs, ce dossier publie les résultats d'enquêtes de terrain en contexte urbain, depuis les ateliers de l'industrie textile qui accueillent de nombreux travailleurs syriens jusqu'aux espaces de sociabilité que constituent les cafés des environs de Taksim et les librairies arabes de Fatih. Les effets variés des rencontres turco-arabes, qui se sont intensifiées ces dernières décennies, se retrouvent aussi bien dans le monde universitaire, dans les flux de traduction et dans les productions artistiques et culinaires, autant de thématiques évoquées dans ce dossier.

SOMMAIRE

Les présences arabes contemporaines à Istanbul : croisement d'aires

Franck Mermier

Travailleurs syriens à Istanbul : le cas du secteur textile et de l'habillement

Omar Kouch

Introduction

Les Syriens en Turquie

Les Syriens dans le secteur textile et de l'habillement

Étude de cas

Conclusion

« Chef Nostalgie »

L'identité et la cuisine : le cas des réfugiés syriens dans le quartier de Fatih à Istanbul

Mohammed Turki al-Rabiou

La naissance des restaurants syriens

Abou Omar, ou l'exil d'un peuple et de sa cuisine

Albayt aldimashqi à Istanbul : une traversée vers le passé

Abou Omar et Burak le Turc

Le gardien de l'art culinaire

Pour conclure

La Rue de Damas (şam Sokağı) à Esenyurt : un espace urbain singulier

Mustafa Poyraz

Pourquoi Esenyurt attire-t-il tant les migrants syriens ?

De la position d'invité (*misafir*) à celle de sédentaire incertain

L'impact de la présence des migrants syriens sur les espaces de vie

L'ambiance syrienne dans la rue de Damas (*şam sokağı*)

Conclusion

Jeunesses arabes à Taksim : de quelques usages et représentations d'un quartier d'Istanbul

Nouran Gad

Fréquenter Taksim et ses environs : des usages et pratiques de sociabilité

Penser Taksim et ses environs : des perceptions et représentations de la ville

Imaginaires de la ville d'Istanbul chez les jeunes Palestiniens

Mariangela Gasparotto

Le non-État de Palestine et ses rêves de migration enclavés

La production de la ville par les anticipations et les imaginaires

Des imaginaires aux départs, l'ici et l'ailleurs, le présent et le passé

Conclusion

Les politiques d'internationalisation de l'enseignement supérieur en Turquie et les étudiants arabes

Uğur Kaya

L'accueil d'étudiants étrangers en Turquie des années 60 au début des années 2000

Stratégies d'internationalisation des universités turques

Les associations et l'approche idéologique dans l'accueil des étudiants internationaux

Motivations et pratiques des étudiants

Conclusion

Voting Behaviour of Yemeni Students in Istanbul: Influential Factors and Tendencies

Mohammed Kubati

Literature review

Methodology

Why do Yemeni students participate or refrain from participating in the elections?

What is efficiency for you?

What raises your trust in a candidate?

Why did Fatema win this election?

Conclusion

Paysages ciné-musicaux arabes en Turquie

Mehmet Öztürk

Les films musicaux turcs : une inspiration égyptienne

De l'axe Le Caire-Istanbul à l'axe Adana-Mardin

Conclusion

Istanbul, l'exil et la patrie

Nawaf Al-Qadimi

Récit d'un libraire arabe à Istanbul

Mohamed Abdelaziz Ahmed Elhagin

Un islamiste syrien à Istanbul

Bakr Sidki

Les présences arabes contemporaines à Istanbul : croisement d'aires

Franck Mermier

Extension du domaine arabo-turc

- 1 Il convient de reconnaître d'emblée, en ouverture de ce Dossier, que l'étude des présences arabes contemporaines en Turquie trouve sa justification première par la volonté « d'éclairer des enjeux d'actualité » et répond à une « injonction du présent » (Dakhliya 2016 : 30). De fait, ce thème de recherche s'est d'abord imposé par une visibilité sociale, politique, économique et culturelle liée à des événements historiques de portée régionale et internationale tels que la guerre en Syrie et l'installation de près de quatre millions de Syriens en Turquie. Ce Dossier prolonge ainsi, dans sa partie contemporaine, les journées d'études intitulées *Arabicities of Istanbul: Setting the Research Agenda* qui ont été organisées les 14 et 15 février 2020 à Istanbul¹.
- 2 Les relations de la Turquie avec les pays arabes, sur les plans économique, politique et culturel se sont considérablement développées dans les années 2000 avec l'adoption d'une diplomatie turque volontariste en direction du Moyen-Orient (Schmid 2011 ; Jabbour 2017). Après sa nomination au poste de ministre des Affaires étrangères en 2009, Ahmet Davutoğlu accélère l'application de sa doctrine qui professe « une maîtrise de la “profondeur stratégique” de la Turquie » et l'adoption d'une politique de « zéro problème avec ses voisins », ce qui implique l'amélioration des relations avec le monde arabe (Burdy et Marcou 2013 : 9-10). Outre le resserrement des relations politiques, il en est aussi résulté une augmentation des relations économiques et des flux humains entre la Turquie et les pays arabes. La suppression des visas et une politique d'investissement très attractive, notamment dans le secteur de l'immobilier, ont accru fortement le nombre de touristes et de résidents arabes. Une politique gouvernementale très volontariste a augmenté de manière significative le nombre d'étudiants étrangers et, parmi eux, celui des étudiants arabes, ce dont rend compte

Uğur Kaya dans un article de ce Dossier, tandis que Mohammed Kubati a choisi, lui, d'analyser les élections à la présidence de la section stambouliote de l'Union des étudiants yéménites en Turquie.

Langue arabe et traductions

- 3 La place de l'arabe dans l'enseignement universitaire turc s'est aussi renforcée sans que cela soit obligatoirement liée au courant islamo-conservateur (Le Moulec 2013). Une université arabe a même été créée à Istanbul en 2016 ainsi que la branche d'une université soudanaise². La présence massive de Syriens en Turquie a aussi revivifié l'usage de l'arabe dans les régions turques où résident des populations arabophones³, ce que manifeste notamment la création d'une troupe de théâtre arabophone à Antakya (Zakaria 2021). Si la consolidation d'un champ d'études arabes et moyen-orientales en Turquie a été observée (Le Moulec 2015)⁴, il convient aussi de signaler que le nombre d'ouvrages traduits de l'arabe vers le turc aurait connu une augmentation significative ces dernières décennies⁵ et que le choix des livres traduits se serait diversifié et ne concernerait plus exclusivement le patrimoine religieux et littéraire. Cet essor est aussi favorisé par une diplomatie culturelle turque conférant à la traduction un rôle important dans la promotion des relations entre la Turquie et le monde arabe avec l'angle de vision qui l'accompagne. Les professeurs turcs du département langue et littérature arabe de l'Université d'Istanbul, particulièrement Ömer İshakoğlu, ont traduit de nombreuses œuvres arabes dans le but, notamment, de réhabiliter la vitalité culturelle de l'Empire ottoman et de ses provinces arabes (Zakaria 2020). En parallèle, l'intérêt croissant des éditeurs arabes pour la traduction d'ouvrages turcs dépasse le genre du roman⁶. La visibilité des traducteurs s'est aussi accrue en ce qu'ils sont devenus les nouveaux symboles de ce regain d'intérêt réciproque. Ainsi, le défunt traducteur syrien Abdulkader Abdelli est régulièrement mentionné pour son travail pionnier de traduction du turc vers l'arabe⁷, tandis que l'Égyptien Ahmad Zakaria et le Syrien Bakr Sidki, tous deux résidant en Turquie, jouent un rôle majeur dans la diffusion de la littérature turque contemporaine dans l'espace arabe. Ce Dossier prolonge, d'une certaine manière, cette dynamique de traduction puisqu'il comporte cinq textes traduits de l'arabe, rédigés par des auteurs résidant en Turquie (Nawaf Al-Qadimi, Mohamed Turki Al-Rabiuo, Mohamed Elhagin, Omar Kouch, Bakr Sidki).

Étudier les migrations arabes

- 4 Ce nouveau rôle régional de la Turquie, depuis l'accession au pouvoir de l'AKP en 2002, puis à partir des soulèvements arabes de 2011, a non seulement accru le pouvoir d'influence de la Turquie dans son environnement régional, mais a aussi conféré à Istanbul une place significative dans le jeu des différences, des hiérarchies et des complémentarités en matière économique, politique et culturelle qui configure les interactions et les mobilités au sein d'un espace arabe transnational. L'afflux des réfugiés syriens en Turquie après 2011 a bien évidemment suscité la mobilisation de chercheurs dont les études ont porté sur les politiques publiques, sur leurs conditions de vie et de travail, leurs relations avec la population turque, les répercussions politiques et sociales de la présence syrienne sur la société civile, les ONG et les partis politiques turcs, les nouvelles formes d'organisation de la vie sociale et familiale des

Syriens dans l'exil turc (Aksaz et Pérouse 2016 ; Utku, Unutulmaz et Sirkeci 2017 ; Erdoğan 2018 ; Daniş 2019)⁸. À partir d'une approche prenant en compte la question du genre, des études ont été consacrées à des catégories spécifiques telles que, par exemple, les Syriennes chefs de famille à Istanbul (Hadâya 2020) ou les Syriens LGBT (Kivilcim 2017). Ce champ de recherche sur les migrations en Turquie a même déjà fait l'objet de synthèses et d'études critiques (Daniş 2018 ; Osseiran et Güneyli 2020). Les centres de recherche syriens installés en Turquie après 2013 (Harmoon, Jusoor, Omran, The Day After) ont aussi publié quelques études sur la présence syrienne portant notamment sur les perceptions des Syriens quant à leur éventuel retour en Syrie (The Day After 2020). Dans ce Dossier, le chercheur syrien Omar Kouch se penche sur les conditions précaires des travailleurs syriens dans les secteurs du textile et de l'habillement à Istanbul.

Représentations et imaginaires

- 5 Dans le domaine des études contemporaines, nous nous retrouvons ainsi devant plusieurs perspectives dont l'une qui considère la Turquie comme une extension de phénomènes qui concernent au premier chef l'espace arabe, soit dans un registre national soit dans un registre panarabe, et une autre qui s'intéresse avant tout aux répercussions turques de ces phénomènes. Ces deux perspectives ne résument certes pas à elles seules tous les angles d'approche possibles. L'étude du cas syrien qui est prédominant introduit au fait qu'une des perspectives privilégiées dans l'approche des présences arabes en Turquie est de les considérer à partir du critère de l'appartenance nationale. D'une certaine façon, le terrain turc peut apparaître comme un prolongement des terrains arabes qui sont, pour beaucoup, devenus inaccessibles ou difficilement accessibles en raison de la guerre, de l'insécurité et/ou de la répression, comme en Syrie, au Yémen, en Irak et en Libye.
- 6 Les populations arabes en Turquie sont cependant hétérogènes, non seulement par leur différenciation en matière de nationalités et de conditions de séjour dans ce pays, mais aussi du fait, au sein même de chaque communauté nationale, de leur diversification sociale et professionnelle. Il faut donc se garder de toute vision généralisatrice les concernant. À côté de réfugiés vivant dans une précarité extrême, on trouve des catégories sociales moyennes et supérieures dont des hommes d'affaire de différentes nationalités ayant choisi la Turquie comme base de leurs activités. Il faut donc éviter comme le préconise Pierre Bourdieu (1980 : 64) de « personnifier le collectif », comme avec l'usage de l'expression « communauté arabe », ou de « brosser un portrait idéaltypique du groupe (et de sa culture) » selon la mise en garde de Bernard Lahire (2013 : 101), et donc de se poser la question du degré d'homogénéité des collectifs qui sont impliqués ou imaginés.
- 7 Il serait ainsi intéressant de retracer les modalités du traitement du thème de l'image des Arabes en Turquie (Al-Dâqûqî 1996 ; Küçükcan 2010 ; Seni 2016) et de l'image des Turcs chez les Arabes (Al-Dâqûqî 2001), en fonction des conjonctures et des contextes historiques et d'en étudier les évolutions et les constantes vis-à-vis de la perception d'un ensemble arabe indifférencié face à l'ensemble turc. L'héritage partagé, même s'il peut être conflictuel, de l'histoire ottomane constitue la pierre angulaire de nombreuses représentations et pratiques, tout en coexistant avec un legs kémaliste fondé sur la construction d'une altérité avec le monde arabe (Seni 2016). Mehmet

Öztürk, dans un article de ce Dossier, souligne la variabilité des influences arabes dans la musique et le cinéma turcs dont l'acmé coïncida avec l'âge d'or des comédies musicales égyptiennes tout en rappelant l'interdiction de diffuser les films arabes dans les provinces limitrophes de la Syrie dans les années 1940 et 1950. Quant à Bakr Sidki, il révèle, dans un article sur un roman turc traduit de l'arabe pour le présent Dossier, que l'image du Syrien peut aussi se réduire à celle du « musulman » voire de « l'islamiste » dans « l'imaginaire islamiste turc ».

- 8 Plusieurs phénomènes sont souvent mis en exergue pour signaler, par leur nouveauté ou leur ampleur, des inflexions dans les relations et les représentations arabo-turques. Ainsi, dans plusieurs pays arabes, l'attrait pour la Turquie dériverait pour une part de la séduction opérée par les séries télévisées turques, doublées en arabe, qui ont replacé la Turquie dans le paysage imaginaire des publics arabes (Al-Ghazzi et Kraïdy 2013). Cela n'est pas sans lien, encore faudrait-il cependant le mesurer, avec l'accroissement du tourisme arabe qui a donné lieu, ainsi que celui des résidents arabes, à plusieurs enquêtes (Girard 2010 ; Pérouse 2016 ; Gad 2019). Ainsi que l'analyse Mariangela Gasparotto, dans un article publié ici, la place qu'occupe Istanbul dans les imaginaires de jeunes palestiniens, conjuguée à l'accessibilité de la Turquie, nourrit des projets de mobilité et de résidence. Un effet connexe de cette présence stambouliote dans les paysages imaginaires, les expériences de voyage et de vie de nombreux Arabes, est l'éclosion de nouvelles représentations d'Istanbul dans les récits littéraires ou documentaires arabes⁹.

La Turquie et l'espace arabe

- 9 La situation de migration en contexte turc qui résulte, pour beaucoup, d'un exil contraint dû à des facteurs politiques influe sur le façonnement des frontières externes et internes des groupes, pour suivre une analyse de la sociologue canadienne Danielle Juteau (2015). Des pistes de recherche particulièrement intéressantes pourraient être tracées sur les processus de communalisation et de socialisation intra-communautaires et sur les rapports de domination qui lient les différents groupes nationaux à la société turque. Il faudrait ajouter dans cette perspective, la question de l'horizon d'attente tournée vers le territoire national et qui, pour certains groupes d'exilés politiques, oriente l'action et la mobilisation vers le renforcement d'un sentiment d'appartenance nationale à travers l'organisation de collectifs et de projets. L'éditeur saoudien Nawaf Al-Qadimi, qui dirige l'Arab Network for Research and Publishing, évoque, dans un texte traduit de l'arabe pour ce Dossier, l'arrière-plan dramatique qui a poussé des Arabes de différentes nationalités à trouver refuge à Istanbul. Pour beaucoup, cependant, et notamment pour de nombreux Syriens, la Turquie est aussi le lieu d'une vie suspendue, d'un entre-deux et d'une attente indéfinie (Simon 2021).
- 10 L'appréhension du phénomène des présences arabes en Turquie se fait souvent selon une perspective nationale en considérant ce pays comme une extension de sphères publiques nationales arabes avec la création d'entreprises médiatiques, de sites d'information, de centres de recherche et de réflexion, de maisons d'édition liés à des groupes nationaux particuliers. On peut ainsi décliner selon les nationalités comment se compose une scène médiatique et culturelle syrienne, égyptienne, yéménite, libyenne tournée vers son espace national dont une partie significative est dépendante de financements qatariens (Mermier 2021). Parmi les centres de recherche et de

documentation arabes installés à Istanbul, les plus importants sont syriens, tels que Jusoor, Omran Center for Strategic Studies, The Day After, Harmoon et le Centre de documentation de la révolution syrienne créé en 2020 pour recueillir et publier les témoignages des acteurs de la révolution syrienne. Ils prolongent le nouveau désir de connaissance de la société syrienne qui est né avec la révolution (Mermier, à paraître).

- 11 De fait, la Turquie joue un rôle variable de relais médiatique, culturel et aussi politique selon les pays arabes concernés, notamment la Syrie, l'Égypte, le Yémen et la Libye, et qui fluctue au gré des évolutions de la conjoncture politique. Après la tentative de coup d'État du 15 août 2016 et le resserrement du contrôle sécuritaire des espaces d'expression, plusieurs opposants syriens de la mouvance de gauche et laïque ont quitté la Turquie. L'amorce récente d'un rapprochement entre la Turquie et l'Égypte pourrait avoir des répercussions sur le contenu des programmes des chaînes satellitaires de l'opposition égyptienne qui émettent depuis Istanbul, ainsi que le rapportent certains articles de la presse arabe publiés en mars 2021¹⁰.

Le livre arabe en Turquie

- 12 Dans le secteur du livre arabe, la librairie généraliste la plus importante de la ville est l'Arab Network for Research and Publishing qui porte le nom d'une maison d'édition du même nom, fondée à Beyrouth, en 2008, par Abd al-Aziz Al-Qasim et Nawaf Al-Qadimi et spécialisée dans les sciences sociales. L'ouverture de la librairie à Istanbul, en 2017, a suivi celle d'autres branches à Beyrouth, au Caire, Alexandrie, Casablanca et Tunis. L'Arab Network est rattachée, comme Harmoon Center, à l'Arab Center for Policy Studies fondé en 2012 à Doha par l'intellectuel palestino-qatarien Azmi Bishara. La librairie stambouliote est devenue un centre culturel et un lieu de sociabilité pour de nombreux résidents arabes¹¹, ce dont témoigne, à partir de son expérience de libraire, Mohamed Elhagin dans ce Dossier. Avant même d'ouvrir la librairie à Istanbul, l'Arab Network avait organisé une foire du livre arabe au siège de l'union des éditeurs turcs dans le quartier de Fatih en 2015.
- 13 L'année suivante, une foire du livre arabe, présentée officiellement comme la première, fut organisée. Son directeur était Mustafa Al-Habbab, un homme d'affaires et investisseur saoudien installé en Turquie¹². Il dirige aussi le centre de recherche Strategic Fiker Center for Studies qui, depuis 2010, publie des études sur le Moyen-Orient et les mouvements islamistes, notamment¹³. À partir de 2016, l'organisation des foires du livre arabe à Istanbul¹⁴ (mais aussi à Gaziantep) relèvent ainsi d'instances inféodées à l'AKP, telle que l'Association internationale des éditeurs de livres arabes en Turquie qui y participe. Dans le secteur du livre arabe, Istanbul est avant tout un espace de consommation car la plupart des livres arabes vendus en Turquie sont importés, particulièrement d'Égypte et du Liban. La production de livres en arabe en Turquie, et à Istanbul en particulier, reste en effet modeste. Ses principaux contributeurs sont, outre les centres de recherche mentionnés, quelques éditeurs privés syriens et turcs. Il faut cependant noter que le commerce du livre arabe en Turquie est antérieur aux années 2000. Il concernait essentiellement des libraires et éditeurs turcs spécialisés dans le livre islamique. On peut ainsi mentionner la librairie Al-Irshad, créée en 1977, et qui est la plus grande librairie d'Istanbul spécialisée dans le patrimoine arabe et islamique. Depuis les années 1990, des librairies vendant des livres arabes, kurdes et turcs,

principalement islamiques, se sont rassemblées dans un marché au livre appelé Yünni kitapçılar Çarşısı, près de l'Université d'Istanbul dans l'arrondissement de Fatih.

Istanbul : les potentialités de l'urbain

- 14 L'installation de plusieurs centaines de milliers de résidents syriens et arabes à Istanbul et leurs interactions avec la société turque ont fait émerger des espaces culturels interstitiels. De fait, les interactions culturelles et artistiques, que le contexte urbain d'Istanbul a suscitées, ont fait naître de nombreuses initiatives, rencontres et projets arabo-turcs. Plusieurs d'entre eux ont eu un destin marquant et éphémère, ce qui illustre le caractère incertain de l'exil turc notamment pour les résidents syriens, d'autres, comme les galeries d'art syriennes Kalimat et Arthere, se sont implantées dans le paysage artistique turque (Mermier, à paraître).
- 15 À partir du contexte urbain d'Istanbul et des recherches qu'il suscite ou pourrait susciter en relation avec le phénomène des présences arabes, il est intéressant de relever combien ce terrain est propice pour mettre à l'épreuve des problématiques générales sur les interactions et représentations sociales, les pratiques des espaces publics et l'anonymat urbain, les circulations des imaginaires et les cristallisations culturelles (Burke 2009 : 114). Il ne s'agira pas ici de lister les thèmes déjà abordés dans différentes recherches qui font souvent figure d'études pionnières. Par exemple, l'étude réalisée par Jean-François Pérouse (2016) dans les quartiers de Taksim et Tarlabaşı sur les interactions arabo-turques, arabo-arabes et kurdes-kurdes dans des rues d'Istanbul, permet de passer outre certaines généralisations stéréotypées en prenant en compte la question des différences de classe dans l'étude des perceptions des catégorisations ethniques.
- 16 Les usages des espaces publics d'Istanbul par les différentes populations arabes qui les fréquentent, en tant que touristes ou en tant que résidents, contribuent à faire naître ou à renforcer des frontières spatiales et identitaires dans la ville, voire à créer de nouvelles « régions morales » selon l'expression de Robert Park (1984 : 79-126). La traduction la plus visible de ce phénomène peut se lire dans les noyaux de lieux de sociabilité et de consommation destinés à des publics arabes, certains ayant formé des centralités marchandes comme à Fatih et à Esenyurt ainsi que l'ont étudié Mustafa Poyraz, dans le cadre d'Esenyurt, et Mohamed Turki Al-Rabiuo à Fatih, deux arrondissements de la métropole stambouliote Si certains lieux de consommation sont devenus des lieux où s'approvisionne la culture (Raulin 1987) et entretiennent une certaine nostalgie pour le pays d'origine, d'autres sont devenus des lieux de rencontre interarabe notamment les bars d'Istiklal et de Taksim fréquentés par une partie des jeunes arabes, ce dont rend compte Nouran Gad dans son étude publiée ici.
- 17 Une autre potentialité de l'urbain repérée par plusieurs anthropologues de la ville a trait aux usages de l'anonymat et à la possibilité de pratiquer des jeux d'identité et d'interaction (Lofland 1973) qui permettent de contourner les assignations identitaires. Alors qu'Istanbul est souvent décrite comme lieu de refuge des Frères musulmans arabes, c'est aussi une ville qui rend possible la désaffiliation vis-à-vis de la confrérie. À propos des Frères musulmans égyptiens venus se réfugier en Turquie après le coup d'État contre le président Morsi, Mustafa Menshawy (2020 : 16, 69) relève ainsi que la vie à Istanbul permet de se distancier des liens familiaux et sociaux antérieurs et de bénéficier d'un certain anonymat. Dans un registre voisin, Istanbul est devenue en

quelque sorte une « zone franche morale » (Mermier 2016) pour des individus dont certaines pratiques sont considérées comme déviantes dans les contextes urbains ou nationaux dont ils sont originaires, de la consommation d'alcool aux pratiques homosexuelles, en passant par le changement de genre, ainsi que l'évoque Mariangela Gasparotto dans son article sur les imaginaires des jeunes palestiniens.

Croisement d'aires

- 18 Dans un article ancien sur l'ethnologie au crible des aires culturelles, Carmen Bernard et Jean-Pierre Digard (1986 : 64) faisaient le constat que « chaque terrain suscite des approches qui lui sont propres, favorisant les unes, repoussant les autres, à la manière d'une sorte de filtre. Ce tri s'effectue en fonction de critères qui tiennent à la fois aux particularités des sociétés et des cultures étudiées, bien évidemment, mais aussi et surtout peut-être aux conditions spécifiques du développement de l'ethnologie sur une aire culturelle et à un moment donné ». Ce Dossier vise à nourrir la réflexion sur les potentialités heuristiques du croisement d'aires culturelles en faisant découvrir de nouvelles pistes de recherche sur les présences arabes contemporaines à Istanbul dont la tonalité générale est à caractère ethnographique. Il s'inscrit ainsi dans la perspective de décloisonnement des champs académiques marqués par des traditions de recherche spécifiques qui ont développé parfois, selon les disciplines et les aires culturelles, leurs propres paradigmes. L'opération de contextualisation qu'implique toute recherche permet, selon Bernard Lahire (2013 : 228-229), de découvrir « les ensembles pertinents dans lesquels s'inscrive l'action des individus », et donc, s'agissant des présences arabes contemporaines en Turquie, d'explorer les nouveaux espaces sociaux et culturels qu'elles suscitent.

BIBLIOGRAPHIE

- Abdelli, Abdulkadir (2018), *Turkyâ fî 'uyûni. Thaqâfa, adab, tarjama, fann* [La Turquie à mes yeux. Culture, littérature, traduction, art], Istanbul, Dar Maysaloon.
- Aksaz, Elif et Pérouse, Jean-François (dir.) (2016), "*Guests and Aliens*": *Re-Configuring New Mobilities in the Eastern Mediterranean After 2011-With a Special Focus on Syrian Refugees*, IFEA, [Dossiers de l'IFEA - La Turquie aujourd'hui 23], <https://books.openedition.org/ifeagd/1829>.
- Al-Dâqûqî, Ibrâhîm (1996), *Sûrat al-'Arab ladâ al-Atrâk* [L'image des Arabes chez les Turcs], Beyrouth, Markaz dirâsât al-wahdat al-'arabiyya.
- Al-Dâqûqî, Ibrâhîm (2001), *Sûrat al-Atrâk ladâ al-'Arab* [L'image des Turcs chez les Arabes], Beyrouth, Markaz dirâsât al-wahdat al-'arabiyya.
- Al-Ghazzi, Omar et Kraïdy, Marwan (2013), "Neo-Ottoman Cool: Turkish Popular Culture in the Arab Public Sphere", *Popular Communication. The International Journal of Media and Culture* 11(1), pp. 17-29. <https://doi.org/10.1080/15405702.2013.747940>.

- Bernand, Carmen et Digard, Jean-Pierre (1986) « De Téhéran à Tehuantepec : l'ethnologie au crible des aires culturelles », *L'Homme* 26(97-98). *L'anthropologie : état des lieux*. pp. 63-80. DOI : <https://doi.org/10.3406/hom.1986.368674>.
- Bourdieu, Pierre (1980), *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
- Burdy, Jean-Paul et Marcou, Jean (2013), « Le cheminement complexe des nouvelles relations turco-arabes », *Hérodote*, n° 148, pp. 8-22. <https://doi.org/10.3917/her.148.0008>.
- Burke, Peter (2009). *Cultural Hybridity*, Cambridge, Polity Press.
- Dakhliya, Jocelyne (2016), « Dispositions et prédispositions : écrire dans l'exigence », in Imed Melliti (dir.), *La fabrique du sens. Écrire en sciences sociales*, Paris, Riveneuve éditions/IRMC, pp. 21-38.
- Daniş, Didem (2011), "Changing fortunes: Iraqi refugees in Turkey", *International Journal of Contemporary Iraqi Studies* 5(2), pp. 119-213. DOI: 10.1386/ijcis.5.2.199_1.
- Daniş, Didem (2018), « Étude des migrations internationales en Turquie : interactions triangulaires entre les faits, la politique et la recherche », *Anatoli 9, Migrants et réfugiés en Turquie, dans leur contexte historique, politique et social*, pp. 143-153. <https://doi.org/10.4000/anatoli.712>.
- Daniş, Didem (2019), « De la "porte ouverte" aux menaces d'expulsion : la présence syrienne en Turquie », *Migrations Société* 177, pp. 35-57. <https://doi.org/10.3917/migra.177.0035>.
- Erdoğan, Murat (2018), "Syrians in Turkey: Framework for Achieving Cohesion with Syrians in Turkey", *Anatoli 9, Migrants et réfugiés en Turquie, dans leur contexte historique, politique et social*, pp. 13-30. <https://doi.org/10.4000/anatoli.652>.
- Gad, Nouran (2019), « L'exil de la jeunesse égyptienne à Istanbul », *Migrations Société* 177, pp. 113-126. <https://doi.org/10.3917/migra.177.0113>.
- Girard, Muriel (2010), « Imaginaire touristique et authenticité à Fès et Istanbul », *Ethnologies* 32(2), pp. 59-80. <https://doi.org/10.7202/1006305ar>.
- Göktaş, Büşra (2011), *1990-2008 Yılları arası Arapçadan Türkçeye yapılan edebî eser çevirileri üzerine bir inceleme* [1990-2008. Revue des traductions littéraires de l'arabe vers le turc], Mémoire de Master, Istanbul Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü Müdürlüğü. <http://nek.istanbul.edu.tr:4444/ekos/TEZ/47894.pdf>.
- Hadâya, Munâ (2020), *Lâji'ât. 'An takayyuf al-lâji'ât al-sûriyyât al-mu'îlât fî Istanbul (2011-2018)* [Réfugiées. L'adaptation des réfugiées syriennes chefs de famille à Istanbul (2011-2018)], Beyrouth, Josour lil-tarjama wa-l-nachr.
- Jabbour, Jana (2017), *La Turquie. L'invention d'une diplomatie émergente*, Paris, CNRS Éditions.
- Juteau, Danielle (2015), *L'ethnicité et ses frontières*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. <https://www.jstor.org/stable/j.ctv69sx7q>.
- Kivilcim, Zeynep (2017), "Lesbian, gay, bisexual and transexual (LGBT) Syrian refugees in Turkey", in Jane Freedman, Zeynep Kivilcim, Nurcan Özgür Baklacioğlu (eds), *A Gendered Approach to the Syrian Refugee Crisis*, Londres, Routledge, pp. 26-41. <https://doi.org/10.4324/9781315529653>.
- Küçükcan, Talip (2010), *Arab Image in Turkey*, Ankara, SETA/Foundation for Political, Economic and Social Research, <https://www.setav.org/en/arab-image-in-turkey/>.
- Lahire, Bernard (2013), *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte. <https://www.cairn.info/dans-les-plis-singuliers-du-social--9782707175557.htm>.

- Le Moulec, Jean-Baptiste (2013), « La langue arabe dans le champ académique turc », IFEA/OVIPOT, <https://ovipot.hypotheses.org/8809>
- Le Moulec, Jean-Baptiste (2015) « L'insertion des théologiens islamiques dans le champ des études moyen-orientales turques », IFEA/OVIPOT, <https://ovipot.hypotheses.org/10981>.
- Lofland, Lyn H. (1973), *A World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books.
- Menshawy, Mustafa (2020) *Leaving the Muslim Brotherhood. Self, Society and the State*. Londres, Palgrave Macmillan. <https://link.springer.com/book/10.1007/978-3-030-27860-1>.
- Mermier, Franck (2016), « Les fondations culturelles arabes et les métamorphoses du panarabisme », *Arabian Humanities* 7 | 2016, <http://cy.revues.org/3146>, DOI : 10.4000/cy.3146.
- Mermier, Franck (2021), « À Istanbul, une scène médiatique arabe sous influence », *Orient XXI*, 4 janvier, <https://orientxxi.info/magazine/a-istanbul-une-scene-mediatique-arabe-sous-influence>, 4393.
- Mermier, Franck (à paraître), “Creating a Syrian Culture in Exile. The Reconfigurations of Engagement”, in Pénélope Larzillière (dir.), *In Motion. The Global Politics of Artistic Engagement. Beyond the Arab Uprisings*, Leiden, Brill.
- Osseiran, Souad et Güneşli, Ayşegül (2020), *Bibliographies on Syrian Refugees in Turkey : Social Integration*, Istanbul, Koç University, MIREKoc-Migration Research Center, Working Papers, FMRC Series. https://mirekoc.ku.edu.tr/wp-content/uploads/2016/05/Mirekoc_Bibliographies_on_Syrian_Refugees_in_Turkey_30.07.2018-WEB.pdf.
- Özden, Şenay (2013), *Syrian Refugees in Turkey*, Florence, European University Institute/Robert Schuman Centre for Advanced Studies/Migration Policy Centre. <http://hdl.handle.net/1814/29455>.
- Özkan, Hakan (2010), *Traduction littéraire de l'arabe vers le turc (1990-2010)*, in Fondation Anna Lindh et Transeuropéennes, *État des lieux de la traduction en Méditerranée*, <http://docplayer.fr/13398659-Traduction-litteraire-de-l-arabe-vers-le-turc-1990-2010.html>.
- Park, Robert Ezra (1984), « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain », in Yves Grafmeyer et Isaac Joseph (éd.), *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, pp. 79-126. https://www.unige.ch/sciences-societe/socio/files/3314/0533/5874/Park_.pdf.
- Pérouse, Jean-François (2002), « Laleli, giga-bazar d'Istanbul. Appréhender les caractéristiques et les mutations d'une place commerciale », in Michel Péraldi (dir.), *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Paris, Maisonneuve et Larose/MMSH, pp. 307-333. https://www.academia.edu/933326/_Laleli_giga_bazar_dIstanbul.
- Pérouse, Jean-François (2016), “The ‘good’ and the ‘bad’ Arabs in Istanbul Streets since the End of 2012 (Beyoğlu: Tarlabası and Taksim Square)” in Elif Aksaz et Jean-François Pérouse (dir.), “Guests and Aliens: Re-Configuring New Mobilities in the Eastern Mediterranean After 2011-With a Special Focus on Syrian Refugees”, Istanbul, IFEA, [Dossiers de l'IFEA – La Turquie aujourd'hui 23], <https://books.openedition.org/ifeagd/1870>.
- Raulin, Anne (1987), « Où s'approvisionne la culture ? », in Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet (éd.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, pp. 103-121.

Schmid, Dorothée (dir.) (2011), *La Turquie au Moyen-Orient. Le retour d'une puissance régionale*, Paris, CNRS Éditions/IFRI.

Seni, Nora (2016), « Les Arabes, les Turcs : si loin, si proches », *Hérodote*, n° 160-161, 2016/1, pp. 319-336. http://observatoireturquie.fr/wp-content/uploads/2019/11/HER_160_0319_Seni_Nora_Les-Arabes-les-Turcs-si-loin-si-proches.pdf.

Simon, Alex (2021), *Neither here nor there. Syrians in Turkey, suspended in time*, Synaps, <https://synaps.network/post/syrian-refugees-turkey>.

The Day After (2020), *Syrian Refugees in Turkey: Perceptions on Return to Syria*. Survey Report <https://tda-sy.org/wp-content/uploads/2020/05/Syrian-Refugees-in-Turkey-Perceptions-on-Return-to-Syria.pdf>.

Transeuropéennes (2012), *A Mapping of Translation in the Euro-Mediterranean Region*, Paris, Transeuropéennes/Fondation Anna Lindh. http://www.traduttorestrade.it/wp-content/uploads/2012/06/TIM_2012_Conclusions_and_recommandations_1161.pdf.

Utku, Deniz Eroğlu, Unutulmaz, K. Onur, Sirkeci, Ibrahim (dirs.) (2017), *Turkey's Syrian: Today and Tomorrow*, Londres, Transnational Press. <https://www.ceeol.com/search/book-detail?id=592299>.

Zakaria, Ahmad (2020), "Al-tarjama min al-'arabiyya ilâ al-turkiyya... 'awda al-infitâh 'alâ al-thaqâfa al-'arabiyya" [La traduction de l'arabe vers le turc : regain d'intérêt pour la culture arabe], *Noonpost*, 11 février, <http://www.noonpost.com/content/35917>.

Zakaria, Ahmad (2021), "Ahl al-dâr: nuwât masrah 'arabî fi Turkyâ" [Les gens de la maison : noyau d'un théâtre arabe en Turquie], *Al-Araby al-Jadeed*, 9 février, <https://www.alaraby.co.uk/culture/%22أهل-الدار-22%-نواة-مسرح-عربي-في-تركيا%22>.

NOTES

1. Ces journées ont été organisées conjointement par l'Institut français d'études anatoliennes (Bayram Balcı et Franck Mermier), le Swedish Research Institute in Istanbul (Olof Heilo), l'Université Koç (Alexis Wick) et le Laboratoire de Recherche Historique Rhône-Alpes (Philippe Bourmaud). Il s'en est suivi un séminaire mensuel commencé en février 2021 à l'organisation duquel contribue aussi Seda Altuğ (Université Boğaziçi).
2. Il s'agit de l'International University of Renewal (al-jâmi'at al-duwaliyya li-l-tajdid) qui opère en partenariat avec l'université des sciences islamiques en Malaisie (secteur public) et d'Al Neelain University, fondée en 1993 à Karthoum.
3. Entretien, le 16 novembre 2019 à Istanbul, avec Şenay Özden qui a notamment publié une des premières études sur les réfugiés syriens en Turquie (Özden 2013), et qui a participé à la fondation en mars 2014, avec huit artistes et intellectuels syriens et turcs, de l'association Hamisch (La marge), la maison de la culture syrienne à Istanbul.
4. Il faut cependant signaler que le 8 décembre 1984 a été créée la Foundation for Studies on Turkish-Arab Relations à l'initiative de Vahit Halefoğlu qui était alors ministre des Affaires étrangères de Turquie. Le but de cette fondation était de « renforcer l'amitié et la fraternité, de promouvoir les relations culturelles entre la Turquie et les pays arabes à travers la coopération académique dans les champs de l'histoire ancienne et moderne, de l'économie et de la culture ». Les 30 membres fondateurs étaient des citoyens turcs, six d'entre eux étaient des ambassadeurs en poste ou à la retraite, vingt étaient des intellectuels et les quatre autres des hauts fonctionnaires. La fondation publiait la revue annuelle *Studies on Turkish-Arab Relations* (1986-1991) dont sont tirées ces informations.

5. L'étude de Hakan Özkan (2010) sur les traductions de l'arabe vers le turc dans le domaine littéraire et qui couvre la période 1990-2010 signalait déjà cette tendance et donnait le chiffre de 220 ouvrages traduits de l'arabe et de langues intermédiaires vers le turc. Il a été estimé qu'environ 107 ouvrages avaient été traduits du turc vers l'arabe entre 1995 et 2010 (Transeuropéennes 2012 : 14) dont 29 entre 1990 et 2000 et 70 entre 2000 et 2008 selon les listes données par Büşra Göktaş (2011 : 131-136). Je remercie vivement Timour Muhidine de m'avoir signalé cette dernière référence.
6. Durant la foire internationale du livre qui s'est tenue à Istanbul en mars 2016, des éditeurs arabes et turcs ont signé des accords de traduction pour 150 ouvrages du turc vers l'arabe, <https://www.dailysabah.com/istanbul/2016/03/09/publishing-houses-to-translate-150-books-of-turkish-authors-to-arabic>.
7. Voir le recueil de textes publié en son hommage Abdulkadir Abdelli, *Turkyâ fî 'uyûni. Thaqa'fa, adab, tarjama, fann* [La Turquie à mes yeux. Culture, littérature, traduction, art], Istanbul, Dar Maysaloon, 2018.
8. Ces études avaient été précédées par des recherches sur les flux commerciaux entre Istanbul, l'Asie centrale, le Moyen-Orient et le Maghreb notamment (Pérouse 2002) ainsi que sur les migrations irakiennes entre autres (Danış 2011).
9. Par exemple le roman du cinéaste palestinien Nawras Abû Sâlih, *'Ajûz Üsküdar* [Le vieux d'Üsküdar], Le Caire, Dar Al-Mashriq, 2019 ou celui de Salmî Sâmiḥ Shams al-Dîn, *Akhtâ' al-layla al-mâdiya fî Istanbul* [Les fautes de la nuit passée à Istanbul], Le Caire, Dar Al-Rasm bi-l-Kalimat, 2018.
10. Voir, par exemple, les articles de deux quotidiens panarabes, le premier financé par Qatar et le second par l'Arabie saoudite : Al-Tâhir Al-Tawîl, "Qanawât al-mu'ârada wa thaman al-musâlaha bayna Misr wa Turkeyâ" [Les chaînes de l'opposition et le prix du rapprochement entre l'Égypte et la Turquie], *Al-Quds al-'arabi*, 26 mars 2021 et "Turkey orders Muslim Brotherhood TV channels to stop criticizing Egypt", *Arabnews*, 9 mars 2021, <https://www.arabnews.com/node/1828181/media>.
11. D'autres espaces arabes de sociabilité ont été créés par le biais d'autres librairies arabes comme Wasm et Seray, et attirent des jeunes étudiants, chercheurs, journalistes et intellectuels arabes pour leurs événements.
12. Il est le directeur général de Gulf Turk Media et s'occupe notamment des investissements immobiliers en Turquie et de l'exportation de produits turcs dans les pays du Golfe.
13. Strategic Fiker Center for Studies (<https://fikercenter.com/>) emploie plusieurs chercheurs yéménites dont son directeur général Abdulkarem Al-Hubayshi. Un centre de recherche et de réflexion yéménite a aussi été créé à Istanbul, l'Institut arabe des études stratégiques (www.asamcenter.org) qui est dirigé par Sakr Al-Wajih, ancien parlementaire yéménite et ministre des Finances entre 2012 et 2014. Il publie des études sur la situation politique au Yémen mais aussi sur les médias arabes en Turquie.
14. La cinquième édition d'un autre salon du livre, le Festival international de la culture et du livre arabes qui devait se tenir dans le quartier d'Üsküdar à Istanbul, fin mars 2020, avait invité des éditeurs turcs et arabes de livres religieux.

AUTEUR

FRANCK MERMIER

Anthropologue, directeur de recherche au CNRS (IFEA/IRIS)

Travailleurs syriens à Istanbul : le cas du secteur textile et de l'habillement

Omar Kouch

Traduction : Marianne Babut

Introduction

- 1 La présence en Turquie d'un nombre significatif de Syriens a marqué de son empreinte la société turque à plusieurs niveaux, à la fois démographiques, culturels, sociaux et politiques. D'autant qu'en l'absence de toute perspective de résolution politique en Syrie, dix ans après le début de la révolution, ces Syriens ne peuvent plus être considérés comme des « réfugiés » attendant que cesse la guerre qui a ravagé leur pays afin d'y revenir. Ils sont désormais de véritables « immigrants » qui essaient tant bien que mal de s'acclimater, de s'adapter à leur condition nouvelle au sein de la société qui les accueille. La plupart ont tourné la page et sont aujourd'hui pleinement disposés à repartir de zéro, dans une nouvelle vie, comme s'il s'agissait pour eux d'une seconde naissance. Dans leur expérience de l'exil, ils se sentent souvent comme des arbres déracinés puis replantés dans un autre sol, où il faut peu à peu faire racine. À cette fin, ils se sont lancés dans différents secteurs d'activité susceptibles de profiter à leur communauté. Ils ont ainsi ouvert en Turquie des restaurants et des cafés que fréquentent des clients syriens. Ils ont mis en place leurs fournils pour produire leur propre pain. Ils ont également ouvert des épiceries et des magasins qui fournissent toutes sortes de marchandises syriennes. Par ailleurs, de nombreux ateliers de couture, de tissus et de vêtements tenus par des Syriens ont vu le jour. De même que des écoles pour les enfants syriens couvrant tous les degrés du cursus scolaire, ainsi que des centres d'enseignement des langues – notamment de la langue turque à un public syrien, mais pas uniquement.
- 2 Dans le secteur de la santé, des hôpitaux et des centres médicaux dont les équipes sont composées de médecins et d'infirmiers syriens, ont vu le jour. D'autres parmi leurs

pairs ont ouvert leur propre cabinet, afin d'y recevoir en consultation leurs compatriotes. Les immigrés syriens en Turquie ont également mis sur pied différentes instances culturelles et médiatiques, donnant naissance à de nombreuses publications imprimées et numériques, ainsi que plusieurs chaînes de télévision et stations de radio. Par ailleurs, une kyrielle d'associations syriennes agit en Turquie dans des domaines très divers.

- 3 Aussi, alors que leur exil se pérennise au fil des ans, les Syriens ont organisé de véritables communautés de travail, à Istanbul comme dans toutes les villes où leur présence est importante. Ils travaillent dans des entreprises créées par des Syriens. Ils fréquentent des cafés et des restaurants tenus par des Syriens. Ils se coupent les cheveux chez des coiffeurs syriens. Ils font leurs courses chez des commerçants syriens, à qui ils achètent des produits syriens. Ils résident dans des quartiers où vivent majoritairement des Syriens. Résultat, la plupart d'entre eux n'entrent quasiment jamais, sauf en de rares occasions, en contact avec les citoyens turcs, et forment ce qui ressemble à une société parallèle.
- 4 D'après différentes études, le nombre de Syriens résidant en Turquie et en âge de travailler (15-65 ans) s'élèverait à 2,1 millions de personnes¹. On ne sait toutefois pas précisément combien d'entre eux sont effectivement actifs sur le marché du travail. Selon certaines estimations, ils seraient entre sept cent mille et un million à occuper une activité. La moitié d'entre eux travaillerait dans le secteur textile et de l'habillement. L'autre moitié se répartirait entre divers domaines d'activité, notamment dans les services, le bâtiment, l'enseignement et l'agriculture.
- 5 Notre étude, qui a pour objet la présence syrienne dans la ville d'Istanbul, adopte une approche qualitative. Il s'agit d'examiner la situation des réfugiés syriens travaillant dans le secteur textile et de l'habillement et d'en dresser un état des lieux, en se basant sur une série d'entretiens menés par mes soins, ainsi que sur le travail d'autres chercheurs. L'objectif étant de dégager et d'analyser les facteurs qui, dans la vie de ces travailleurs, déterminent leurs manières de s'adapter économiquement et d'assurer leur subsistance. Il s'agit également de repérer les mécanismes à l'œuvre dans leur façon d'intégrer les différents corps de métier et secteurs d'activité à l'échelle de la ville d'Istanbul.
- 6 Le choix du secteur textile et de l'habillement à Istanbul comme cadre d'étude est motivé par le fait qu'il s'agit là d'un secteur de première importance dans l'économie turque, mais aussi par le fait qu'il concentre une importante proportion de travailleurs syriens, comparativement aux autres. En outre, il s'agit d'un secteur dont les caractéristiques, les relations hiérarchiques et les modalités de production sont relativement simples à déchiffrer.
- 7 Cette étude, qui entend faire la lumière sur leurs conditions de travail, leurs différents ancrages socio-culturels, ainsi que les difficultés qu'ils rencontrent dans leur travail et leur vie quotidienne, se structure en deux parties.
- 8 La première partie – « Les Syriens en Turquie » – traite de la présence des exilés syriens sur le territoire turc de manière générale. Elle examine leur répartition entre les villes du pays, ainsi que leurs différents statuts juridiques avec une attention particulière accordée à la métropole d'Istanbul où les Syriens résident en plus grande proportion que dans les autres villes du pays, en quête d'opportunités de travail. Nous aborderons ensuite la question de leurs modes de vie et d'adaptation au sein de la société turque.

- 9 La seconde partie – « les Syriens dans le secteur textile et de l'habillement » – traite de la situation des travailleurs syriens dans ce secteur et du rôle des entrepreneurs syriens, en examinant leurs différents lieux de travail. Nous aborderons ici les difficultés auxquelles ces travailleurs sont confrontés, à travers l'analyse d'un cas défini pour l'étude.
- 10 Cette dernière révèle que l'ensemble des Syriens travaillant dans les usines et ateliers du secteur textile résident à Istanbul depuis plus de cinq ans et proviennent de différentes villes syriennes, comme Alep, Homs, Idlib, Hama et leurs périphéries, ainsi que de différentes classes sociales – qu'ils soient d'origine citadine ou rurale. Ils ont également des niveaux d'éducation et de qualification professionnelle hétérogènes. Certains sont mariés et entretiennent une famille de plus de trois personnes ; d'autres sont célibataires et subviennent à leurs propres besoins tout en apportant une aide matérielle à leurs proches restés en Syrie.
- 11 Les travailleurs syriens souffrent de nombreux maux en raison de la médiocrité des salaires qu'ils perçoivent, de la longueur de leurs journées de travail, des mauvais traitements qu'ils subissent de la part de leurs employeurs, ainsi que de l'absence de sécurité sociale. S'ajoutent à cela une mauvaise maîtrise de la langue turque, l'impossibilité de convertir certaines de leurs expériences et de leurs compétences sur le marché du travail local, et une dévalorisation générale de leur niveau d'éducation. Il est en effet difficile pour les Syriens d'obtenir en Turquie une équivalence de leurs diplômes universitaires, ce qui contraint un grand nombre d'entre eux à travailler dans des métiers autres que les leurs, de surcroît mal payés et où il est fréquent qu'ils se fassent exploiter. D'autres encore parmi les diplômés se retrouvent tout bonnement exclus du marché du travail, ce qui constitue un regrettable manque à gagner pour l'économie turque. Car ces Syriens représentent au final une véritable force économique et sociale de par leurs expériences, leurs compétences et leur désir de travailler.

Les Syriens en Turquie

Le réfugié et le migrant

- 12 Il n'existe pas de définition univoque du terme « réfugié », qui varie en contexte. Cependant, on lui attache communément la définition donnée par les Nations Unies dans la Convention de Genève de 1951, selon laquelle le terme « réfugié » s'applique à toute personne qui, « craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays »². Le terme « migrant » ne possède pas, lui non plus, de définition juridique uniforme. Toutefois, l'organisation des Nations Unies qualifie de migrant, « toute personne qui a résidé dans un pays étranger pendant plus d'une année, quelles que soient les causes, volontaires ou involontaires, du mouvement, et quels que soient les moyens, réguliers ou irréguliers, utilisés pour migrer »³.
- 13 Notons que si la définition susdite du réfugié précise que ce dernier a été contraint de quitter son pays et se trouve dans l'impossibilité d'y retourner dans un avenir proche, elle n'évoque cependant pas explicitement le fait qu'il ait dû fuir son pays en raison

d'un conflit armé. Par ailleurs, cette définition ayant été conçue à partir de faits historiques antérieurs à 1951, les législateurs l'ont depuis précisée à l'aide du protocole additionnel de 1967 et, dans certains cas, au moyen d'instruments juridiques régionaux spécifiques.

La situation juridique

- 14 Désigner les Syriens établis en Turquie comme « réfugiés » est un abus de langage, dans la mesure où la législation turque ne permet pas de les qualifier comme tels au sens défini par la Convention de Genève. Car, si la Turquie a bien ratifié la Convention onusienne de 1951, elle y a cependant apposé une « réserve géographique » qui lui permet de se soustraire en partie au droit international en matière d'asile. À la place, le gouvernement turc a mis au point un régime de « protection temporaire » qui garantit aux exilés syriens un droit de résidence sur le territoire turc pour une période indéfinie, les met à l'abri de tout rapatriement forcé et leur assure un accès aux soins et à l'enseignement, ainsi que la satisfaction des besoins élémentaires et services essentiels.
- 15 Ce régime de protection temporaire est accordé à tous les Syriens, y compris ceux qui ne possèdent pas de pièces d'identité (carte d'identité nationale et passeport). Il inclut également les Palestiniens apatrides originaires de Syrie.
- 16 En vertu de l'article 1 du règlement sur la protection temporaire entré en vigueur le 22 octobre 2014, le statut légal des Syriens résidant en Turquie a été fixé comme suit :
- Les citoyens de la République arabe syrienne, les apatrides et les réfugiés qui sont arrivés ou ont traversés nos frontières en provenance de la République arabe syrienne, collectivement ou individuellement, à des fins de protection temporaire en raison des événements qui ont eu lieu en République arabe syrienne depuis le 28 avril 2011, bénéficient de la protection temporaire, même s'ils ont déposé une demande de protection internationale. Les demandes de protection internationale ne seront pas traitées pendant la mise en œuvre de la protection temporaire.⁴

Les différents titres de séjour

- 17 Il existe quatre titres de séjour possibles pour les Syriens en Turquie. Le premier est accordé à tout ressortissant syrien, qu'il possède ou non des documents permettant de l'identifier comme tel. C'est ce que l'on appelle le permis de résidence au titre de la protection temporaire, ou *kimlik*. Il autorise son bénéficiaire à travailler en Turquie. Le deuxième consiste en un permis de séjour touristique, valable un an et renouvelable. Pour l'obtenir, il faut toutefois remplir plusieurs conditions, à commencer par la possession d'un document de voyage valide avec lequel a été effectuée de manière régulière l'entrée sur le territoire turc. Il faut en outre détenir un bail d'habitation établi pour une durée d'un an et certifié conforme par la municipalité de résidence. Ce titre ne permet pas à son détenteur de travailler de manière légale dans le pays. Le troisième type est le permis de résidence au titre du travail, qui suppose la détention d'un contrat de travail avec une institution ou une entreprise exerçant son activité en Turquie. Le quatrième et dernier type est un permis de séjour pour titre de propriété, qui est accordé aux hommes d'affaires syriens ayant investi leurs capitaux sur le sol turc.

- 18 Avant le début de la révolution syrienne, à la mi-mars 2011, le principal facteur qui poussait les Syriens à émigrer était d'ordre économique (à l'exception des périodes de conflit, comme celle que connut le pays au cours de la décennie 1980). Mais la guerre menée depuis 2011 par le régime de Bachar al-Assad contre la majorité de ses concitoyens a profondément modifié la donne, en provoquant la plus grande vague d'exil qu'ait connue la Syrie contemporaine. À tel point que les réfugiés syriens représentent aujourd'hui près du tiers de l'ensemble des réfugiés recensés à travers le monde.

La répartition géographique des exilés syriens

- 19 La Turquie accueille la majorité des exilés syriens, à hauteur de 65 % de leur nombre total à l'échelle mondiale. En août 2020, le nombre de bénéficiaires de la « protection temporaire » turque s'élevait à 3 610 022 personnes, sur un total de 5 553 905 Syriens ayant été contraints de quitter leur pays, selon les chiffres avancés par les Nations Unies⁵. Ces exilés représentent désormais près de 4,5 % de la population de la Turquie, qui compte 82 millions d'habitants. D'après les statistiques officielles publiées en 2011, la population syrienne s'élevait à 20,8 millions d'habitants, ce qui signifie que 17 % de la population totale de la Syrie réside désormais en Turquie.
- 20 En observant la répartition géographique des 3,6 millions de Syriens bénéficiant de la protection temporaire turque, il s'avère qu'ils sont en grande majorité établis dans les villes. En effet, seuls 63 443 d'entre eux sont recensés dans les camps de réfugiés syriens, officiellement appelés « Centres de résidence temporaire », qui se trouvent en périphérie d'Urfa, d'Adana, de Kilis, de Kahramanmaraş, de Hatay, d'Osmaniye et de Gaziantep. L'exil des Syriens en Turquie est donc essentiellement urbain ou citadin.
- 21 Istanbul est la ville qui compte le plus grand nombre d'exilés syriens. On en dénombrait 549 903 au 1^{er} novembre 2019, soit 3,65 % de la population stambouliote. Vient ensuite Gaziantep, où l'on recense 452 000 Syriens, soit 22,2 % de la population de la ville, puis Hatay, où les 440 000 Syriens qui y vivent représentent désormais 27,3 % de la population de la ville. En quatrième lieu vient la ville d'Urfa, avec 429 000 Syriens, soit 21,1 % du nombre total de ses habitants. La ville de Kilis est celle qui compte la plus grande proportion de Syriens (116 000), rapportée à sa population totale (142 000), soit 81,7 % de ses habitants⁶. Enfin, Bayburt dans le nord-est du pays est considérée comme la ville accueillant le plus petit nombre de Syriens – en l'occurrence 25 – selon les chiffres officiels⁷.

Les Syriens à Istanbul

- 22 Soumis à l'urgence d'assurer leur subsistance, les réfugiés syriens en Turquie, majoritairement établis hors des camps humanitaires, se sont lancés dès le début de leur exil à la recherche d'un travail à travers les différentes villes du pays. Et c'est assez naturellement qu'ils se sont rendus en premier lieu à Istanbul, la plus grande ville cosmopolite de Turquie, sa capitale économique et touristique, qui offre davantage d'opportunités de créer sa propre affaire ou de trouver un emploi, notamment en dehors du cadre légal.
- 23 On ne connaît pas le nombre exact de Syriens qui vivent à Istanbul. Les chiffres officiels y recensent 549 903 résidents syriens bénéficiaires de la protection temporaire. Mais on

ignore le nombre de ses résidents syriens détenteurs d'un titre touristique, ainsi que celui des hommes d'affaires et des étudiants syriens. Sans parler du nombre important de Syriens qui vivent de fait à Istanbul où ils sont venus chercher du travail, mais qui sont enregistrés comme résidents dans d'autres villes du pays. Ni a fortiori de la quantité, impossible à connaître, de Syriens qui y résident sans aucun titre légal de séjour.

- 24 C'est à Istanbul que se trouvent les plus grandes usines textiles du pays, celles qui représentent la plus grosse part du marché de l'habillement en Turquie. C'est également d'Istanbul qu'est exportée dans le monde entier la majeure partie des tissus et vêtements de confection turque. Sur la rive européenne d'Istanbul, les quartiers de Zeytinburnu et de Merter comptent à eux seuls plus de dix mille commerces spécialisés dans la vente de vêtements, et emploient près de cent mille travailleurs turcs et étrangers dans ce secteur.
- 25 Sur le marché du travail turc, le secteur textile est celui qui recourt le plus massivement au travail non déclaré. C'est aussi celui qui emploie le plus grand nombre de Syriens, notamment à Istanbul où travailleraient près de 50 % des réfugiés, la plupart en tant qu'ouvriers non qualifiés.

Vie quotidienne et adaptation

- 26 Afin d'assurer leur subsistance, les exilés syriens ont dû s'adapter à leur nouvel environnement de vie. Cela est particulièrement vrai pour la grande majorité établie dans les villes turques, l'aide matérielle accordée depuis 2011 aux réfugiés concernant uniquement ceux établis dans les camps (sauf à de très rares exceptions). Il leur a donc fallu trouver rapidement une façon de participer à l'activité économique, en obtenant un emploi ou en créant leur propre activité. Mais le gouvernement turc ayant tardé à produire une législation qui règlemente le travail des Syriens, ces derniers ont la plupart du temps pénétré le marché du travail de manière irrégulière. Il a en effet fallu attendre le 15 janvier 2016 pour que le gouvernement turc adopte une série de décrets accordant à l'ensemble des Syriens bénéficiaires de la protection temporaire le droit de travailler⁸.
- 27 L'engagement rapide des Syriens sur le marché du travail turc a permis d'atténuer en partie la précarité de leurs conditions de vie et a contribué à faciliter leur intégration. Mais la réglementation turque tardivement adoptée n'ayant rien prévu pour permettre de régulariser le travail non déclaré, la plupart des travailleurs syriens n'ont eu d'autre choix que de se maintenir dans l'irrégularité. Aussi, deux modes de vie et d'adaptation se sont dessinés au sein de la communauté en exil :
1. Un mode *actif ou productif*. Il s'inscrit dans la dynamique d'un travail stable, grâce auquel le travailleur peut subvenir de manière autonome à ses besoins et se constituer un certain capital. Beaucoup des Syriens qui travaillent aujourd'hui dans le secteur textile et de l'habillement en Turquie travaillaient déjà dans ce même secteur en Syrie, que ce soit dans les usines et ateliers détenus par l'État syrien, ou dans des entreprises privées. Parmi les travailleurs syriens, certains exercent leur activité de manière déclarée, après avoir obtenu un permis de travail. Ils représentent toutefois une petite minorité. Les autres travaillent de manière non déclarée, ce qui les expose à la menace permanente de sanctions légales qui peuvent aller jusqu'à leur expulsion hors d'Istanbul.
 2. Un mode *passif ou improductif*. Il procède d'une dynamique instable dans laquelle le travail manque, s'effectue par intermittence ou à la demande et qui condamne l'individu à recourir

à l'aide de ses proches installés en Turquie ou ailleurs à l'étranger. De cette « adaptation passive » découlent de nombreuses conséquences négatives, comme les logements collectifs surpeuplés, l'endettement, la sous-alimentation et la malnutrition, le rationnement de la consommation d'électricité et d'eau, la déscolarisation des enfants envoyés sur le marché du travail, le recul de l'âge du mariage pour les jeunes gens, etc. Autant de privations qui rendent la vie en Turquie difficile pour cette partie de la population syrienne en exil.

Les Syriens dans le secteur textile et de l'habillement

La main-d'œuvre syrienne

- 28 Certaines usines de fabrication textile en Turquie exigent de leurs employés une qualification dans le domaine, d'autres non. La majeure partie de la main-d'œuvre de ce secteur ne possédant pas de qualification, elle se fait employer dans les usines qui n'en requièrent pas, en contrepartie d'une rémunération moindre. Par ailleurs, la plupart des travailleurs dans ce secteur ont obtenu leur emploi par l'intermédiaire de connaissances ou de parents, ce qui signifie qu'ils jouissent d'un certain capital social. Leur âge oscille entre 16 et 35 ans, ce qui veut dire que le secteur emploie essentiellement des jeunes, et que les offres d'emploi pour les plus âgés s'y font rares.
- 29 La main-d'œuvre dans ce secteur se divise en trois catégories : les ouvriers hautement qualifiés ou experts qui connaissent tous les rouages du métier ; les ouvriers qualifiés qui maîtrisent bien leur travail ; et les ouvriers non qualifiés, parmi lesquels on compte les manutentionnaires, que l'on appelle « ortacı ».
- 30 D'après le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR), le nombre de permis de travail accordés aux Syriens en Turquie est passé de 80 000 en 2019 à 132 497 en 2020⁹. Toutefois, ces chiffres – qui correspondent approximativement à ceux fournis par les autorités turques – sont à rapporter à l'effectif total des Syriens effectivement actifs sur le marché du travail turc, qui est estimé à un million.
- 31 Les Syriens employés dans le secteur textile et de l'habillement ne jouissent d'aucun droit associé au travail, dans la mesure où plus de 95 % d'entre eux continuent d'y travailler de manière irrégulière¹⁰. Mais en dépit des difficultés, cette force de travail syrienne « non officielle » a su assurer une vie décente aux réfugiés, tout en participant au fonctionnement de l'économie turque. De fait, l'économie officieuse est ce qui permet à une proportion très importante de Syriens établis en Turquie de travailler.

Les entrepreneurs syriens

- 32 Les entrepreneurs syriens ont contribué de manière non négligeable à l'adaptation et à l'intégration économique de leurs compatriotes exilés en Turquie, en réussissant à redéployer leurs activités en conformité avec la loi commerciale locale. La majeure partie des entreprises étrangères fondées en Turquie au cours des années 2017-2018 l'ont été par des Syriens. Sur cette période, le nombre d'entreprises comptant au moins un partenaire de nationalité syrienne parmi ses propriétaires s'élevait à 15 159¹¹.
- 33 Un certain nombre de ces entrepreneurs et hommes d'affaires syriens ont investi le secteur textile et de l'habillement et ont ouvert de nombreux ateliers de confection textile et de couture à Istanbul, entièrement financés par leurs capitaux propres. En effet, le gouvernement turc ne prévoit aucune aide particulière pour les entrepreneurs

syriens, susceptible d'alléger un peu le coût que représente pour eux la main-d'œuvre et, par conséquent, d'améliorer les conditions de travail et de vie des ouvriers. La législation turque ne prévoit pas non plus de modalité pour faciliter le prêt bancaire aux entrepreneurs syriens, ce qui leur permettrait de développer plus rapidement leur activité. Aucune instance ne leur apporte par ailleurs de soutien pour l'exportation de leurs marchandises.

- 34 Aussi, de nombreux entrepreneurs syriens s'épargnent les coûts associés au travail déclaré en employant leurs compatriotes de manière non officielle, afin de ne pas avoir à payer de charges pour eux. Cette situation contraint les Syriens à accepter de travailler dans ces ateliers en contrepartie de salaires bas et sans aucune protection sociale, sans quoi ils seraient condamnés au chômage. Les travailleurs syriens se retrouvent donc confrontés à une réalité nouvelle pour eux, imposée par un marché du travail qui ne leur autorise d'autre perspective que le travail irrégulier. En l'absence d'un cadre légal réglementant les conditions de leur accès au marché du travail, et en l'absence de tout capital en dehors de leur seule force de travail, ils ne peuvent compter que sur leur persévérance, leurs compétences et leur savoir-faire pour trouver un emploi. La plupart d'entre eux ont été acculés à travailler dans des secteurs et des métiers qui n'étaient pas les leurs en Syrie. Pour beaucoup, le choix est d'autant plus limité qu'ils ne maîtrisent pas bien la langue turque. De leur côté, les autorités turques ferment les yeux sur les conditions d'emploi de ces travailleurs, qui se retrouvent entièrement livrés au pouvoir discrétionnaire de leurs patrons ainsi qu'aux aléas de l'économie turque, sans aucune protection ni garantie. Dans une telle configuration, les conditions de travail varient largement d'un Syrien à un autre, ainsi que leur niveau de salaire, mensuel ou hebdomadaire.

Les lieux du travail

- 35 Les ateliers de confection textile et de couture se situent dans différents quartiers d'Istanbul, de part et d'autre du Bosphore. La majeure partie des ateliers se trouve toutefois dans la partie européenne de la ville, concentrés dans les quartiers d'Esenyurt, Güngören, Bağcılar, Zeytinburnu, Avcılar, Nişantaşı et Kartal, à Ümraniye et Tuzla pour la rive asiatique.
- 36 Les ateliers et usines textiles dans lesquels travaillent les Syriens sont de deux sortes, totalement distinctes, que ce soit au niveau de la production et des procédés de travail ; de la nature de la clientèle et de la commercialisation ; ou encore des salaires et de la qualité des rapports entre employeurs et employés :
1. Les ateliers détenus par des Syriens, qui sont pour la plupart relativement petits et où employeurs comme employés sont tous syriens. Ces entreprises sont généralement spécialisées dans la couture, la broderie et le tissage, et leur équipement ne compte souvent pas plus de cinquante machines.
 2. Les usines et ateliers possédés par des hommes d'affaires turcs, qui emploient des Turcs, des Syriens et des personnes d'autres nationalités encore. La proportion des Syriens en leur sein varie en fonction de la taille globale de l'entreprise.
- 37 Les marchandises syriennes produites en Turquie sont commercialisées à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Une partie est écoulee sur les marchés populaires turcs et dans des magasins détenus ou fréquentés par des Syriens à Istanbul. Les exportations à l'étranger se font soit de manière directe à l'initiative des propriétaires des ateliers et

usines ; soit de manière indirecte par l'intermédiaire d'un négociant, vers des pays arabes comme les États du Golfe, la Libye, l'Irak, l'Algérie et la Tunisie notamment. Souvent, les acheteurs de produits syriens dans ces pays sont des commerçants avec qui les entrepreneurs syriens faisaient déjà affaire avant leur exil en Turquie.

Étude de cas

- 38 L'usine dans laquelle travaille Shadi¹² se situe dans le quartier d'Esenyurt, qui abrite près de 150 usines et ateliers textiles. Spécialisée dans la confection de vêtements en coton, son usine compte en tout soixante-dix machines, entre les piqueuses plates, les surjeteuses, les recouvreuses, les brodeuses ou encore les machines à boutonnière. Elle comporte en outre deux chaînes de production. La première chaîne produit en moyenne mille pantalons par jour et la seconde près de mille chemisiers. Il y a également une chaîne de repassage, qui traite quotidiennement près de deux mille pièces. Il s'agit d'une usine « mixte », dont les propriétaires et les cadres techniques et administratifs sont turcs. Elle emploie plus de 65 ouvriers dont les âges vont de 20 ans à 60 ans, parmi lesquels il y a 50 Syriens, 7 Turcs, 5 Afghans et 3 Pakistanais. Il arrive régulièrement que des travailleurs journaliers, syriens ou autres, soient appelés en renfort lorsque le volume de production augmente. Ces derniers sont recrutés par des agences spécialisées dans le travail intérimaire.
- 39 Les ouvriers sont répartis selon leur expérience entre les postes d'ouvrier spécialisé (*makineci*), sur une seule machine ; celui de manutentionnaire, (*ortaci*), qui effectue les transferts de tissus et s'occupe de leurs coupes ; celui de *kompleci*, l'ouvrier qualifié qui maîtrise l'ensemble des machines ; et enfin celui de *reis*, l'ouvrier hautement qualifié, capable d'utiliser toutes les machines et qui possède une connaissance exhaustive du processus de production propre à l'usine.
- 40 La majeure partie des Syriens employés dans cette usine travaille ici depuis au moins cinq ans. Ils proviennent du nord et du centre de la Syrie, notamment d'Alep, d'Idlib et de leurs périphéries. Plus de la moitié d'entre eux ont un niveau d'instruction assez bas et n'ont pas été au-delà de l'école primaire. Le reste détient au moins un brevet des collèges. Quatre d'entre eux avaient entamé des études universitaires en Syrie, qu'ils n'ont pas été en mesure de poursuivre en Turquie pour des raisons d'ordre matériel. Près de la moitié des ouvriers syriens de cette usine ont une expérience assez solide dans le secteur textile, où ils travaillaient déjà par le passé. Quelques-uns n'ont cependant qu'une expérience limitée dans le domaine. Quant au reste de leurs compatriotes, ils sont arrivés dans l'usine sans les savoir-faire requis par le métier, car ils travaillaient en Syrie dans d'autres domaines, comme celui des services, du bâtiment ou de l'agriculture. Au moment de leur embauche, ils ont donc dû suivre des sessions intensives de formation et ont d'abord travaillé sous la supervision de leurs collègues. Sur les cinquante travailleurs syriens, vingt-deux sont des femmes et quatre sont des enfants de moins de seize ans, qui effectuent des tâches élémentaires comme le nettoyage des fils, le lavage, etc.
- 41 Ces employés vivent dans différents lieux. Une partie d'entre eux loge gratuitement dans une annexe de l'usine, un dortoir relativement grand d'environ 200 mètres carré, équipé d'une salle de bain et d'une cuisine communes. Les sommiers et la literie sont fournis. Treize employés célibataires y habitent. Quant aux autres, ils sont hébergés par

leurs parents ou leur famille élargie, ou alors ils paient un loyer dans une location collective.

- 42 Aucun employé syrien de cette usine ne détient un permis de travail ni n'occupe un emploi déclaré. Plus de la moitié d'entre eux détient une carte de résidence temporaire établie ailleurs qu'à Istanbul. D'autres ne possèdent aucun titre de séjour régulier. Par conséquent, aucun des employés syriens de cette usine ne bénéficie d'une assurance maladie, et aucun ne possède de document attestant de son travail en ce lieu.

Les difficultés au travail

- 43 Les travailleurs syriens se plaignent de nombreux maux, qui peuvent être synthétisés comme suit :

Des rémunérations médiocres

- 44 À tâche égale, ils touchent en moyenne un salaire deux, voire parfois trois fois moindre que celui des ouvriers turcs. En fonction du volume et de la rapidité de sa production, le salaire mensuel de l'ouvrier syrien non qualifié oscille entre 1000 et 1500 livres turques (134-200 \$¹³). L'ouvrier spécialisé qui jouit d'une bonne expérience, perçoit quant à lui de 2000 à 3000 livres (268-400 \$). Quant au *kompleci*, il touche mensuellement entre 3000 et 3500 livres turques (400-466 \$).
- 45 Les femmes syriennes sont encore moins bien payées que leurs compatriotes masculins. À tâche égale, elles perçoivent en moyenne 500 livres turques (67 \$) de moins qu'eux. Les enfants quant à eux perçoivent entre 800 et 1000 livres turques par mois, soit entre 107 et 134 dollars mensuels.

Des journées de travail trop longues

- 46 Ils travaillent onze heures par jour, de 8h du matin à 19h le soir. Leur pause déjeuner dure trois quarts d'heure, de 13h à 13h45. Ils ont le droit par ailleurs à deux petites pauses d'un quart d'heure dans la journée : la première, de 10h à 10h15 et la seconde, de 16h à 16h15. Ils travaillent le samedi jusqu'à 13h et ont leur congé hebdomadaire le dimanche.

De mauvais traitements de la part des patrons

- 47 Cela se traduit par des propos insultants à l'encontre des employés syriens et par des moqueries dégradantes de la part de leurs collègues turcs, notamment lorsqu'un incident impliquant des Syriens se produit. À cela s'ajoute souvent la menace d'être mis à la porte. En effet, de nombreux ouvriers syriens sont régulièrement licenciés de manière arbitraire, sous des prétextes divers.

L'absence d'un cadre légal qui régularise leur travail

- 48 En raison de l'impossibilité d'obtenir un permis de travail, la plupart d'entre eux sont exposés au risque d'être exploités : il arrive qu'ils perçoivent des salaires dérisoires ou pire, qu'ils n'en perçoivent aucun. À cela s'ajoute l'absence de toute protection sociale.

L'impossibilité d'accéder à un emploi adapté

- 49 Beaucoup de Syriens ne parviennent pas à trouver d'emploi dans leur domaine professionnel d'origine. Cela est d'autant plus difficile que le marché du travail est relativement instable en Turquie. Cela dit, une petite poignée d'ouvriers syriens ont réussi à obtenir un permis de travail et ne souffrent plus de la plupart de ces maux.

Quelques parcours individuels

Mohammed

- 50 Mohammed vit avec son épouse et leurs quatre enfants dans un appartement au deuxième étage d'un immeuble du quartier de Zeytinburnu, où se trouvent de très nombreux ateliers de confection textile. Il travaille dans un atelier de couture situé au rez-de-chaussée de l'immeuble dans lequel il habite. Lui et sa famille ont fui Alep en 2014, lorsque les combats se sont rapprochés de leur quartier. Après plusieurs mois passés à Gaziantep où Mohammed a établi sa carte de résidence temporaire, il s'est rendu avec les siens à Istanbul pour trouver du travail. À cette époque, son fils aîné, Ahmad, avait 15 ans ; le cadet, Mustafa, avait 13 ans ; Mahmoud avait alors 11 ans et sa fille Mouna, 9 ans. Dès leur arrivée à Istanbul, Mohammed a dû faire travailler ses quatre enfants afin de subvenir aux besoins essentiels de la famille. Il dit trouver anormal d'avoir à faire travailler ses enfants, sans quoi ils n'auraient rien à se mettre sous la dent. Mais nécessité faisant loi, il n'a pas eu d'autre choix. Et il est loin d'être le seul Syrien exilé en Turquie à devoir compter sur le travail de ses enfants. Mohammed raconte que, lorsqu'ils sont arrivés à Istanbul, il a d'abord essayé d'inscrire ses enfants à l'école, mais que cela n'a pas été possible car ils n'avaient pas les documents nécessaires.

À Alep, Mohammed travaillait déjà dans un atelier textile. Deux mois après son installation à Istanbul, il a pu louer le rez-de-chaussée de son immeuble, qu'il a transformé en un petit atelier de confection de robes, de chemises et de chemisiers bon marché. Il s'est mis d'accord avec un commerçant de vêtements pour que ce dernier distribue ses produits. Son atelier compte quatre machines. En plus des membres de sa famille, cinq autres Syriens y travaillent onze heures par jour. L'atelier de Mohammed a continué de tourner, ses enfants ont grandi et ont aujourd'hui acquis une bonne expérience dans la confection textile. Toutefois, il a l'air gêné lorsque je lui demande s'il déclare ou non son activité. Il me répond laconiquement qu'il est dans la même situation que la plupart des très nombreux ateliers textiles qui occupent les rez-de-chaussée des immeubles de ce quartier.

Hassan et Imad

- 51 Hassan, 27 ans, est employé par une usine de vêtements dans le quartier de Merter. Il travaille sur une surjeteuse, onze heures par jour. En Syrie, il travaillait dans la climatisation. Hassan déplore la pression qu'il subit au travail, l'absence d'assurance maladie, les horaires trop longs et les salaires trop bas (il touche 2250 livres turques par mois, soit 300 \$). Imad quant à lui s'occupe de fixer les boutons de chemises et de pantalons, dans la même usine que Hassan. En Syrie, il étudiait l'ingénierie mécanique à l'université d'Alep avant de devoir quitter son pays pour la Turquie, en 2013. Ici, il n'a pas pu poursuivre ses études. Il se plaint des mêmes maux que Hassan.

Majd

- 52 Majd, 48 ans, est détenteur d'un master en littérature française de l'université d'Alep. Il travaille dans une usine textile située à Tuzla, qui emploie 320 ouvriers, dont 105 Syriens. À son arrivée à Istanbul, Majd a essayé de trouver du travail dans son domaine, à savoir la traduction ou l'enseignement du français, mais il n'y est pas parvenu. Après plus d'un an sans travail, il a été contraint pour subvenir à ses besoins de chercher autre chose. Cela fait désormais plusieurs années qu'il travaille dans cette usine, où il s'est progressivement qualifié. Il ne cesse de déplorer que les études qu'il a suivies ne lui servent à rien ici. Parmi les collègues de Majd, il y a Jihad, 39 ans, originaire d'un village en périphérie d'Alep. Diplômé en droit, Jihad exerçait le métier d'avocat à Alep avant de devoir s'exiler en Turquie. À Istanbul, il n'a pas trouvé de travail dans son domaine et a été forcé d'intégrer cette usine textile. Selon lui, il n'y a ici aucune perspective d'amélioration de sa situation, ni de ses conditions de travail. Il a tenté à plusieurs reprises de quitter la Turquie et de rejoindre l'Europe, en vain. Il continue de réfléchir à une façon de mener son projet à bien.

Conclusion

- 53 Il semblerait que la politique du gouvernement turc consistant à ne pas obliger les Syriens à résider dans les camps et à leur permettre de travailler, quand bien même de manière irrégulière, a permis d'alléger leurs difficultés en leur garantissant de quoi subvenir à leurs besoins essentiels. Dans le même temps, cela a contribué au dynamisme de l'économie turque, qui a profité de l'énergie et des savoir-faire de la main-d'œuvre syrienne.
- 54 En outre, les exilés syriens ont pu se reconstruire une vie en Turquie, après avoir tout perdu dans leur pays. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux aspirent aujourd'hui à rester en Turquie et à y être naturalisés, cela facilitant notamment l'accès au travail. Ils ne songent plus à retourner vivre en Syrie où a disparu tout espoir de solution politique au conflit qui les a frappés de plein fouet.
- 55 Toutefois, au fil du temps et en raison de rivalités politiques internes à la société turque, la présence syrienne en Turquie est devenue une question politique dont se sont saisi les nationalistes au mépris du droit international et humanitaire, ainsi que de toute considération éthique. La question des réfugiés syriens fait office de « test démocratique » pour le modèle politique turc, en ce qu'elle interroge la capacité de son appareil législatif à protéger les droits de l'individu, quelle que soit sa nationalité, dès lors qu'il se trouve sur son territoire.
- 56 Cette question met à l'épreuve la marge de manœuvre qu'a le gouvernement turc pour prendre des mesures réglementaires en vue de l'intégration des Syriens dans le marché du travail et la société turcs. Il s'agit ici de rompre l'immobilisme dans la gestion de cette crise humanitaire subie par des millions de Syriens. Contraints à l'exil par la guerre totale que le régime syrien et ses alliés russes et iraniens ont menée contre la majorité d'entre eux, ils souffrent désormais d'une xénophobie latente qui se surajoute aux séquelles de l'exil forcé et aux difficultés d'adaptation matérielle et sociale qu'ils connaissent.

NOTES

1. Voir le rapport de l'Organisation internationale du Travail intitulé *Refugees: ILO's support to refugees and host communities in Turkey* (2020), https://www.ilo.org/ankara/projects/WCMS_379375/lang--en/index.htm.
 2. . UNHCR, *Convention and Protocol Relating to the Status of Refugees*, United Nations, <https://cms.emergency.unhcr.org/documents/11982/55726/>.
 3. OIM, "Key Migration Terms", <https://www.iom.int/key-migration-terms>.
 4. M. Erdoğan (2020), *Suriyeliler Barometresi 2019. Suriyelilerle Uyum İçinde Yaşamın Çerçevesi* [Baromètre Syriens 2019 : Un cadre pour vivre en harmonie avec les Syriens], Istanbul, Orion. <https://www.unhcr.org/tr/wp-content/uploads/sites/14/2020/09/SB2019-TR-04092020.pdf>.
 5. <https://data2.unhcr.org/en/situations/syria>.
 6. M. Erdoğan (2020) *op. cit.*, p. 29.
 7. Mülteciler Derneği (2021), "Türkiyedeki Suriyeli Sayısı Mart 2021" [Nombre de Syriens en Turquie mars 2021], <https://multeciler.org.tr/turkiyedeki-suriyeli-sayisi/>.
 8. M. Erdoğan (2019), *Syrian Refugees in Turkey*, Konrad Adenauer Stiftung. <https://www.kas.de/documents/283907/7339115/Syrian+Refugees+in+Turkey.pdf/5d3d4091-e56d-3c42-2a9c-4e7f5d98706f?version=1.0&t=1571303379232>
 9. Regional Refugee Resilience Plan (R3P), *Regional Strategic Overview 2020-2021*, p. 12. <https://data2.unhcr.org/en/documents/download/73116>.
 10. M. Erdoğan (2019) *op.cit.*
 11. "Bakan Pekcan: 15 bin 159 Suriyeli şirket var" [Ministre Pekcan : il y a 15 159 entreprises syriennes], *CNNTürk*, 14 juin 2019. <https://www.cnnturk.com/ekonomi/bakan-pekan-15-bin-159-suriyeli-sirket-var>.
 12. L'ensemble des prénoms figurant dans cette étude ont été modifiés, afin de respecter la volonté d'anonymat des personnes interviewées.
 13. Les montants sont indicatifs. Ils correspondent à la valeur de la livre turque au moment de la rédaction de l'article.
-

AUTEURS

OMAR KOUCH

Chercheur associé à l'ORSAM (Center for Middle Eastern Studies, Ankara)

« Chef Nostalgie »

L'identité et la cuisine : le cas des réfugiés syriens dans le quartier de Fatih à Istanbul

Mohammed Turki al-Rabiuo

Traduction : Marianne Babut

- 1 Dès les premiers mois de la révolution syrienne, le régime d'al-Assad décide de mener une guerre totale contre les villes et les quartiers insurgés, provoquant la plus importante vague d'exil jamais connue dans le pays. Ce n'est cependant pas la première migration massive de son histoire. En effet, au tournant des 19^e et 20^e siècles, la province ottomane qu'est la Syrie connaît d'importantes vagues d'émigration vers l'Amérique. Elles s'inscrivent alors dans le sillage des affrontements confessionnels de 1860, mais également dans le cadre de la difficile conjoncture économique provoquée par l'industrialisation de la production textile en Europe¹. Le récent mouvement de population hors de Syrie est cependant incomparablement plus massif. D'autant qu'il ne semble pas prêt de s'arrêter, comme on peut le constater aujourd'hui en 2021, dix ans après le début du soulèvement.
- 2 Les pays frontaliers de la Syrie ont été happés par l'histoire dramatique du pays. C'est le cas de la Turquie, avec qui les relations s'étaient renforcées depuis 2004 aux plans politique et économique, comme l'a illustré la libéralisation des visas entre les deux pays en 2009. Au cours des années qui ont précédé le début de l'insurrection, ce rapprochement a permis à un grand nombre de Syriens de se rendre en Turquie, et notamment à Istanbul, pour y faire dans un premier temps du commerce et du tourisme ensuite, sous l'effet d'attraction exercé par les feuilletons télévisés turcs. C'est ainsi que durant cette période, les Syriens, comme d'autres Arabes, ont redécouvert sous un prisme nouveau l'ancienne capitale du Califat ottoman. Avec le déclenchement de la guerre, la fréquence des rencontres à Istanbul entre les membres de l'opposition syrienne a augmenté. De nombreux activistes ont vite compris la nécessité de rejoindre ce travail politique, bientôt suivis par l'ensemble des catégories de la société syrienne.
- 3 Les Syriens ont d'abord cru que leur exil en Turquie serait de courte durée ; que le régime syrien serait rapidement vaincu. Ils considéraient leur vie là-bas comme temporaire, ce que l'on pouvait clairement lire à travers la nature des logements qu'ils

louaient et des meubles dont ils se dotaient : tout était rudimentaire. Quelques années plus tard, la situation a bien changé. D'autres meubles décorent désormais les intérieurs, signe que les exilés se sont désormais fait à l'idée que leur vie ici allait en fait durer. Un certain type de distinction sociale entre Syriens a également fait son apparition, là où elle était totalement absente dans les premiers temps de l'exil, quand tous se ressemblaient dans leurs modes de consommation². Et contrairement à ce qui était espéré, le nombre de Syriens à Istanbul, Gaziantep et Urfa n'a cessé d'augmenter, notamment après le coup d'État du 30 juin 2013 en Égypte. Suite à cet événement, de nombreux Syriens établis là-bas à la faveur de la solidarité témoignée par le gouvernement de Mohammed Morsi, n'ont eu d'autre choix que de quitter l'Égypte pour la Turquie. Quelques jours seulement après le renversement du gouvernement de Morsi, le nouveau régime imposait un visa aux Syriens souhaitant venir en Égypte, tandis que les bruits couraient sur différentes agressions dont ces derniers étaient la cible dans le pays³.

- 4 Dans les premiers temps de leur exil à Istanbul, une grande partie des Syriens originaires notamment de Damas choisissent de louer un logement dans le quartier de Fatih. L'un des facteurs qui a contribué à ce que les Syriens préfèrent ce quartier à d'autres tient probablement au fait qu'ils y avaient des proches déjà établis, mais aussi qu'une partie d'entre les Damascènes ont cherché dans ce quartier un lieu de vie plus conservateur qu'ailleurs. De plus, l'aspect des rues et des mosquées de Fatih évoque à maints égards Damas. C'est du moins ce qu'affirme l'un des premiers Syriens à avoir développé une activité d'agent immobilier à Istanbul, en proposant à ses compatriotes des logements à louer. Selon lui, les deux facteurs évoqués ci-dessus sont déterminants dans le choix par ses clients de ce quartier, dont les loyers sont pourtant plus élevés qu'en banlieue par exemple. D'ailleurs, une partie des Syriens qui y avaient élu domicile dans les premiers temps de leur exil, ont par la suite choisi – alors que cet exil s'annonçait durable – de déménager vers Başakşehir, un quartier à majorité conservatrice où résident de nombreux partisans de l'AKP. D'autres ont préféré quitter Fatih pour la rive asiatique d'Istanbul, et notamment les quartiers de Burhaniye, du centre d'Üsküdar ou encore d'Ümraniye qui, eux aussi, sont notoirement conservateurs.
- 5 Cela étant dit, cette tendance conservatrice ne suffit pas à expliquer la répartition des Syriens à travers Istanbul, pas plus qu'elle ne peut caractériser l'ensemble des Syriens qui se sont installés dans la ville. Aussi pouvons-nous noter que le quartier d'Esenyurt, qui se situe à l'une des extrémités de la ville, est lui aussi devenu au fil des ans un important pôle de regroupement pour les exilés syriens, originaires notamment de la périphérie d'Alep et d'Idlib, en raison de ses loyers relativement bas. On y trouve également de nombreux Kurdes syriens, la majeure partie des habitants d'Esenyurt étant des Turcs kurdes.
- 6 Au fil des ans, cette répartition démographique a fini par constituer une sorte de division non officielle entre Fatih et Esenyurt, qui donne parfois l'impression de recouper celle entre Damascènes (à Fatih) et Alépins (à Esenyurt). Loin d'être exhaustive, cette image reflète toutefois une certaine dynamique à l'œuvre dans la répartition des Syriens à travers la ville d'Istanbul. C'est ce que confirme le fait qu'on n'entende jamais parler le dialecte alépin à Fatih, tandis qu'il résonne dans les rues d'Esenyurt.

- 7 Un autre facteur a probablement contribué à l'afflux des Syriens, dans les débuts de leur exil, vers Fatih : la présence dans le quartier de plusieurs associations caritatives affiliées à l'organisation Zaid (*jamâ'at Zaid*) à Damas, considérée comme l'une des principales organisations soufies damascènes, qui s'était réimplantée en Syrie peu de temps avant la révolution. Le lien entre la confrérie soufie, les services qu'elle dispense et l'importante présence syrienne dans le quartier rappelle certaines caractéristiques de l'espace public de la ville arabe traditionnelle, organisé autour du binôme que forment le souk et la *zawiya* soufie. Dans le cas présent, cette comparaison peut paraître précipitée dans la mesure où l'organisation Zaid ne dispose d'aucun ancrage historique dans le quartier. Cependant, quelque chose de cet ordre s'est indéniablement mis en place, en particulier au cours des premières années de l'exil syrien dans la ville. De nombreux adeptes et disciples de cette confrérie se sont installés à proximité de son siège, avenue Emniyet ⁴. Cette présence s'est également accompagnée de l'ouverture de nombreux magasins et restaurants syriens dans les environs des locaux de la confrérie.
- 8 À ce titre, il est possible de dire que le mouvement de population de la Syrie vers le quartier stambouliote de Fatih s'est structuré à la fois autour des réseaux de parenté, de l'appartenance religieuse et de l'activité marchande.

La naissance des restaurants syriens

- 9 Le premier restaurant syrien créé à Istanbul a pris le nom de Tarbuş, en référence au vieux couvre-chef typique de Damas, adopté comme logo de l'enseigne. Le restaurant a ouvert dans le quartier de Yusufpaşa, voisin d'Aksaray, qui représentait avec les environs de Taksim le lieu de rendez-vous privilégié des Syriens au début.
- 10 La création de ce restaurant a permis aux exilés de retrouver le goût des falafels et des shawarmas, ces deux plats très populaires en Syrie comme dans la plupart des pays de l'Orient arabe. Elle a également marqué le point de départ à partir duquel de nombreux autres restaurants syriens ont essaimé à Yusufpaşa.
- 11 On assistera par la suite à un léger déplacement dans la géographie des restaurants syriens à Istanbul, qui auront tendance à se concentrer plus près de la mosquée de Fatih où se situent les marchés fréquentés par les Syriens installés dans le quartier.

Photo 1 : Salle du restaurant Albayt aldimashqi avant son déménagement près de la mosquée de Fatih



Droits réservés Abou Omar

- 12 Le marché de Malte (*Malta Çarşısı*) se trouve à proximité de l'une des entrées de la mosquée de Fatih. Jusqu'à la fin 2012, on y trouvait essentiellement des boutiques turques spécialisées dans la vente de café, de fromage et de noix en tous genres. Mais dès le début 2013, la situation change avec l'ouverture, au pied de l'une des portes de la mosquée, du premier restaurant syrien. D'abord nommé Bab al-Hara [la porte du quartier], le restaurant prendra par la suite le nom de Zad al-Khir [l'abondance]. Ce changement d'appellation, d'une expression populaire patrimoniale à une expression plus explicitement islamique, est due pour certains au rachat du lieu par un homme proche des milieux salafistes du Golfe⁵. À compter de cette date, les commerces syriens se sont mis à fleurir dans le quartier de Fatih. En effet, deux autres restaurants syriens ont rapidement vu le jour dans la même rue, qui ne tardera pas à se transformer en un véritable marché traditionnel syrien. À tel point que les rares commerces turcs n'ayant pas quitté la rue se mettront eux aussi à vendre des produits syriens.
- 13 La multiplication des magasins et restaurants syriens dans la rue du marché de Malte dans un premier temps, puis dans l'avenue Emniyet ensuite, reflète l'augmentation du nombre de Syriens établis dans l'arrondissement de Fatih. Ces commerces constituent un outil privilégié pour comprendre le quotidien des Syriens dans la ville et leur relation à elle, ainsi que la nature des transformations de leur « identité » dans l'exil et de la négociation que cela implique⁶.

Photo 2 : Abou Omar à l'étage supérieur du restaurant



Droits réservés Abou Omar

- 14 Entre 2013 et 2016 environ a lieu une autre évolution dans le rapport des Syriens à la ville d'Istanbul. Cette dernière devient alors un pôle économique attractif pour les hommes d'affaires syriens ayant fait fortune dans le Golfe. Cela se traduit dans le monde de la restauration par l'ouverture de restaurants plus grands d'une part, et plus variés dans leur gamme d'autre part. Auparavant, les restaurants syriens proposaient aussi bien des plats cuisinés que des falafels et des shawarmas. Mais au cours de cette période, on voit ouvrir de nouveaux restaurants spécialisés dans la gastronomie syrienne, poussant les anciens à recentrer leur activité autour des shawarmas et autres sandwiches. Cette spécialisation des activités a non seulement induit une diversification de l'offre et son amélioration, mais elle a également permis à de nouveaux chefs cuisiniers de se faire un nom dans la ville. C'est le cas par exemple de « Abou Omar » (Photo 2), le chef et propriétaire du restaurant Albayt aldimashqi⁷ qui s'est spécialisé, au cours de ses premières années d'activité, dans des plats syriens traditionnels appelés *'essheh* (Photo 3), *maqadim*, ou encore *sojoqat*, et qui consistent en différents abats de mouton, pour certains farcis de riz. Ce même plat est appelé *mumbar* en Égypte, *baja* en Irak et *işkembe*, *mumbar* ou encore *şırdan* en Turquie selon les régions. Nécessitant de longues heures de préparation, ce plat était traditionnellement cuisiné à la maison par les femmes. Au cours des vingt dernières années cependant, en raison du développement des repas pris hors du domicile, mais aussi du désagrément causé par l'odeur de sa préparation, ce plat ne se consomme plus que dans les restaurants (ou chez les femmes âgées qui continuent de le cuisiner). Le succès du chef Abou Omar ne tient toutefois pas uniquement au fait qu'il ait été le premier Syrien à servir ce plat populaire à Istanbul. Il est également dû à sa capacité à avoir fait de sa cuisine, de son restaurant et de ses ambitions économiques un élément de la mémoire et de la

nostalgie des Syriens en exil. Aussi verrons-nous comment les recettes qu'il propose ont été conçues et parfois modifiées, en interrogeant le devenir de l'identité syrienne à Istanbul et ses caractéristiques, au contact dynamique de la culture locale turque. À travers Abou Omar et son restaurant, nous proposons de brosser à grands traits le portrait de la communauté syrienne en exil dans le quartier stambouliote de Fatih – un objet qui demeure à ce jour assez opaque dans le monde de la recherche.

Photo 3 : Le plat 'essheh



Droits réservés Abou Omar

Abou Omar, ou l'exil d'un peuple et de sa cuisine

- 15 L'histoire d'Abou Omar est emblématique de l'évolution de la situation des réfugiés syriens en Turquie et des opportunités économiques que l'exil a engendrées, avec tous les retournements qu'a connus sa vie dans les années qui ont suivi le soulèvement populaire en Syrie⁸.
- 16 Muhannad al-Baghdadi, alias Abou Omar, est né dans les années 1980 à Damas. Jeune homme, il a travaillé un temps dans la petite boutique d'accessoires informatiques qu'il possédait, rue al-Badawi dans le vieux quartier damascène d'al-Shaghour. Quatre ans après le début du soulèvement – à la fin de l'année 2015 précisément, comme l'indique un tampon sur son passeport⁹ – Abou Omar décide d'émigrer vers l'Europe via Istanbul, en raison de la dégradation des conditions de vie et de la sécurité dans son pays.
- 17 Au cours des années 2015-2017, Istanbul est devenue une étape incontournable de la migration clandestine vers l'Europe. Dans le quartier d'Aksaray, on trouve alors de nombreux magasins qui vendent le matériel nécessaire à la traversée en mer, et des centaines de réfugiés attendent là de trouver le passeur qui les mènera de l'autre côté, en Europe. Abou Omar parvient à rejoindre la Grèce, puis les Pays-Bas où il séjournera plusieurs mois dans un camp avant de trouver un logement en ville.
- 18 Là-bas, il travaille un temps de manière non déclarée. Sa précarité lui donne parfois l'impression que sa vie est à l'arrêt. Aussi un jour, se souvient-il, il propose à l'un de ses amis de se lancer avec lui dans la cuisine et la vente via Facebook de 'essheh, ces tripes

farcies au riz. Ce plat populaire, ce n'est ni auprès d'un chef spécialiste, ni dans un souk de Damas qu'il a appris à le faire, mais auprès de sa mère. Car l'homme damascène, selon lui, fourre son nez dans tout ce qui a trait à la cuisine et à l'art de sa préparation¹⁰. Les vidéos en ligne sur YouTube, dont Abou Omar est devenu un spectateur assidu, ont également joué un rôle important dans le perfectionnement de son savoir-faire.

- 19 En quelques jours seulement, de nombreux Syriens réfugiés aux Pays-Bas contactent Abou Omar pour lui passer commande. Il se met donc à préparer ce plat chez lui, tous les jours et en grande quantité, tandis que son ami livre les commandes. Bientôt, son domicile devient un véritable petit restaurant, dans lequel des tablées entières dégustent ce plat en se faisant passer pour des membres de la famille en visite. Mais notre chef comprend rapidement que pour développer son activité aux Pays-Bas il lui faut d'autres moyens. Aussi décide-t-il, fin 2016, de repartir non pas à Damas, mais à Istanbul où il lui sera plus simple de mener à bien son projet gastronomique.

Albayt aldimashqi à Istanbul : une traversée vers le passé

- 20 Peu après son arrivée à Istanbul, Abou Omar loue un local non loin du restaurant à succès Sarouja, avenue Emniyet. Mais le lieu, qui est exigü et ne donne pas directement sur la rue, n'attire pas suffisamment de clients. C'est pourquoi il déménage, près d'un an plus tard, dans l'une des rues adjacentes à la mosquée de Fatih. Bien que pas très grand non plus, ce nouvel emplacement donnera toutefois au restaurant un souffle nouveau.
- 21 La première chose qui retient l'attention en pénétrant dans le restaurant, c'est son aménagement intérieur. Notre cuisinier, qui a supervisé en personne l'équipement de son restaurant, a voulu y restituer l'ambiance des maisons damascènes traditionnelles (ce qui n'était pas le cas dans son premier restaurant, comme en atteste la Photo 1). Dans ce nouveau lieu, on trouve des sièges en bois, des ornements orientales et des objets en cuivre accrochés aux murs, ainsi qu'une photo de Bayt al-Wali, ce palais damascène datant du 13^e siècle et transformé en hôtel au cours des années 2000.

Photo 4 : Étage supérieur du restaurant. Les poutres de bois au plafond y sont apparentes



Droits réservés Abou Omar

- 22 À l'étage du restaurant, l'empreinte damascène se précise pour le visiteur qui y découvre une petite fontaine au centre de la salle (Photo 2), ainsi que des poutres de bois au plafond, évocatrices de celles que l'on trouve dans les ruelles de la vieille ville de Damas (Photo 4).
- 23 Abou Omar explique ce choix de décor par la nostalgie que lui et ses compatriotes éprouvent pour l'esthétique et l'atmosphère associées à la maison damascène traditionnelle, et tout particulièrement pour sa fontaine. Pour reprendre ses mots, il a voulu emporter avec lui un peu de ce patrimoine culturel qui l'a vu naître, dans l'un des quartiers historiques de Damas. Cet environnement aura toutefois été de courte durée pour lui, puisque sa famille vend la grande maison de son grand-père et part s'installer dans le quartier d'al-Zahira, alors qu'il est encore tout petit. Considéré comme une extension du quartier historique de Midan, al-Zahira n'était jusque dans les années 1950 qu'une vaste étendue de vergers et de champs. Au milieu des années 1970, un nombre significatif de familles de Midan et quelques-unes originaires d'autres quartiers de Damas décident de s'y installer et de construire sur ces terres¹¹. D'un autre côté, les propos d'Abou Omar sur les maisons damascènes ne se réfèrent à aucune littérature populaire concernant la vie de la ville, ni à aucune mémoire familiale. Par exemple, il ne raconte pas avoir fréquenté une vieille maison damascène qui aurait appartenu à un parent ou un ami. Mais au fil de la conversation, on devine peu à peu où se ressourcent chez lui cet « imaginaire architectural », si l'on peut dire. En effet plus jeune, il a assidument suivi les séries produites dans les années 2000, qui mettaient en scène la vie de milieux « typiques » de Damas et dont la plus célèbre est Bab al-Hara (qui pourrait faire l'objet d'une longue discussion sur le stéréotype négatif qu'elle construit autour de Damas et de ses habitants). La diffusion de Bab al-Hara a enregistré une audience très importante, au point de rendre les ambiances sociales des quartiers traditionnels

extrêmement populaires, notamment auprès des générations nées dans les années 1980 et 1990. Abou Omar dit que c'est sa passion pour l'ambiance historique véhiculée dans ces séries qui l'a poussé à découvrir les restaurants de la vieille ville. Il a par exemple absolument tenu à voir la grande fontaine du restaurant Bayt Jabri à Bab Touma, une ancienne demeure transformée, elle aussi, en projet lucratif.

Photo 5 : Albayt aldimashqi la nuit



Droits réservés Abou Omar

- 24 Ce qui forge avant tout la représentation que se fait Abou Omar de Damas et de ses maisons traditionnelles est donc le fruit d'un feuilleton à succès des années 2000 qui a construit un cliché de la maison damascène avec un grand patio central (le *liwan*), une fontaine en son centre, et des pièces regorgeant d'ornementations traditionnelles et d'ustensiles en cuivre. Si cette description correspond certes à la réalité de certaines maisons damascènes, elle dresse un portrait aristocratique de la ville et de son architecture qui n'avait à l'époque déjà rien de systématique. En effet, plusieurs des historiens qui se sont penchés sur l'architecture damascène du 18^e siècle indiquent que la fontaine par exemple, dont les séries ont fait un élément central de leur décor, n'était pas présente dans toutes les maisons et qu'une grande partie d'entre elles ne comportaient pas de cuisine indépendante jusqu'au début du 19^e siècle¹². La raison du succès de ces séries dramatiques peut être résumée par ce propos d'Abou Omar à l'occasion de l'un de nos entretiens : « J'ai aimé Bab al-Hara, parce que cela m'a permis de goûter aux ambiances d'autrefois »¹³.
- 25 Or c'est bien cela qui, sous l'effet de la série Bab al-Hara, semble avoir eu lieu en Syrie. Le pays a en effet connu un remarquable engouement pour la construction de restaurants reproduisant des esthétiques anciennes (comme al-Qariyat al-Shamiya par exemple, le long de la route de l'aéroport à Damas). La même chose s'applique à Abou

Omar qui ne se contentera pas de suivre assidûment les épisodes de Bab al-Hara, mais cherchera à reproduire l'univers de la série dans son restaurant, sous nos yeux, à Istanbul. Cette réussite est due en partie à la « langue du lieu » qui imite la manière avec laquelle les vendeurs alpaguaient le chaland dans le Damas d'antan. Notre chef est en effet l'un des premiers à avoir voulu attirer les clients au moyen de vidéos postées sur les réseaux sociaux, dans lesquelles il incarne Abou Ghalib, l'un des héros de la première saison de Bab al-Hara. Vendeur de pois chiches, Abou Ghalib alpague ses clients en entonnant des *taqtouqat* populaires¹⁴. Ces manières de héler constituaient, durant la première moitié du 20^e siècle, une sorte de « logo sonore » permettant d'identifier le produit proposé à la vente. Elles étaient également utilisées parfois de manière insidieuse pour flatter une jolie fille qui passait devant le commerçant, ou au contraire ridiculiser quelqu'un de peu apprécié¹⁵. Mais ces modes d'apostrophe avaient progressivement disparu en Syrie, ne subsistant que dans une poignée de vieux souks et sous d'autres formes. C'est, comme nous l'avons mentionné plus haut, le personnage d'Abou Ghalib qui les a remis au goût du jour.

- 26 Pour revenir à Abou Omar, on peut le voir dans une vidéo postée sur la page Facebook du restaurant Albayt aldimashqi, interpellé ses clients de la façon suivante¹⁶ :
- Femme de mon oncle, tu es comme ma mère...Ta fille a asséché mon sang... Chaque fois que je lui demande de me cuisiner du *'essheh*, elle me dit : cousin, va donc l'acheter tout prêt !¹⁷.
- 27 Il décline la même formule pour chacun des plats de son menu, en modifiant quelques mots tout en conservant le rythme de la ritournelle.
- 28 Toutefois, ce qui retient l'attention dans cette imitation des vendeurs d'antan que performe Abou Omar, c'est qu'il y ajoute des motifs musicaux empruntés au patrimoine syrien. Cela contribue à renforcer l'ambiance théâtrale et traditionnelle de sa prestation, et augmente par conséquent l'attractivité qu'il exerce sur ses clients, comme nous le verrons ultérieurement. Les modifications qu'il apporte à des éléments de la tradition confortent l'idée que cette dernière n'est pas nécessairement figée, mais au contraire, qu'elle est un processus sujet à de multiples transformations à travers le temps.
- 29 Concernant l'influence du feuilleton syrien sur Abou Omar et l'avantage qu'il en retire, précisons que dans le quartier stambouliote de Fatih, il est loin d'être seul dans ce cas. En effet, nombreux sont les restaurants syriens du quartier à exploiter ce filon. C'est le cas par exemple de Bouz al-Jeddi qui vend du *foul* et des *falafels* et diffuse à longueur de journée différents feuilletons syriens, comme Layali al-Salahiya par exemple. Cela ajoute une touche « patrimoniale » à l'ambiance, en plus des costumes d'époque dont sont affublés les employés du restaurant. Chose plus surprenante, c'est que cette « politique de la nostalgie » ne se résume pas aux seuls Syriens. Ce succès des clichés d'un « passé radieux » et son exploitation commerciale se retrouvent ces dernières années dans de nombreux commerces et restaurants d'Istanbul, comme on peut le constater à travers la célèbre chaîne d'épicerie turque Arifoğlu par exemple, dont le personnel est lui aussi affublé de costumes et couvre-chefs typiquement ottomans. À ce sujet, plusieurs chercheurs turcs ont relevé qu'avec la politique libérale que connaît le pays sous le gouvernement de l'AKP, les opérations de réhabilitation menées dans le centre historique de la ville au cours des dernières années ne visent pas tant à conserver le patrimoine qu'à promouvoir l'investissement et le tourisme¹⁸.

- 30 Dire cela ne signifie pas qu'Abou Omar fait sciemment le jeu de cette politique du gouvernement turc qui mise sur la nostalgie et la revitalisation du passé. Mais il est tout de même un consommateur et/ou un producteur de cette politique qui domine actuellement la région, du Caire à Istanbul. Ce qu'il veut, lui, en exploitant à des fins commerciales le filon que représente « le patrimoine », c'est se faire une clientèle parmi les exilés syriens. Ces derniers, de leur côté, affluent vers ces lieux qui évoquent le passé et la Syrie d'antan, d'autant plus massivement qu'ils se sentent déracinés, dépossédés de leur mémoire collective en raison de la guerre. Aussi viennent-ils chez Abou Omar pour consommer du *'essheh* qu'on ne cuisine plus à la maison sauf en de rares occasions, mais surtout pour passer un moment dans l'atmosphère de ce passé artificiel. C'est ce que semble confirmer le fait que d'autres restaurants, qui se sont mis à proposer le même plat, ne jouissent pas pour autant du même succès que Albayt aldimashqi – même si leur cuisine peut sembler parfois « meilleure que celle proposée par Abou Omar et d'autres », d'après les dires du gérant d'un restaurant syrien réputé.
- 31 Cette façon de rapporter le passé dans la réalité présente n'est pas uniquement affaire d'investissement et de tendance, comme nous le verrons dans la façon dont Abou Omar associe ses recettes aux questions de l'identité syrienne et de l'impact qu'a sur elle la vie culturelle turque. Nous verrons également comment ses clients, qui représentent une frange importante des Syriens établis à Istanbul, érigent le restaurant Albayt aldimashqi en gardien de la mémoire, du passé tel qu'ils l'imaginent et de l'identité syrienne qui se réinvente ici.

Abou Omar et Burak le Turc

- 32 Dans son ouvrage sur l'art culinaire, l'anthropologue Joy Adapon défend l'idée que la cuisine est une forme d'art, un dispositif d'actions visant à transformer le monde¹⁹.
- 33 Dans le cas d'Abou Omar en l'occurrence, ce qui lui donne l'avantage sur ses concurrents syriens dans la préparation du *'essheh*, c'est qu'il fait de son travail une forme d'art. Tantôt en modifiant l'aspect de l'assiette par l'adjonction de noix, tantôt en transformant le moment de sa préparation en un véritable spectacle.
- 34 En ce qui concerne les ingrédients du *'essheh*, on constate là aussi que ce qui se déroule sous nos yeux est la réinvention de la tradition ou plutôt du folklore. S'il reprend la recette traditionnelle, c'est pour y ajouter tout ce qu'il peut glaner comme idées sur les réseaux sociaux. Il semblerait que ce type de connaissances, de compétences nécessaires à la réinvention d'une tradition comme celle-ci, soit quelque chose qui s'acquiert sur le tas – ce qui conforte l'idée que les coutumes et traditions culinaires sont des pratiques vivantes et dynamiques, adaptables et modifiables à l'infini²⁰.
- 35 Comme on peut le voir dans ses vidéos sur YouTube, Abou Omar apporte la touche finale aux assiettes qu'il prépare en les saupoudrant d'une poignée de noix. Cela rappelle la façon dont certains restaurants turcs servent les grillades notamment en ajoutant, souvent en excès, des pistaches. Concernant son choix d'ajouter des noix au *'essheh* – ce qui est assez éloigné de la présentation habituelle – Abou Omar affirme que personne avant lui n'a jamais fait cela. C'est ce que semblent confirmer les livres sur l'histoire de la cuisine syrienne, comme le petit *Dictionnaire de la cuisine levantine*, écrit par le politicien Fakhri al-Baroudi dans les années 1950. Dans ce livre qui remplit une

véritable mission de « sauvetage anthropologique » des coutumes culinaires syriennes²¹, Al-Baroudi explique que le *'essheh* se prépare comme suit :

Bien nettoyer les tripes, puis les farcir avec de la viande, du riz et du carthame. Il est possible d'y ajouter un peu de pignons de pin. Recouvrir d'eau les tripes farcies, puis les laisser sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient bien cuites.

- 36 Elles seront ensuite servies chaudes, avec éventuellement un peu de citron, selon les goûts. Cette recette est similaire à celle suivie en Turquie pour la préparation de l'*işkembe*, dont la présentation dans les assiettes est également très sobre²². Abou Omar explique que ce qui l'a poussé à y ajouter des noix, c'est qu'il trouve que cela apporte une touche artistique à l'aspect de l'assiette, que ça « donne l'impression qu'elle danse », pour reprendre ses mots. Pour lui, sa manière de présenter la cuisine, que ce soit sur YouTube ou dans son restaurant, repose sur deux règles. La première concerne la manière dont il accueille ses clients, dans la langue théâtrale de Bab al-Hara. Et la deuxième, la manière dont il présente avec art ses assiettes. Il conclut son propos en répétant : « J'ai décidé d'ajouter des noix, parce qu'elles sont belles à voir ».
- 37 Et pour faire connaître sa cuisine, Abou Omar ne se contente pas de héler les clients ni de saupoudrer de noix. Il joue également différents rôles de manière théâtrale et fait parfois intervenir d'autres personnes dans ses sketches qui mettent en scène la préparation d'un plat traditionnel syrien. Il lui arrive parfois aussi de faire intervenir Omar, son fils de six ans. Il est intéressant de voir comment il recourt au concept du monologue théâtral²³ en le remaniant à sa façon, de sorte qu'il serve son objectif promotionnel. Avec l'aide du caméraman qui filme les séquences, Abou Omar revisite le monologue, habituellement associé au dialogue tragique d'une conscience avec elle-même, pour en faire une scène comique. Dans ses vidéos, son alter ego est tantôt incarné par Abou Shehab, le personnage charismatique de Bab al-Hara ; tantôt par un autre personnage, lui aussi typique du Damas d'autrefois. Abou Omar raconte qu'il a découvert et appris ce type de tournage et de montage, à travers de simples vidéos sur YouTube – cette source populaire d'information, devenue incontournable ces dernières années. Il justifie ses choix par ce qu'il nomme « l'expérimentation ». C'est peut-être ce que défend Adapon lorsqu'elle parle d'art et de cuisine. Car l'art, en fin de compte, est une expérimentation²⁴. On pourrait en cela dire que ce que fait ici Abou Omar, fait partie de l'art de présenter sa cuisine ou de la faire connaître, chose qui n'a rien d'accessoire et est même devenue un aspect fondamental du monde de la restauration ces dernières décennies, avec l'omniprésence de l'image et des plateformes de diffusion audiovisuelle. Ce monde reste toutefois, et en même temps, le produit de multiples facteurs historiques et influences culturelles. Cela pose la question de savoir si l'art d'Abou Omar est à considérer uniquement comme le produit du développement numérique, ou bien s'il provient également de l'influence qu'a exercé sur lui, depuis qu'il y vit, la manière de présenter la cuisine en Turquie.
- 38 À ce sujet, Abou Omar reconnaît être un peu influencé, dans sa manière de faire connaître son menu, par le chef turc Burak²⁵, qui apparaît souvent selon le même procédé vidéo. Ils diffèrent cependant en ce que Burak adopte un rythme rapide et parle peu, là où la parole « théâtrale » typique de Damas²⁶ et le rythme lent sont des éléments fondamentaux du monde d'Abou Omar. Autre différence, Burak est souvent filmé avec un four traditionnel turc dans le dos ; tandis qu'Abou Omar est filmé assis sur des banquettes traditionnelles arabes. Mais en dépit de cet aveu, notre chef soutient que Burak ne répond pas au goût arabe et que c'est avant tout dans Bab al-Hara qu'il puise son style. Il réaffirme qu'il s'intéresse à Burak de la même manière qu'il

s'intéresse à toutes les vidéos de cuisine diffusées sur YouTube, qu'elles soient turques, indiennes ou arabes.

- 39 Cette confusion, cette contradiction entre reconnaissance et déni de l'influence de l'intermédiaire culturel turc (en l'occurrence ici du chef Burak) semble compréhensible. La plupart du temps, le « faiseur de patrimoine » tend à fermer les yeux sur le rôle joué, dans sa fabrication, par tout intermédiaire quel qu'il soit. C'est ce que tente de faire notre chef et artisan de *'essheh* traditionnel, lorsqu'il soutient que l'influence de Bab al-Hara (ou de l'héritage historique tel qu'il se le représente) prime sur toutes les autres. Partant, la non-reconnaissance du savoir-faire artistique de Burak s'exprime plus spontanément que sa reconnaissance, bien qu'il s'agisse là d'un exemple typique de culture intermédiaire²⁷.
- 40 Quelle que soit la réalité de l'influence exercée par Burak le Turc et la manière dont notre chef la reconnaît, les vidéos d'Abou Omar font ressortir deux points importants. Le premier, c'est que l'univers numérique dans lequel se produit notre chef ne s'inscrit pas en dehors du social. Au contraire, il est façonné par des éléments, entre autres historiques, qui renvoient à la question de l'exil et à l'influence exercée par les modèles culturels des pays d'asile à travers le vécu de la cohabitation. De ce point de vue, la pratique du monde numérique est bien souvent pétrie par la culture locale.
- 41 Aussi relève-t-on dans les vidéos d'Abou Omar, en particulier lorsqu'il se filme en dehors de son restaurant et notamment dans la campagne²⁸, l'évidente influence exercée par l'une des vidéos de Burak. D'autant que l'imaginaire du jeune caméraman qui réalise le tournage nous apparaît fortement marqué par l'environnement et les procédés publicitaires propres au tourisme et à la culture turcs. Ce dernier mentionne qu'il tourne en temps normal pour des restaurants et entreprises touristiques turcs, ce qui explique l'empreinte du style publicitaire turc actuel de ces secteurs de l'économie dans son travail²⁹.
- 42 Quant au second point qui vient étayer l'idée selon laquelle Abou Omar est influencé, dans la présentation de son activité, par les façons de faire des chefs turcs, c'est que cette influence se lit également chez d'autres. On la retrouve en effet dans différents commerces syriens à travers leurs modalités de présentation des pâtisseries, comme le fait d'accompagner la sucrerie d'une petite tasse d'eau. Ou à travers la modification de l'aspect de certaines assiettes, avec l'ajout par exemple de crème glacée en accompagnement du *naboulsiyeh*, à la manière de la chaîne turque à succès Mado. Les Syriens restés au pays ou établis en Europe pointent parfois du doigt cette influence qu'a la culture turque sur les Syriens de Turquie, en répétant : « vous avez désormais des goûts de Turcs ». Ils désignent par-là l'impact de la culture locale sur certaines des pratiques ordinaires de leurs compatriotes exilés en Turquie. Comme sur la façon de porter la moustache et la barbe, ou même le hijab, entre autres nombreux petits détails souvent difficiles à repérer, tant sont nombreux les us et coutumes communs aux deux pays.

Le gardien de l'art culinaire

- 43 Depuis l'année dernière (2020), Abou Omar cherche à diversifier sa cuisine. Son plat de *maqadim* par exemple, ne se mange pas facilement en toute saison : c'est avant tout un

plat d'hiver. C'est bien un certain sens du commerce, ainsi que le désir d'attirer une plus large clientèle, qui président à cette décision.

- 44 De nouveaux plats ont donc été proposés aux clients, comme le *shakriyeh* et le *kebbeh labaniyeh*³⁰. Cela a permis de glaner de nouveaux clients parmi les couples mariés notamment, les femmes ayant généralement peu de goût pour les *maqadim*.
- 45 Ce premier développement ne bouleverse pas les habitudes, étant donné qu'il s'agit de plats orientaux qui appartiennent au lexique local. Mais en matière de diversification, l'ambition de notre chef va plus loin. Il reprend donc le chemin de l'expérimentation, comme il l'a fait précédemment dans son travail de présentation et d'agrémentation de ses recettes.
- 46 Ces deux dernières années, l'économie turque traverse une phase difficile qui s'est traduite par la dépréciation de sa monnaie. En parallèle, cela fait désormais sept ans voire plus, que la présence syrienne a intégré le paysage urbain d'Istanbul, comme celui de nombreuses autres villes du pays. Pourtant, sur les trois millions et demi d'exilés syriens en Turquie, seuls 95 000 environ ont pour l'instant obtenu la nationalité turque. Dans ce contexte, les discussions des Syriens à Istanbul tournent à nouveau autour du dilemme entre rester et partir. Abou Omar aussi, comme tous ses compatriotes, est inquiet. Aussi reconsidère-t-il un retour aux Pays-Bas, des années après les avoir quittés. Il faut dire, me confie-t-il, que de nouvelles perspectives s'offrent à lui là-bas, puisqu'il a l'opportunité d'ouvrir un restaurant à la frontière allemande où il pourra capter la clientèle syrienne et arabe des deux pays. À l'occasion de son nouveau séjour prospectif aux Pays-Bas, il en a profité pour visiter quelques grandes villes européennes, comme Paris. Là-bas, nous raconte-t-il, il a particulièrement apprécié le « poulet à la française ». Aussi, de retour dans son restaurant stambouliote, il s'est lancé au titre de ses « expérimentations » dans la préparation de ce plat français, mais version orientale.
- 47 Dans la vidéo de la préparation de ce plat³¹, Abou Omar se tient devant la tour Eiffel – histoire de prouver qu'il a bel et bien visité Paris, tout en s'empressant de préciser qu'il y était avant que ne soient projetées sur les bâtiments publics les caricatures de Charlie Hebdo, en octobre 2020³². On se retrouve ensuite à Istanbul, dans les locaux d'Albayt aldismashqi, où Abou Omar nous explique comment préparer un « poulet à la française », version syrienne. Là encore, ses visées commerciales ne font aucun doute, puisqu'il assume chercher à « savoir si ceux qui me regardent aiment la cuisine orientale, la cuisine occidentale, ou bien les deux comme moi ».
- 48 Et comme à son habitude, Abou Omar accompagne la description de sa recette d'expressions et de musiques typiquement damascènes, histoire d'ajouter au « poulet français » une touche de folklore oriental.
- 49 Par cette expérience, l'innovation sort du cadre de la simple préparation culinaire, ce qui va provoquer une gamme de réactions très variées, via des commentaires écrits sur la page Facebook du restaurant ou exprimées en personne par certains clients du restaurant de Fatih. Ces réactions offrent une occasion de comprendre comment la cuisine est aujourd'hui devenue une forteresse sommée de défendre l'identité syrienne à l'étranger. Elles offrent également l'occasion de saisir la relation qu'entretiennent les exilés aux aliments et aux plats nouveaux, dans les pays d'asile.
- 50 Dans les réactions suscitées par le « poulet français », ce qui retient notre attention, c'est que la plupart des désapprobations sont le fait d'hommes. Certains auraient

préférée qu'Abou Omar se contente d'être le chef des *maqadim*. Qu'il reste l'un des artisans de la fabrique à nostalgie, en se cantonnant à servir des plats typiquement orientaux. Autrement dit, le symbole Abou Omar dépasse ici le cuisinier, pour en faire un gardien de l'héritage patrimonial et de l'identité réinventés dans son restaurant. Un défenseur de Damas, de son raffinement, de ses valeurs. Ce qui est étrange à constater ici, c'est qu'Abou Omar se retrouve prisonnier du cliché qu'il a contribué à nourrir, à des fins en partie économiques. Il se retrouve pris au piège de ce patrimoine artificiel, par une clientèle qui refuse de le voir enlever son costume folklorique.

51 D'autres ont justifié leur refus de ce « poulet français », en ce qu'ils le lient aux caricatures considérées comme offensantes du Prophète publiées dans *Charlie Hebdo*, qui ont suscité une levée de boucliers au cours de l'année passée. C'est tout particulièrement vrai en Turquie, dont le régime a pris la tête des « défenseurs de l'identité islamique », comme l'illustre notamment la conversion de la basilique Sainte-Sophie en mosquée. Cet événement a contribué à charger un peu plus encore l'atmosphère à Istanbul, et à complexifier la vie des exilés syriens établis en Turquie de manière générale³³. C'est dans ce contexte qu'il faut lire le refus de l'innovation culinaire par ceux qui déclarent : « Nous boycottons la France car elle a insulté le Prophète ». Le restaurant d'Abou Omar est ainsi devenu le champ de batailles identitaires et internationales. Ce qui se comprend au demeurant. Car aimer certaines nourritures et en détester d'autres n'est pas une affaire socialement neutre, mais est largement fonction de différents facteurs culturels³⁴. Toutefois, ce qu'il nous faut comprendre ici, c'est pourquoi les hommes ont réagi négativement à cette « innovation », là où les femmes ont été plus favorables et ouvertes à l'idée. Nombreuses sont celles qui ont commenté l'expérience en disant : « c'est bien, de changer de style ». Ce qui signifie : « l'idée du changement est belle en soi ». Comme si les hommes syriens s'étaient transformés en gardiens des remparts de la cuisine traditionnelle, et les femmes syriennes étaient devenues les porteuses du changement culturel. De là, on peut se demander si on ne serait pas en train d'assister à une sorte d'inversion des rôles entre hommes et femmes dans l'espace public de part et d'autre du Moyen-Orient, où la cuisine constituerait désormais le cheval de bataille à la place du hijab par exemple ? Au début du 20^e siècle, le corps et l'habit des femmes sont devenus l'objet d'une négociation avec la modernité et ses limites, ainsi que celui d'une résistance au colonialisme. À présent, l'enjeu serait d'islamiser la nourriture, peut-être parce que cela est plus simple à mener qu'islamiser les consciences et les corps, en cette époque de consumérisme mondialisé³⁵. De même que la nourriture constitue désormais l'arène d'un combat politique contre la France et l'Occident qui « haïssent l'islam, n'ont pas suffisamment aidé les Syriens et agissent à l'encontre des valeurs qui fondent les droits de l'homme », comme on l'entend dire régulièrement parmi les réfugiés syriens en Turquie.

52 Il se peut que certains expliquent l'acceptation par les femmes de ce nouveau plat proposé à Albayt aldimashqi, par le fait qu'elles sont davantage ouvertes sur les autres cultures que ne le sont les hommes. D'autant que ce dynamisme dont font preuve les femmes syriennes à Istanbul ne se limite pas au seul champ culinaire³⁶. On l'observe également dans leur acquisition de la langue turque, qui semble leur être plus simple et plus rapide qu'aux hommes – ce dont ces derniers se défendent en faisant valoir leur indisponibilité en raison de leur travail³⁷. Mais ce constat suffit-il pour conclure que les femmes sont aujourd'hui celles qui soufflent le vent du changement au Moyen-Orient ? Et qu'à travers notre affaire du « poulet à la française », on assisterait en fait à une

opposition entre des hommes arc-boutés sur leur passé et des femmes friandes de changement ?

- 53 Peut-être un retour au restaurant d'Abou Omar serait-il susceptible de nous apporter des éléments de réponse, ou d'élargir un peu le débat. Le second étage de son restaurant en effet, est réservé aux familles et aux femmes. En y montant, le visiteur est surpris de voir le nombre de jeunes femmes venues, avec des parentes ou des amies, manger du *'essheh*. Ces dernières, d'une part, n'ont pas appris à cuisiner ce plat et, d'autre part, ne sont plus disposées à passer leurs journées entières dans la cuisine. Ces assertions ne s'appliquent probablement pas à l'ensemble des femmes de la jeune génération, mais on a pu constater au cours des dernières décennies en Syrie que savoir cuisiner ne fait plus partie de ce qui définit la « bonne épouse ». En effet, de nombreuses femmes, qu'elles travaillent ou étudient, ont désormais recours aux plats préparés à l'extérieur du domicile – chose qui était considérée comme infamante par le passé. Selon certains anthropologues, cette évolution ne traduit pas uniquement une tendance consumériste, mais également le recul du rôle de la cuisine dans la définition de l'identité féminine et de ce qui fonde sa force. Historiquement, faire et servir quotidiennement à manger conférait aux femmes davantage d'autorité et de pouvoir³⁸. Aussi, leur flexibilité envers les recettes d'Abou Omar témoigne peut-être d'un déplacement des « sources du pouvoir » des femmes syriennes qui vivent à Istanbul. La cuisine ne constituerait plus une source de leur pouvoir comme auparavant : d'autres sources l'auraient remplacée. C'est ce que corrobore la multiplication des menaces de plainte et de divorce à l'encontre des hommes, qui semblent désormais davantage tolérées par les mentalités syriennes qu'avant la guerre.
- 54 Pour en revenir à l'homme conservateur et à sa relation au lieu et à la nourriture, regardons ce que dit le sociologue iranien Behrooz Ghamari-Tabrizi sur la façon dont Frantz Fanon analyse l'attachement des femmes au hijab et à la domesticité comme la preuve de leur résistance à la structure coloniale. Ghamari-Tabrizi explique que cette lecture est due à une connaissance limitée de la société algérienne et que Fanon ne saisit pas combien cette posture conservatrice procède avant tout de structures très enracinées et profondes³⁹. Cette même lecture pourrait s'appliquer aux hommes qui résistent à ce que de nouvelles recettes occidentales s'introduisent dans la cuisine du restaurant d'Istanbul. Leur réticence ne se définit pas nécessairement en opposition aux caricatures supposées injurieuses, mais peut-être davantage au réemploi d'Albayt aldimashqi qui, au fil des ans, n'est plus tant un lieu où consommer des plats d'antan et du *'essheh*, qu'un « représentant » – au même titre que les autres restaurants syriens de Fatih – de la présence et de l'identité syriennes au sein d'Istanbul. Quand bien même il s'agirait là d'une identité imprécise, fille d'une série B plus que de la réalité historique. Cela rappelle le concept de Marc Augé sur les « non-lieux »⁴⁰, par lequel il explique que ce qui spécifie un lieu quel qu'il soit, c'est sa capacité à s'ancrer dans l'histoire, à être intriqué dans un réseau de relations et d'identités. Lorsqu'il est dénué de ces attributs, le lieu devient un « non-lieu ». Aussi, la peur du chaos dont les réfugiés ont connu les ravages a poussé les hommes, comme au temps de l'anxiogène entrée dans la modernité du Moyen-Orient il y a cent ans, à imposer des régulateurs sociaux pour contrer l'instabilité. À ce titre, la cuisine est devenue « une partie d'un conflit plus profond que nous portons tous à l'intérieur de nous : Doit-on rester au même endroit et nous stabiliser, ou bien rester perpétuellement en mouvement ? »⁴¹.

- 55 Dans cette perspective, n'importe quel changement générique dans les plats proposés par Albayt aldimashqi met le lieu, et avec lui l'identité qu'il a forgée, en danger. C'est ce qu'exprime l'un des habitants syriens de Fatih, lorsqu'on lui demande ce qu'il pense de l'introduction au menu du « poulet français ». Il affiche une expression de mécontentement et nous propose le nom d'un restaurant turc en dehors de Fatih, où l'on peut manger un « steak ». À l'instar de Fatih tout entier, le restaurant d'Abou Omar est un lieu traditionnel, pour lui comme pour de nombreux exilés syriens, qu'ils résident ou non dans le quartier. Bien qu'il n'y ait ni lieux de divertissement ni cinémas à Fatih, les syro-stambouliotes ne cessent de s'y rendre, pour se « régénérer l'âme »⁴², renouveler leur sentiment d'une identité syrienne dans sa version damascène théâtralisée.
- 56 Ce qui caractérise le quartier de Fatih de manière assez similaire à l'image que l'on a de Damas (les ruelles étroites, les effluves de cuisine, les mosquée historiques) révèle que la distinction entre les quartiers de Fatih et d'Esenyurt ne réside pas uniquement dans la division régionaliste folklorique entre Damascènes et Alépins. Fatih en effet détient désormais toutes les qualifications historiques et affectives électives aux yeux des Syriens d'Istanbul, à la différence d'Esenyurt et de l'ambiance que conditionnent son style architectural et l'aspect de ses restaurants syriens.
- 57 Une dernière question se pose enfin, qui demeure sans réponse : pourquoi les hommes gardent-ils jalousement ce quartier pour eux, tandis que les femmes semblent moins exclusives dans leur rapport à ce dernier ? Est-ce parce que le patrimoine, comme on a coutume de dire, serait le fait des hommes ?

Pour conclure

- 58 En dépit de l'existence à Istanbul depuis des années maintenant, de plusieurs centres de recherches syriens, le travail anthropographique sur la vie des exilés syriens et de leurs quartiers de résidence n'a jusqu'à présent pas reçu l'attention qu'il mérite. C'est pourquoi dans cet article, j'ai voulu avancer d'un pas sur la question en essayant de comprendre les transformations identitaires à l'œuvre chez les Syriens dans le quartier stambouliote de Fatih, à travers la cuisine. Ce qui a aiguillé ma recherche vers cet objet, c'est que le changement culturel et social ne transparait pas nécessairement au travers d'événements politiques et économiques, autant qu'il se traduit dans la culture culinaire. Comme nous l'avons observé dans cette étude, il y a une tentative de réinvention de l'identité syrienne dans la ville d'Istanbul, proche de l'image d'un passé théâtralisé et fantasmé. Mais, en même temps, cette création identitaire montre qu'elle est réceptive à certaines façons de faire turques, notamment dans ce qui a trait à la présentation de la cuisine. Cela constitue-t-il pour autant une contradiction dans l'identité du réfugié syrien résidant dans le quartier de Fatih à Istanbul ? Peut-être. Mais l'on se doit ici de rappeler que les identités individuelles comme collectives ne sont jamais faites d'un ingrédient unique, mais de plusieurs éléments, de plusieurs épaisseurs qui sont en permanente contradiction les unes avec les autres. Or c'est là ce qui leur apporte dynamisme et mouvement, contrairement à cette image froide et figée que l'on a dessinée de la société syrienne peu après la guerre : à savoir une société irrémédiablement confessionnelle. On retrouve cette vitalité chez le chef Abou Omar, qui a ouvert à travers ses recettes une vaste discussion sur ce qu'est l'identité syrienne

dans l'exil. Sa cuisine et son restaurant m'ont offert une occasion de me pencher sur cette question, tout en dégustant de délicieux mets !

NOTES

1. La littérature arabe recèle de nombreuses chroniques et autres récits relatant la vie des immigrants syriens en Amérique à l'époque. Cf. par exemple le premier tome du journal tenu par Khalil Sakakini, où il livre durant neuf mois une description quotidienne de la vie des immigrants syriens à New-York.
2. Pour comprendre la nature de la relation entre les meubles et les migrations, cf. l'étude de Farha Ghannam sur les intérieurs des ouvriers égyptiens émigrés : "Al-hifâz 'alâ al-tawâsul : al-'awlama wa khalq al-mahalliya fi Al-Qâhira" in Paul Amar et Diane Singerman, *Al-Qâhira: madîna duwaliyya*, Le Caire, Al-Markaz al-Qawmi Lil-Tarjama, 2015, p. 457, traduction de "Keeping him Connected: Globalization and the Production of Locality in Urban Egypt", in Paul Amar and Diane Singerman, *Cairo Cosmopolitan: Politics, Culture, and Urban Space in the New Globalized Middle East*, 2006. <https://www.jstor.org/stable/j.ctt15m7n1f>.
3. Laura King, "Fleing Syria. An Unwelcoming World", *Los Angeles Times*, 2 octobre 2015, <https://graphics.latimes.com/syria-to-egypt/>.
4. Ces informations procèdent des observations que j'ai pu faire au cours de la courte période où j'ai travaillé pour l'association du Conseil syrien pour la paix civile, dont les bureaux étaient dans le même bâtiment que ceux de l'organisation Zaid.
5. Nous nous appuyons ici sur les propos de Souhaib al-Hallaq qui a passé commande presque tous les jours pendant des mois auprès de ce restaurant, pour livrer leur repas aux employés de l'entreprise syrienne qui l'employait dans les premiers temps de sa vie à Istanbul. Par la suite, Souhaib s'est lancé dans la vente de produits d'entretien aux restaurants syriens, ce qui lui a permis de bien connaître ces lieux et leurs propriétaires.
6. Pour une analyse du rôle du souk comme porte d'accès à la ville, voir Franck Mermier, *Mudun mutanâza'a Bayrût, 'Adan, San'a'* [Villes disputées. Beyrouth, Sanaa, Aden], Beyrouth, Dar al-Furat, 2015.
7. Son nom en turc est şam Evi (Photo 5).
8. L'ensemble des informations concernant Abou Omar dans cet article ont été recueillies lors de longs entretiens menés avec lui par mes soins. Ils se sont déroulés la plupart du temps dans son restaurant, parfois chez lui ou encore à distance, en raison des mesures sanitaires liées au Covid-19.
9. Le fait que l'on se réfère à un tampon sur un passeport peut paraître futile. Mais il faut savoir qu'il arrive aux Syriens de se perdre dans les dates qui jalonnent le récit de leur exil. Par ailleurs, certains sont entrés en Turquie par la frontière terrestre, sans visa ni tampon en raison des bombardements, des déplacements forcés et des passages clandestins.
10. Une importante partie des hommes de Damas et d'Alep ont une connaissance assez fine des recettes de cuisine. Cf. également l'étude de l'anthropologue saoudienne May Yamani sur la région du Hedjaz en Arabie, où une partie des hommes se vantent de leur savoir-faire culinaire : *Mahd al-Islam. Al-Hijâz wal-baḥth 'an al-huwiyya al-sa'ûdiyya* [Le berceau de l'islam. Le Hijaz et la recherche de l'identité saoudienne], Londres, Dar al-Saqi, 2004, p.183.

11. Au vu de la rareté des recherches menées sur l'émergence de ce quartier et de l'impossibilité d'accéder au cadastre en raison de la guerre, nous avons choisi de nous référer à ce que Mohammed al-Mulqi, un homme originaire de Midan et résident à Istanbul, a partagé avec nous des souvenirs narrés par son défunt père (né en 1957). Ce dernier lui a par exemple raconté qu'en 1965, il allait se promener avec sa famille dans le coin d'al-Zahira qui, à l'époque, n'était qu'une succession de jardins potagers.

12. Cf. l'ouvrage de l'historienne Brigitte Marino, *Le faubourg du Midan à Damas à l'époque ottomane. Espace urbain, société et habitat*, Damas, Institut français de Damas, 1997.

13. Les films et les séries ont bel et bien joué un rôle dans la réélaboration de l'imaginaire collectif, ce qui est tangible notamment en Égypte : cf. Farha Ghannam, "Al-hifâz 'alâ al-tawâsul : al-'awlama wa khalq al-mahalliya fi Al-Qâhira", *op. cit.*

14. Cf. cet extrait d'un épisode de la série sur la chaîne YouTube de son réalisateur Bassam al-Malla : <https://youtu.be/5iD0E8lIHZ0>.

15. Cf. l'important texte d'anthropologie que nous a laissé l'écrivain syrien Qutaiba al-Shihâbi sur la harangue des commerçants damascènes : *Tarif al-nidâ' fi Dimashq al-fayhâ'* [Cris pittoresques de Damas], Ministère syrien de la culture, 1998, pp.10-11.

16. Extrait de : <https://www.facebook.com/albaytaldamashqi/videos/1053856731755092/>.

17. Dans cet extrait, un homme se plaint auprès de sa belle-mère de la réticence de son épouse à cuisiner pour lui, comme il le souhaiterait, du 'essheh à la maison. Elle lui rétorque qu'il peut en acheter dehors : en l'occurrence chez Abou Omar. Ce dernier a composé ce slogan sur le modèle des harangues des commerçants d'antan, avec pour objectif évident de promouvoir son restaurant. Mais nous verrons également qu'il traduit le changement dans le rapport à la cuisine que vit une partie des femmes syriennes établies à Istanbul.

18. Cihan Tuğal (2013), "Conservatism, victorious: Islam and the retrenchment of the secular Turkish state", in Asef Bayat (ed.), *Post-Islamism at Large*, Oxford University Press, pp. 109-133. <https://www.academia.edu/44496198/>

Conservatism_victorious_Islam_and_the_retrenchment_of_the_secular_Turkish_state.

19. Joy Adapon, *Fann al-tâhu wal-anthrubûlûjiyya*, Abu Dhabi, Department of Culture and Tourism (Kalima), 2011, p. 75, traduction de *Culinary Art and Anthropology*, Oxford, Berg Publishers, 2008.

20. Joy Adapon, *op. cit.*

21. Dans le cadre de ses recherches sur le manuscrit du livre de cuisine médiéval *Al-Tabikh* de Mohamed Hassan b. Mohamed Al-Baghdâdi datant de l'époque abbasside, al-Baroudi a consacré un chapitre aux plats de la région du Levant de l'époque. Cf. Fakhri Al-Baroudi (éd.) (2018, *Al-Tabikh* [La cuisine] et *Mu'jam al-Ma'âkil al-Shâmiya* [Encyclopédie des plats damascènes], Damas, Mu'assassa Hindawi.

22. Nous souhaitons proposer un tableau qui montre les différences entre ces deux recettes et celle d'Abou Omar. Mais ce dernier n'a pas souhaité divulguer ses recettes, au titre du secret de fabrication. Cette réserve, d'une certaine façon, contredit son discours sur le « patrimoine » et son legs. Fakhri al-Baroudi, lui, a documenté les recettes objets de ses recherches au titre, justement, de la conservation du patrimoine, comme il l'explique en préface de sa recherche sur le manuscrit *Al-Tabikh* [La cuisine].

23. Il s'agit d'un dialogue entre un personnage et lui-même. Dans les vidéos d'Abou Omar, cela consiste dans les faits de le voir apparaître dans une seule et même scène sous les traits de trois personnages différents.

24. Nous avons mené un entretien téléphonique sur la question du monologue et de l'art avec Haytham Hamoud, un réalisateur de télévision syrien.

25. Burak est un chef cuisinier turc, qui est suivi par plusieurs millions d'internautes. Ses restaurants dans le quartier d'Aksaray sont fréquentés par des vedettes du cinéma et des stars du football. Il a participé à quelques campagnes politiques pour le gouvernement turc actuel, dans le

pays et à l'étranger. À mesure qu'a grandi son succès, la figure de ce chef est devenue translocale et emblématique de la politique d'influence culturelle turque dans la région.

26. Certains abonnés à la page Facebook du restaurant, mais aussi certaines personnes que nous avons rencontrées, n'apprécient pas la façon de parler de Abou Omar. Il s'agit essentiellement de Damascènes qui trouvent que le dialecte adopté par Abou Omar, avec son articulation et son emphase, est plus proche de la parodie dramatique que de la réalité de la langue telle qu'elle se parle aujourd'hui à Damas.

27. Sur le déni du rôle joué par la culture intermédiaire, cf. Saskia Sassen, *'Ilm ijtimâ' al-'awlama*, Le Caire, Al-Markaz al-Qawmi Lil-Tarjama, 2014, p. 262, traduction de *A Sociology of Globalization*, W. W. Norton, 2007.

28. Le motif de la cuisine dans un environnement rural revient souvent chez Burak. L'année dernière, Abou Omar a lui aussi décidé de filmer la préparation d'un festin de mouton, qui débute à la campagne de manière similaire à ce que fait Burak. Pour comparer, voir la vidéo d'Abou Omar en train de farcir du mouton à la campagne : <https://www.facebook.com/albaytaldamashqi/videos/1076224766195533> ; et celle de Burak en train de tirer « le plus gros taureau » : <https://youtu.be/1kOg8-NJe0g>.

29. Entretien téléphonique avec Ayham, le chef-opérateur et réalisateur des vidéos d'Abou Omar, pour qui l'influence directe (et non pas intermédiaire) de Burak semble toute naturelle. Il va jusqu'à dire que Burak et Abou Omar se ressemblent physiquement !

30. Pour connaître en détail les ingrédients de ces recettes, cf. Fakhri al-Baroudi, *op.cit.*

31. Cf. vidéo : <https://youtu.be/wwlwyJIRPbE>.

32. Cette précaution vient souligner les liens qui existent parfois entre cuisine et politique.

33. Cf. l'entretien avec Olivier Roy à propos de la conversion du musée Sainte-Sophie en mosquée, "Islamising Stones is easier than islamising souls", 27 juillet 2020, *Qantara*. <https://en.qantara.de/content/interview-with-olivier-roy-on-the-conversion-of-hagia-sophia-islamising-stones-is-easier>. Il est à noter que la plupart des Syriens réfugiés à Istanbul ont accueilli favorablement cette décision, et qu'ils étaient nombreux à participer à la prière le jour de son inauguration.

34. Carole M. Counihan, *Anthrubûlûjjiyya al-ta'âm wa-l-jasad*, Le Caire, Al-Machrou' al-Qawmî li-l-Tarjama, 2012, p. 23, traduction de *The Anthropology of Food and Body. Gender, Meaning, and Power*, Routledge, 1999.

35. Nous reprenons l'idée d'Olivier Roy lorsqu'il dit que « convertir la pierre est plus facile à faire que convertir les esprits ».

36. Une Syrienne nous confie que c'est elle qui emmène sa famille découvrir les nouveaux restaurants à Istanbul. Elle nous raconte que les disputes qu'elle a avec son époux ont souvent pour origine le fait qu'elle ait préparé autre chose à manger qu'un plat syrien, ou qu'elle ait modifié la composition d'un plat traditionnel. Dans le même état d'esprit, on relèvera que plusieurs femmes syriennes publient des photos de restaurants et de plats turcs sur leurs comptes Instagram.

37. Il n'existe pas en Turquie de loi qui oblige les réfugiés à apprendre la langue turque dans le cadre d'un programme public, ce qui prive la plupart d'entre eux d'un accès à son acquisition. De plus, la présence de marchés et de lieux de travail typiquement syriens n'incite pas non plus à son apprentissage.

38. *Anthropology of food and body*, *op.cit.*, p. 85.

39. Behrooz Ghamari-Tabrizi, *Foucault fi Iran. Al-thawara al-islâmiyya ba'd asr al-tanwîr*, Dar Alka, 2020, p. 113, traduction de *Foucault in Iran. Islamic Revolution after the Enlightenment*, University of Minnesota Press, 2016.

40. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.

41. Annia Ciezadlo, *Day of Honey: A Memoir of Food, Love and War*, New York, Free Press, 2011, p. 6,

42. Samer Alahmad est un journaliste qui a vécu à Fatih pendant des années avant de déménager dans un autre quartier. Lorsqu'on lui demande s'il regrette ce changement de lieu de vie, il explique qu'il n'a jamais cessé depuis de revenir à Fatih, qui est pour lui le lieu du « renouvellement de l'âme », en référence à son patrimoine historique et à la nostalgie pour la Syrie que cela réveille en lui.

AUTEURS

MOHAMMED TURKI AL-RABIUO

Anthropologue syrien résidant à Istanbul

La Rue de Damas (*şam Sokağı*) à Esenyurt : un espace urbain singulier

Mustafa Poyraz

- 1 Pour les immigrés, le processus d'appropriation d'une place attitrée au sein d'une autre société est aussi long que complexe. S'inscrire dans une autre culture, dans une autre histoire en cours tout en étant porteur de sa propre culture, de sa propre histoire constitue un enjeu énorme aussi bien pour l'immigré que pour la société d'accueil. À travers la pratique quotidienne, les histoires se mêlent, les cultures se chevauchent, les rapports sociaux se tissent sous de multiples influences et contradictions. Finalement, l'immigré s'investit en mobilisant tout son potentiel dans la nouvelle société, laissant ce faisant son empreinte et son histoire au cœur de la culture d'accueil. En d'autres termes, la volonté de se préserver, de ne pas perdre son identité et la volonté de s'insérer dans une autre société s'enchevêtrent dans le même processus. Un réflexe symétrique anime également la société d'accueil : faire en sorte que le nouvel arrivant ne perturbe pas l'ordre établi, ne soit pas visible dans l'espace public. En quelque sorte, le processus d'inscription de l'immigré dans sa nouvelle société est une démarche de co-construction incluant de nombreux acteurs. On observe que dans chaque société ce processus se dessine différemment. Les immigrés issus de différentes cultures développent également des attitudes et des stratégies marquées par leur histoire.
- 2 Dans cet article, nous tenterons de comprendre l'inscription des migrants syriens dans la société turque. Plus précisément, notre analyse portera sur un micro-territoire où la concentration des migrants syriens est plus remarquable. Il s'agit d'analyser le processus d'enracinement de cette population dans les quartiers d'Esenyurt, l'arrondissement le plus peuplé d'Istanbul où la concentration des Syriens est la plus dense¹. D'ailleurs, ces dernières années ce territoire a été fortement associé à la figure de l'immigré syrien, figure « négative » représentant un danger potentiel et permanent pour la société². Cette représentation est constamment alimentée par toutes les occurrences offrant l'opportunité de dénoncer les « ghettos » syriens à Esenyurt. La densité de la population est arrivée à un point tel que la préfecture d'Istanbul a officiellement pris la

décision de ne plus accepter les nouveaux étrangers sur le territoire d'Esenyurt à partir du 15 janvier 2021. Au-delà des représentations ainsi véhiculées, notre analyse portera sur la vie quotidienne et les interactions qui se fabriquent constamment entre différentes cultures et différents milieux sociaux sur le territoire d'Esenyurt.

- 3 Notre travail d'observation s'est plus particulièrement concentré sur le quartier de Bağlarçeşme (*Bağlarçeşme mahallesi*) situé au centre d'Esenyurt où l'une des rues est dénommée l'« avenue de Syrie » (*Suriye caddesi*) par la population syrienne et « la rue de Damas » (*şam sokağı*) par la population turque. Cette dénomination vient du fait que ce territoire est fortement marqué par la présence des Syriens et par la reconfiguration des espaces de vie selon le mode de vie et les pratiques quotidiennes de cette population. Un des Syriens rencontrés lors de notre observation exprime bien cette évolution :

Cette ambiance nous aide beaucoup, parmi tant de problèmes. Respirer un peu l'ambiance syrienne nous donne le sentiment d'être en vie³.

- 4 Notre exploration du terrain a commencé en décembre 2019 avec une visite de ce quartier en compagnies des étudiants de sociologie en master 2 de l'université de Commerce d'Istanbul. L'objet de la visite était de comprendre et saisir l'ambiance de ce quartier dont tout le monde parle⁴. Le fait que deux de nos étudiants habitaient depuis longtemps au sein de ce quartier et que l'une d'entre eux travaillait auprès des immigrés syriens nous a permis, dès le départ, d'accéder facilement au terrain et de réunir des éléments d'observation précieux. Ainsi, nous avons rencontré cinq immigrés syriens travaillant comme médiateurs sociaux pour épauler les travailleurs sociaux turcs œuvrant également auprès des familles syriennes. Nous avons rencontré également une dizaine de commerçants syriens installés dans le quartier. Depuis, je me suis rendu à plusieurs reprises dans la rue de Damas (*şam sokağı*) à la fois pour l'observation et pour la réalisation d'entretiens avec les commerçants syriens et des Turcs.
- 5 Dès notre arrivée dans le quartier de Bağlarçeşme, les étudiants ont spontanément exprimé leur étonnement par rapport à l'ambiance du quartier. Ce sont principalement le fait d'entendre les intonations de la langue arabe, de constater le regroupement des commerces syriens et la profusion d'enseignes en arabe qui attirent l'attention. Tout à coup, on se retrouve dans une atmosphère différente de celle qu'on a l'habitude de rencontrer tous les jours dans les quartiers populaires d'Istanbul. Nous avons eu la même sensation lors de visites dans la ville de Clichy-sous-Bois en région parisienne⁵. Cela nous a rappelé également notre étude sur le quartier du Faubourg Saint-Denis (10^e arrondissement de Paris) où la concentration des immigrés provenant de Turquie et les commerces qu'ils tiennent créent une ambiance semblable à l'espace urbain d'une ville turque (Poyraz 2007). Nous devons avouer que le choix de mener une étude sur l'installation des immigrés syriens à Esenyurt s'inscrit dans la continuité de la curiosité intellectuelle née de la réalisation de ces deux enquêtes de terrain. Car le regroupement de la population syrienne et de toutes sortes de commerces dits ethniques dans plusieurs rues situées au centre-ville, d'une manière particulièrement concentrée nous a rappelé d'une part l'implantation de la communauté provenant de Turquie dans le dixième arrondissement de Paris, et d'autre part, la concentration des Maghrébins dans les banlieues parisiennes et leur mode d'appropriation caractéristique des espaces urbains.

- 6 Instantanément, nous avons remarqué une ressemblance flagrante entre ces deux contextes socio-historiques différents, mais également une profonde différence concernant certains aspects de la configuration des espaces urbains. Surtout, c'est le mode de concentration des immigrés et les liaisons entre espaces urbains qui nous ont interpellés le plus. Dès le début, notre attention s'est focalisée sur la façon singulière dont les immigrés syriens s'inscrivent dans les territoires d'Esenyurt et s'approprient « en un clin d'œil » les espaces de la ville. Il est important de noter que plusieurs villes en Turquie sont confrontées à des vagues d'immigration syrienne. Mais les territoires d'Istanbul, par ses caractéristiques urbaines, par la mobilité et la diversité de sa population, constituent un espace singulier pour l'inscription des immigrés récemment arrivés⁶. Le territoire d'Esenyurt constitue un exemple original qui illustre bien l'importance de la plasticité des espaces urbains pour faciliter la démarche de l'immigré partant à la recherche d'une place pour s'établir durablement.
- 7 Dans un premier temps, nous essayons de comprendre pourquoi Esenyurt est devenu l'une des destinations privilégiées pour les migrants syriens, et ensuite, nous tentons d'identifier les facteurs influant sur le parcours de vie de ces mêmes migrants. L'impact de leur présence sur ce territoire et la transformation des espaces de vie est prise en compte dans notre cadre d'analyse. La concentration des Syriens à Esenyurt risque-t-elle de transformer le territoire en un lieu d'enfermement comme c'est le cas par exemple dans les banlieues françaises où notamment les immigrés d'origine maghrébine s'enferment dans un espace qualifié par certains chercheurs de « quartier d'exil » (Dubet et Lapeyronnie 1992) ?
- 8 Bien que certaines parties du territoire d'Esenyurt soient déjà dénommés « petite Syrie » ou encore « rue de Damas » (*şam sokağı*), faut-il pour autant qualifier ces espaces comme étant des lieux communautaires clos ? Comment analyser ces réseaux relationnels, économiques, sociaux et culturels tissés autour des commerces regroupés sur le territoire d'Esenyurt ? Pour ce dernier questionnement, ce sont notamment les liens tissés avec les habitants de ce quartier et les canaux d'ouverture vers d'autres espaces urbains permettant de rester connecté à la ville et d'être mobile au sein de la société qui nous intéresseront tout particulièrement.

Pourquoi Esenyurt attire-t-il tant les migrants syriens ?

- 9 Il nous paraît indispensable de situer l'arrondissement d'Esenyurt et le quartier de Bağlarçeşme en termes historiques et sociologiques afin de comprendre le processus d'inscription des migrants syriens dans ce territoire. L'élargissement des espaces urbains autour d'Istanbul s'effectue en fonction des nouveaux arrivants qui s'installent dans les quartiers les plus éloignés du centre-ville. Depuis les années 1970, les vagues de migration interne ininterrompues continuent de peupler les grandes villes de Turquie, la ville d'Istanbul au premier chef. Comme chaque arrivant en ville s'installe en proximité ou en bordure de ville, c'est une forme de hiérarchisation, par strates qui se construit spontanément au gré des arrivées. En principe, les nouveaux arrivants constituent la catégorie la plus fragile de la population, et chacun à son tour, en accédant à la ville, traverse la zone de pauvreté la plus extrême (Işık et Pınarcıoğlu 2005). Durant plusieurs années, les nouveaux arrivants subissent les inconvénients associés au fait de se trouver au bas de l'échelle, avec l'espoir de s'en sortir le plus rapidement possible.

- 10 Le fait que le peuplement d'Istanbul soit le produit des vagues de migration successives, depuis les années 1970, et que les stambouliotes originaires d'Istanbul ou ses habitants les plus anciens ne représentent progressivement qu'une petite minorité de la population dans son ensemble, ont eu des effets prépondérants sur l'organisation de la vie urbaine actuelle⁷. D'une part, la formation des couches sociales s'est reconstituée selon l'ordre d'arrivée, en investissant l'espace urbain d'une manière hiérarchisée et, d'autre part, la culture urbaine a été transformée sous l'effet de la domination grandissante de la culture rurale nouvellement introduite. Bien que certains quartiers où résident les classes supérieures aient préservé leur mode de vie urbain, une grande partie du territoire urbain est passé sous l'influence de la culture rurale. Précisons que la reproduction de la culture communautaire, d'une façon aussi massive, dans un contexte urbain en expansion, a eu des conséquences très controversées et complexes. Comme la culture ouvrière ne joue plus son rôle historique pour socialiser les gens de la campagne nouvellement arrivés en ville, leur socialisation s'effectue sous d'autres influences, ce qui tend à complexifier les rapports sociaux. Par conséquent, le processus permettant d'intégrer la « mentalité urbaine » (Simmel 2004) dans les rapports quotidiens devient beaucoup plus complexe et long⁸. Prendre en compte ce phénomène de brassage particulier de la population stambouliote par les vagues d'immigration successives est donc indispensable pour saisir l'impact des derniers arrivants, les Syriens en l'occurrence.
- 11 Le territoire d'Esenyurt constitue le dernier maillon de la chaîne urbaine stambouliote. Dans l'histoire de l'urbanisation de la ville, on remarque que le peuplement d'un nouveau quartier se fait par l'exode des migrants provenant de tous les coins de Turquie, notamment de l'est du pays. Cela signifie que du fait que chaque arrivant est étranger à la ville, les choses se règlent entre immigrés, le positionnement dans les espaces urbains se distribuant en fonction de ce phénomène commun à tous. On peut considérer cela comme une forme d'égalité de position. Les nouveaux arrivants s'accrochent au dernier wagon mais tout le monde voyage dans le même train. En ce sens, la dichotomie autochtone-immigré, installé-nouvel arrivant ne fonctionne pas tout à fait. L'appartenance à un lieu où tout le monde est installé de fraîche date n'acquiert pas un sens profond au départ, puisque chacun n'en est qu'au début de son histoire/inscription territoriale. Comme chacun se trouve dans une situation précaire et que personne n'est réellement « propriétaire » d'un territoire, l'idée de qualifier l'autre comme étranger et l'exclure ne se justifie pas facilement.
- 12 Avec une population de 954 579 habitants selon les chiffres officiels de TUIK (Institut Statistique de Turquie), le district d'Esenyurt est devenu en très peu de temps le plus grand arrondissement d'Istanbul, alors que jusqu'aux années 1970, il n'était qu'un petit village de quelques centaines d'habitants⁹. En comparant sa vitesse de peuplement avec celles d'autres quartiers populaires d'Istanbul, on remarque que le rythme d'accroissement de la population est beaucoup plus fort à Esenyurt. Le fait le plus significatif de cette évolution démographique quasi spontanée, c'est la construction d'une grande agglomération urbaine en très peu de temps par un collectif d'habitants issus d'horizons très différents. Autrement dit, la quasi-totalité de la population peut être qualifiée d'immigrée. Ce mouvement de migration vers Esenyurt a été renforcé par l'arrivée de vagues de migrations syriennes qui sont rapidement devenues une des composantes importantes du mouvement migratoire. Selon les chiffres avancés par le maire d'Esenyurt, lors d'une cérémonie organisée à l'occasion du retour d'un groupe de

Syriens dans leur pays, le nombre de Syriens est estimé à 120 000 personnes (Sudagezer 2019). Un quotidien donnait un chiffre semblable (127 210) en 2020 (Sözcü 2020). Les professionnels rencontrés sur le terrain soulignent que le chiffre exact est bien supérieur à celui donné par les représentants institutionnels¹⁰. Au-delà des immigrés syriens enregistrés auprès des autorités d'Esenyurt, certains s'installent sur ce territoire alors qu'ils sont enregistrés dans des villes frontalières avec la Syrie, prenant ainsi le risque de perdre leurs droits sociaux (Danış 2019).

- 13 Parmi les raisons qui encouragent les migrants syriens à venir s'installer à Esenyurt se trouvent en premier lieu la possibilité de trouver un travail et un logement. La construction d'une zone industrielle gigantesque comprenant environ 1000 entreprises de toutes tailles depuis les années 1990 à Esenyurt (Ayhan 2019) constitue un facteur décisif pour l'arrivée massive des migrants de toutes origines. À côté de cela, plusieurs recherches soulignent que les réseaux formés par les migrants jouent également un rôle très important pour étayer le choix du lieu d'installation des Syriens (Kaya 2020). Les quartiers les plus pauvres attirent plus précisément les exilés syriens, d'une part, parce que les loyers y sont abordables et, d'autre part, la possibilité d'être accepté par la population est plus grande (şen 2020). On sait par ailleurs que dans l'histoire de l'immigration les lieux d'atterrissage des premiers migrants constituent un espace beaucoup plus sécurisant pour ceux qui viennent à leur suite. En quelque sorte, les primo-arrivants balisent le chemin et préparent le terrain autant que possible. Les parcours des migrants syriens rencontrés confirment la perpétuation de ce cheminement. Un des Syriens rencontrés durant notre enquête de terrain retraçait son parcours en ces termes :

Nous, on était à Kilis, on a compris qu'il n'était plus possible de retourner chez nous, mais on ne voulait pas non plus rester dans une situation de misère tout le temps. Comme nos moyens étaient très limités, il fallait que je trouve un travail, peu importe le domaine ; or, à Kilis ce n'était pas possible. Un des cousins lointains était déjà à Istanbul, avec son aide je suis venu à Esenyurt, je suis resté chez lui environ deux mois, après j'ai trouvé un travail par des connaissances et j'ai loué un petit appartement pour faire venir ma femme et mes trois enfants. Maintenant, Dieu merci, on est en sécurité, on ne peut pas dire qu'on vit dans la prospérité mais on ne se plaint pas.

- 14 À y regarder de près, il n'est pas difficile de voir que le cheminement des migrants turcs, principalement ceux de l'est de Turquie possède à peu près les mêmes caractéristiques. En tant que derniers arrivants, les migrants syriens se trouvent de fait dans des conditions désavantageuses dès le début de leur installation. Le désavantage est lié, d'une part, au fait d'être le dernier arrivant, et d'autre part, au statut d'« étranger », obstacle supplémentaire par rapport aux immigrés venant d'un milieu rural. L'immigré rural ressent également ce sentiment d'être « étranger » en arrivant dans la grande ville, mais lorsqu'un « étranger » afghan ou syrien arrive sur le même territoire, la position sociale de l'immigré de l'intérieur change rapidement car ce dernier commence sa « carrière » urbaine à l'échelon le plus bas de l'échelle sociale.

De la position d'invité (*misafir*) à celle de sédentaire incertain

- 15 L'installation des migrants syriens sur le territoire d'Esenyurt a été très rapide et massive comme cela a été le cas à l'échelle nationale en Turquie. En très peu de temps,

le nombre de migrants se multiplie à une vitesse telle qu'en quelques années c'est une population de plusieurs millions de personnes qui se trouvent sur le territoire turc. Au début, aussi bien pour les migrants syriens que pour les autorités turques, cette situation apparaissait comme un fait temporaire ; avec le règlement du conflit en Syrie, il était espéré que tout rentrerait dans l'ordre et que les « invités » rentreraient à la « maison ». Pour la population turque également, l'arrivée des Syriens a été envisagée sous l'angle de l'hospitalité (*misafirperverlik*) à l'égard de voisins en difficulté. C'est la raison pour laquelle l'opinion publique turque a été très avenante par rapport à l'arrivée des millions de Syriens.

- 16 Le temps passant, l'idée selon laquelle la présence des migrants syriens est un phénomène temporaire cède progressivement la place à une autre idée qui privilégie l'accommodement des migrants dans la durée. L'évolution de cette perception ne concerne pas uniquement la population turque, les immigrés syriens eux-mêmes adhèrent de plus en plus à l'idée de voir leur avenir se dessiner dans la société turque. Cela représente un tournant crucial pour tous les acteurs. De ce fait, les Syriens sont déchus de leur statut d'« invité » aux yeux de l'opinion publique turque et deviennent des « étrangers » qui cherchent à s'assimiler parmi la population autochtone. Autrement dit, à terme, ils ambitionnent de devenir des « hôtes » (*ev sahibi*) comme les autres. Ce changement de vision suppose inévitablement une redéfinition du positionnement et des représentations véhiculées par les acteurs concernés.
- 17 L'évolution de la représentation associée à la figure d'invité et la nécessité de trouver à ce dernier une place permanente met à l'épreuve les représentations de toutes les parties concernées par le processus. Particulièrement en temps de crise économique, la représentation de l'immigré change d'une manière radicale aux yeux de la population. Toutes les recherches publiées démontrent que le regard vis-à-vis des Syriens a changé. La figure de l'immigré vulnérable ayant besoin d'aide est en train de devenir la figure de l'immigré qui demande à pouvoir « partager » tout ce qui appartient aux citoyens turcs. Et sous l'effet de cette transformation, la figure de l'immigré syrien commence à symboliser tout ce qui ne va pas au sein de la société. L'image positive de l'invité est en train de devenir une image négative de l'étranger. La pression intensifiée dans le domaine social, due à l'augmentation sensible du chômage, influence également le champ politique de manière croissante. Le pouvoir politique en place depuis 2002 commence à sentir le danger lié à la gestion de l'immigration syrienne, celle-ci pouvant devenir à tout moment un argument redoutable du côté de l'opposition. C'est la raison pour laquelle le gouvernement cherche à démontrer que, d'une part, il n'y a pas d'autre alternative de gestion possible, et que d'autre part, l'Europe et les pays développés n'assument pas leur responsabilité. Il faut reconnaître que, pour le moment, l'arrivée de plus de 3,5 millions de Syriens n'a pas produit un bouleversement ni au sein de la population ni au sein de l'espace politique. Mais nous constatons que le vent commence à tourner au sein de la population concernant la présence massive des migrants syriens et leur installation durable dans tous les moments de la vie.

L'impact de la présence des migrants syriens sur les espaces de vie

- 18 L'arrivée massive d'une population sur un territoire génère inévitablement des changements profonds sur celui-ci. Esenyurt est en train de vivre ce processus en

accueillant une population équivalant au cinquième de sa population. Naturellement, les Syriens en s'installant sur ce territoire, installent également leur façon de vivre, leurs habitudes. L'angoisse initiale des migrants liée au probable retour au pays se mue progressivement en recherche des moyens permettant de reconstruire sa vie dans un contexte nouveau et étranger. Fortement affecté par la souffrance associée à sa situation de rupture profonde, en tant qu'être « social-historique », le migrant ressent peu à peu l'émergence d'un nouveau départ. Puisqu'il se trouve à un moment crucial de son « présent historique » (Castoriadis 1996) et d'une étape fondatrice, le migrant ressent un changement profond dans son rapport au monde, modifiant sa capacité d'adaptation aux imprévus. C'est un autre état d'esprit qui se met en place progressivement pour affronter la dureté de la vie. La forte mobilisation de son potentiel et la résistance aux expériences éprouvantes deviennent cruciales pour garantir l'élaboration de stratégies aidant à survivre et exister et pour surmonter les difficultés rencontrées. L'essentiel du combat mené au quotidien par tous les immigrés syriens s'articule désormais autour de l'éducation des enfants et de l'emploi.

- 19 La position sociale acquise par chacun, avant le départ forcé du pays d'origine, réapparaît sous une autre forme dans le pays d'accueil. Par exemple, ceux qui parmi les immigrés syriens avaient une position économique favorable ont plus de chance de s'inscrire dans la nouvelle société que tous ceux qui présentaient une situation de vulnérabilité initiale. On observe ce phénomène dans les lieux d'habitation mais aussi sur les lieux de travail. Les immigrés venant d'un milieu populaire tentent de trouver un emploi dans la plupart des cas non qualifié, précaire et souvent non déclaré. On observe que tous les membres de la famille se mobilisent pour apporter une contribution. Souvent les enfants, à partir de 13 ou 14 ans, se trouvent contraints d'abandonner l'école pour travailler, soit dans les commerces, soit dans la confection. Une partie des migrants les mieux dotés sur le plan des ressources économiques, culturelles et sociales, parvient à une position sociale enviable. Tous ceux qui développent des projets d'entreprise ou ont un emploi plus qualifié s'inscrivent dans cette dynamique.
- 20 Les lieux d'habitation sont également définis en fonction de ces paramètres. Alors que les migrants issus des classes populaires s'installent dans les logements précaires et les moins chers situés au cœur des quartiers populaires d'Esenyurt, ceux qui bénéficient d'une position plus favorable optent pour des résidences modernes et plus chères. On distingue un positionnement résidentiel selon l'appartenance sociale, aussi bien chez les migrants syriens que chez les habitants originaires de Turquie. Notre observation se concentre plutôt sur les quartiers populaires où la quasi-totalité des habitants vient d'ailleurs : autrement dit, où tout le monde est immigré.
- 21 Lors d'une discussion, un ouvrier syrien de 42 ans résumait ainsi sa position actuelle :
- On est installés dans ce quartier parce que deux ou trois familles qu'on connaît depuis longtemps étaient déjà installées ici. Ils nous ont dit qu'il était possible de trouver du travail et un logement. Pour nous, c'est important de trouver un toit et un travail pour se débrouiller. On a tout fait pour venir. Nous sommes à Esenyurt depuis 5 ans. Nous avons beaucoup souffert mais maintenant on vit presque normalement. Nous avons fait beaucoup de sacrifices, nous avons quitté notre maison, notre quartier, nos proches, mais Dieu merci on est vivants et nous sommes tranquilles ici. La présence de nombreux compatriotes nous rassure et facilite la vie. Pour le reste, Dieu est grand.

- 22 Concentrés dans les quartiers les plus pauvres d'Esenyurt, les migrants syriens entrent dans une autre phase de construction de leur vie après nombre de tempêtes laissées derrière eux. Ils deviennent de nouveaux habitants d'un lieu dans le but de construire leur avenir. Habiter dans un endroit signifie également, dans le sens de Lefebvre (1972), s'approprier et modifier les espaces où on vit dans la mesure du possible. Les habitudes d'occuper la rue, de faire la cuisine, de faire la fête jusqu'à une heure tardive, de se lever tard, de se réunir dans les cafés ou boutiques d'alimentation et de vêtements... tous ces faits sont soulignés par des répondants pour désigner l'impact des Syriens dans la vie quotidienne. En outre, l'ouverture de multiples commerces syriens avec les enseignes en écriture arabe et la circulation de tous les produits venant de Syrie ou bien fabriqués en Turquie, mais à la façon syrienne, apportent de nombreuses modifications dans l'espace habituel d'un quartier populaire d'Istanbul. Les commerçants syriens et les habitants rencontrés ont précisé que le quartier de Bağlarçeşme compte au moins une centaine de boutiques appartenant aux Syriens. C'est un réseau de commerces très développé qui ont des liens avec des entreprises implantées un peu partout en Turquie¹¹. Le fait que les produits syriens coûtent moins cher et attirent aussi bien les Syriens que le reste de la population constitue un avantage pour la vitalité des espaces de commerces syriens. Tous les réseaux humains de solidarité se tissent également à partir de ces lieux animés et connectés à d'autres espaces de vie.
- 23 Nous avons voulu savoir si ces commerces ont été créés récemment ou bien appartenaient précédemment à des commerçants turcs. Plusieurs commerçants syriens et turcs ont confirmé que ces lieux étaient soit inoccupés soit destinés à l'habitation. C'est donc avec l'arrivée des Syriens que ces lieux ont été transformés en boutiques syriennes. On peut dire que les commerces développés par les Syriens n'ont pas pour objectif de concurrencer le marché existant, mais le complètent. En quelque sorte, avec la présence de ces commerces diversifiés, l'espace public se diversifie et offre d'autres possibilités aux habitants du territoire. Il est intéressant d'observer que la concentration de la population syrienne et des commerces dits ethniques, dans le quartier de Bağlarçeşme, ne transforme pas complètement celui-ci en espace ethnique. Car, à côté de ces commerces syriens se trouvent nombre de commerces habituels d'Istanbul qui équilibrent le paysage urbain. Dans le tissu urbain, une autre figure se dessine et façonne sa propre histoire et sa singularité.
- 24 Une tendance similaire s'observe également dans l'habitat : certes, les habitants syriens sont beaucoup plus nombreux dans ce quartier que dans d'autres, mais ils coexistent sans entraves avec les habitants ayant d'autres origines géographiques. Par exemple, dans les bâtiments comprenant huit logements, on peut comptabiliser deux ou trois familles syriennes. Cette mixité, mais surtout l'existence d'un espace d'interactions et de rencontres, facilitent le brassage quotidien de la population dans toutes ses strates. Malgré le problème de la langue et les différences culturelles, on constate que les rapports de voisinage continuent à exister entre les Syriens et les originaires de Turquie. Selon les Syriens rencontrés, dans les relations de voisinage, le premier pas est souvent à l'initiative des Syriens. Il est indéniable qu'entre Syriens, la densité des liens de voisinage est beaucoup plus perceptible. Cela peut être interprété comme un phénomène de solidarité entre immigrés appartenant à la même culture. Bien entendu, au niveau du quartier on peut très clairement ressentir l'ancrage de cet espace de solidarité communautaire. Il nous semble que cela s'inscrit dans l'ensemble des

rappports humains présents, tout en préservant sa singularité socio-historique. Les relations générées en permanence entre les individus provenant de différentes cultures, à travers les connexions existantes entre espaces privés et collectif, constituent un point d'équilibre important permettant de ne pas glisser vers les rapports sociaux caractéristiques des ghettos. La multiplicité des espaces intermédiaires et l'existence de passerelles entre ceux-ci constitue un atout inégalé pour le migrant se trouvant en défaut de protection et exposé à tous les dangers. Finalement, l'immigré se débrouille au moyen de ces relations souvent informelles permettant la mobilisation des potentiels existants.

L'ambiance syrienne dans la rue de Damas (*Şam sokağı*)

- 25 L'installation d'une nouvelle population au sein d'un pays s'opère au gré d'un processus très long qui requiert une mobilisation forte et constante des ressources disponibles. La première étape incluant la découverte de la nouvelle situation, l'obstacle de la langue, les contraintes empêchant de pratiquer les coutumes les plus élémentaires et la méconnaissance des normes inhérentes à la nouvelle condition de vie pèsent très lourdement sur l'immigré. Afin de maintenir son équilibre, ce dernier aura tendance à reproduire autant que possible ses habitudes, ses pratiques quotidiennes, avec les personnes partageant les mêmes conditions de vie. Dans ce sens, il est tout à fait compréhensible de voir que des milliers de Syriens vivant sur le même territoire tentent de transformer les espaces où ils sont installés en fonction de leur habitus. Ce réflexe est commun à tous les êtres humains en tant qu'êtres situés sur le plan socio-historique. Certes, cette tendance risque de bousculer les habitudes de ceux qui étaient déjà installés mais la transformation des espaces ne se construit ni uniquement selon les désirs de nouveaux arrivants ni selon ceux des anciens. De multiples facteurs contextuels pèsent lourdement sur l'évolution de l'ambiance collective. Les Syriens rencontrés dans la rue dite de Damas (*şam sokağı*) expliquent à leur façon ce processus de transformation de l'ambiance caractéristique de ce quartier.

Ici c'est en quelque sorte devenu chez nous. On retrouve dans ce quartier l'ambiance de Damas et cela allège un peu notre chagrin. Vous savez, être arraché de son pays c'est la pire des choses. Nous avons traversé l'enfer pour venir jusqu'ici. On remercie Dieu dans nos prières parce qu'on est encore vivants. À partir de là, on regarde autrement le monde

- 26 dit un commerçant syrien de 39 ans. Un autre Syrien rencontré précise que l'installation à Esenyurt ne résulte pas vraiment d'un choix mais davantage d'un enchaînement de rencontres et est le point d'aboutissement de la recherche d'un lieu pour survivre :

On était à Gaziantep avec ma femme et mes deux enfants. Les conditions étaient vraiment dures, on était dans la précarité totale. J'ai appris par l'intermédiaire d'un ami qu'il y avait possibilité de venir s'installer à Istanbul. La chose la plus importante c'était d'avoir un espoir de trouver du travail. L'éducation des enfants en dépendait aussi. Dieu merci, j'ai pu venir jusqu'à Esenyurt et j'ai été embauché dans la confection comme *ortacı* (polyvalent). En très peu de temps, avec l'aide des copains syriens j'ai trouvé un appartement et j'ai pu faire venir ma famille. C'est une longue histoire, mais en trois ans j'ai réussi à réunir un peu d'argent pour ouvrir ce commerce d'alimentation avec un copain.

- 27 Un autre Syrien de 39 ans, distributeur de café pour les cafés tenus par des commerçants syriens, précise lui aussi que son installation est liée à deux choses : le travail et l'accès à un logement le moins cher possible.

« Une fois qu'on y est, on s'y fait ; au fur à mesure, on s'habitue et maintenant ici c'est devenu notre seconde patrie, c'est vrai qu'elle ne remplace pas notre vraie patrie mais c'est un lieu où on vit tranquillement avec nos enfants. Le fait qu'on soit ensemble et qu'on parle notre langue nous donne le moral, on retrouve le sourire. Maintenant nous avons tous les commerces, on peut trouver n'importe quel produit syrien dans les boutiques. Presque tout le monde parle arabe ici, cela nous fait quelque chose. On se sent dans l'ambiance de chez nous. On a l'impression qu'on arrive à revivre avec nos proches qui sont là. En plus nous avons créé des liens de solidarité pour faciliter la vie. Avec les voisins turcs aussi on s'entend bien. En somme, nous sommes tous des musulmans » dit Mohammed.

- 28 Ces paroles traduisent éloquemment à quel point les immigrants syriens sont impliqués sur le territoire de Bağlarçeşme pour reconstruire leur vie tout en s'appropriant les espaces de ce quartier. Bien que l'ambiance syrienne soit perceptible dans la pratique quotidienne de ce quartier qualifié par certains de « petite Syrie » (*küçük Suriye*), ce territoire conserve sa diversité culturelle et, par ce biais, préserve les conditions d'interaction et de mobilité entre les différentes communautés. La vitalité des commerces, la mosquée¹² et les multiples liens d'animation en réseau avec l'ensemble de l'arrondissement d'Esenyurt et la ville d'Istanbul constituent un avantage énorme pour que ce quartier reste ouvert vers le monde extérieur et ne tombe pas dans le piège de la ghettoïsation. On peut aller jusqu'à dire que le réseau de commerces créé par les Syriens sur le territoire représente un enjeu crucial aussi bien pour la solidarité de proximité entre migrants que pour la construction des relations avec l'extérieur. D'ailleurs, ce réseau se trouve au cœur de l'ambiance de quartier.

Conclusion

- 29 Nous avons analysé le phénomène de regroupement des immigrants provenant de Syrie dans le quartier de Bağlarçeşme (Esenyurt) , lequel est considéré comme « la petite Syrie » ou « la rue de Damas » (*şam sokağı*) par les habitants des autres quartiers d'Esenyurt. Lieu devenu emblématique, il est indissociable des représentations liées aux immigrants syriens ; raison pour laquelle tous les regards sont tournés vers ce territoire¹³. Le moindre événement est traité de manière sensationnelle et mis en relation avec la forte présence des Syriens.
- 30 Avant tout, Esenyurt et ses quartiers, dernier maillon d'un immense enchaînement urbain où les pauvres constituent la grande majorité de la population, sont des révélateurs de multiples questions urbaines, sociales et politiques qui bouillonnent au sein de la société turque. La forte présence des immigrants sur ce territoire, au premier rang desquels les Syriens, permet la construction d'une représentation réductrice selon laquelle l'origine de tous les problèmes est à rechercher dans la forte concentration des immigrants syriens. Ce faisant, les questions sociales, urbaines et politiques sont évacuées du débat.
- 31 En deuxième lieu, les observations et les entretiens réalisés démontrent que le dynamisme de l'inscription de la communauté syrienne dans ce quartier. La création d'un réseau de solidarité à travers de multiples commerces et la présence très marquée des Syriens dans les espaces collectifs transforment l'ambiance du quartier d'une façon

immédiatement perceptible. Dans ce sens on peut parler d'un « quartier arabe » inséré dans le tissu urbain d'Istanbul. Il nous semble que cette ambiance s'inscrit dans un contexte urbain qui a la capacité de générer différents mouvements à même de l'équilibrer. La présence de multiples connexions entre les espaces de vie, le centre et les quartiers ; la mobilité des habitants entre plusieurs lieux connectés constitue un élément déterminant pour éviter l'isolement de ces quartiers marqués par l'immigration. De ce fait, il est difficile de parler de ghetto dans le sens de la création d'un espace communautaire complètement fermé sur lui-même.

- 32 Un des phénomènes observés est le croisement effectif de l'immigration interne et externe réunissant un même type de population, au regard de l'origine sociale et géographique. Le fait que tout le monde soit migrant sur le territoire diminue sensiblement la rivalité immigrés-autochtones. Malgré tout, en tant que derniers arrivants sur le territoire, les immigrés syriens se situent globalement en bas de l'échelle sociale.
- 33 Durant les premières années de leur arrivée en Turquie, la représentation des Syriens était structurée dans le discours des pouvoirs publics et dans l'opinion autour du terme d'« hospitalité » (*misafirperverlik*) et de la figure de « l'invité », en conséquence, les attitudes étaient plus accueillantes et solidaires. Aujourd'hui, cette représentation a profondément évolué en une vision majoritairement répandue des Syriens comme des étrangers qui revendiquent une place attirée alors que la place disponible devient de plus en plus rare.

BIBLIOGRAPHIE

Akdeniz, E. (2016) *Ölüm koridorundan mülteci pazarlığına. Sığınamayanlar* [Du couloir de la mort au marché des réfugiés. Ceux qui n'ont pas pu se réfugier], Istanbul, Evrensel kültür kitaplığı.

Aslan, Ş. (2004) *1 Mayıs Mahallesi. 1980 Öncesi Toplumsal Mücadeleler ve Kent* [Le district du 1^{er} mai. Les luttes sociales et la ville avant 1980], Istanbul, İletişim Yayınları.

Ayhan, F. (2019) "Esenyurt ilçesinde nüfusun gelişimi ve bu gelişimde rol oynayan etmenler" [L'évolution de la population dans le district d'Esenyurt et les facteurs qui y contribuent], *Kent kültürü ve yönetimi* 1, pp. 67-81. <https://avesis.istanbul.edu.tr/publication/showdocument/301190ab-b5b7-4bf8-8d80-44b2f31f2f89>.

Castoriadis, C. (1996) *La montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil.

Damış, D. (2019) « De la 'porte ouverte' aux menaces d'expulsion : la présence syrienne en Turquie » *Migrations Société* 177, pp . 35-52. <https://doi.org/10.3917/migra.177.0035>.

Dubet, F. et Lapeyronnie, D. (1992) *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil.

Erder, S. (1996) *İstanbul'a Bir Kent Kondu. Ümraniye* [Umranie, une ville s'est posée à Istanbul], Istanbul, İletişim Yayınları.

Erdoğan, M. (2020) *Suriyeliler Barometresi 2019: Suriyelilerle Uyum İçinde Yaşamın Çerçevesi* [Baromètre Syriens 2019 : Un cadre pour vivre en harmonie avec les Syriens], Ankara, Orion

kitabevi. <https://www.unhcr.org/tr/wp-content/uploads/sites/14/2020/09/SB2019-TR-04092020.pdf>.

Erdoğan, N. (dir.) (2003) *Yoksulluk halleri. Türkiye'de Kent Yoksulluğunun Toplumsal Görünümleri* [Situations de pauvreté. Visions sociales de la pauvreté urbaine en Turquie], İstanbul, İletişim yayınları.

Işık, O. et Pınarcıoğlu, M. (2005) *Nöbetleşe yoksulluk: Gecekondulaşma ve Kent Yoksulları: Sultanbeyli Örneği* [La pauvreté en alternance : Bidonvilles et pauvres urbains : le cas de Sultanbeyli], İstanbul, İletişim yayınları.

Kaya, A. (2020) "Türkiye'de Suriyeli Diasporik Alanların Oluşumu" [Formation de zones diasporiques syriennes en Turquie], in Poyraz Mustafa (éd.), *Aidiyet, Göçmen ve Toplumsal Çesitlilik* [Appartenance, immigration et diversité sociale], Ankara, Ütopya yayınları, pp. 185-213.

Lefebvre, H. (1972) *Le droit à la ville et l'espace politique*, Paris, Éditions Anthropos.

Pérouse, J- F. (2011) *İstanbul'la Yüzleşme denemeleri. Çeperler, hareketlilik ve kentsel bellek* [Essais d'appréhension d'Istanbul. Périmètre, mobilité et mémoire urbaine], İstanbul, İletişim yayınları.

Poyraz, M (2019) « La complexité de l'inscription de l'immigré dans sa nouvelle société : un regard croisé de Paris à İstanbul », *Migrations Société* 177, pp. 69-84. <https://doi.org/10.3917/migra.177.0069>.

Poyraz, M (2007) « Turcs et Indiens du faubourg Saint-Denis. Un espace commun en construction », *Hommes et Migrations*, n° 1268-1269, pp. 110-118. DOI : <https://doi.org/10.3406/homig.2007.4635>.

şen, H. (2020) *Türkiye'deki Suriyeliler. Entegrasyon mümkün mü?* [Les Syriens en Turquie. L'intégration est-elle possible ?], İstanbul, Hiperyayın.

Simmel, G. (2004) « Métropoles et mentalité », in Grafmeyer Joseph (éd.), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Aubier, Flammarion, p. 61-78.

Sözcü (2020), "İstanbul'da en çok Suriyeli hangi ilçede? İşte sayılar" [Quel quartier d'Istanbul compte le plus de Syriens ? Voici les chiffres], *Sözcü*, 26 février 2020. <https://www.sozcu.com.tr/2020/gundem/istanbulda-en-cok-suriyeli-hangi-ilcede-iste-sayilar-5646012/>.

Sudagezer, E. (2019), "Esenyurt Belediye Başkanı Bozkurt: Beklentimiz 1 yılda 1500-2000 Suriyeli gönderebilmek" [Maire d'Esenyurt Bozkurt : Nous espérons envoyer 1500-2000 Syriens en 1 an.], *Sputnik*, 6 août 2019. <https://tr.sputniknews.com/columnists/201908061039862123-esenyurt-belediye-baskani-bozkurt-beklentimiz-1-yilda-1500-2000-suriyeli-gonderebilmek/>.

NOTES

1. Selon les chiffres officiels 549 405 Syriens sont installés dans différents quartiers d'Istanbul (şen 2020). En tenant compte également de tous ceux qui se trouvent sans avoir une autorisation légale à İstanbul, Murat Erdoğan avance le chiffre de 961 000 personnes (*Suriyeliler Barometresi 2019: Suriyelilerle uyum içinde yaşamın çerçevesi*, 2020).
2. L'évolution des points de vue dans le sens négatif au sein de la société turque à l'égard des Syriens a été démontrée par Murat Erdoğan, *Suriyeliler Barometresi 2019: Suriyelilerle Uyum İçinde Yaşamın Çerçevesi*, Orion kitabevi, 2020. <https://www.unhcr.org/tr/wp-content/uploads/sites/14/2020/09/SB2019-TR-04092020.pdf>.
3. Un habitant de 39 ans rencontré au mois de septembre 2020 vivant depuis 7 ans dans le quartier de Bağlarçeşme.

4. C'est surtout la presse qui réserve une place « privilégiée » à ces quartiers d'Esenyurt.
5. Juste après les émeutes d'octobre et novembre 2005, nous avons visité la ville de Clichy sous-Bois, située à une vingtaine de kilomètre du centre de Paris, avec un groupe d'étudiants afin de comprendre la situation d'une ville de banlieue. À la descente du bus juste en face de la cité des Bosquets plusieurs étudiants se posaient la question de savoir dans quel pays nous nous trouvions. C'était un jour de marché qui dégagait une ambiance d'Orient.
6. L'impact de la configuration urbaine et de l'existence des espaces intermédiaires sur l'inscription des immigrés dans la société a été analysé par l'article publié dans la revue *Migrations Sociétés* 177, 2019.
7. Les travaux de Sema Erder (*Istanbul'a Bir Kent Kondu. Ümraniye, İletişim yayınları*, 1996), Jean-François Pérouse (*Istanbul'la Yüzleşme Denemeleri. Çeperler, Hareketlilik ve Kentsel Bellek, İletişim yayınları*, 2011) et Şükrü Aslan (*1 Mayıs Mahallesi. 1980 Öncesi Toplumsal Mücadeleler ve Kent, İletişim Yayınları*) apportent des analyses d'éclairage importantes sur le processus d'urbanisation désordonné d'Istanbul.
8. La domination de la « mentalité urbaine » dans le sens de rationalisation des rapports sociaux ne doit pas être comprise comme une alternative souhaitable par rapport à la culture communautaire marquée par la religion.
9. Selon les données de TUIK, en 1975 le nombre d'habitants d'Esenyurt était de 1631, ce chiffre passe à 6636 en 1980, 21 290 en 1985, 70 280 en 1990 et 148 981 en 2000. Entre 2000 et 2020 l'augmentation de la population progresse au même rythme pour arriver au chiffre de près d'un million d'habitants.
10. Murat Erdoğan, un des chercheurs plus connus sur l'immigration syrienne avance quant à lui le chiffre de 220 000 Syriens sur la chaîne de télévision Habertürk le 27 janvier 2021.
11. Le développement très rapide des réseaux de commerces à Esenyurt et dans d'autres quartiers atteste que les immigrés syriens sont extrêmement proactifs dans le développements des stratégies relatives à leur avenir sans attendre l'arrivée des appuis externes. Selon l'Association des réfugiés (*Mülteciler derneği*) en 2019 en Turquie, 15 159 entreprises comptaient au moins un associé syrien (source : <https://multeciler.org.tr/turkiyedeki-suriyeli-sayisi/>). Cet indicateur permet d'appréhender l'importance des commerces dans le processus d'ancrage des immigrés syriens dans la société turque.
12. Nous avons entendu à plusieurs reprises que le fait d'aller prier ensemble dans la même mosquée crée un rapport de proximité assez intéressant entre les immigrés syriens, la population turque et d'origine kurde.
13. Si jusqu'alors le débat public était dominé par la question kurde, c'est maintenant la question syrienne qui est en passe de prendre sa place. La ghettoïsation des Kurdes n'a pas été un fait marquant dans les quartiers populaires d'Istanbul en raison, d'une part, de la mobilisation de cette population dans l'espace politique et d'autre part, de leur présence dans des espaces religieux.

AUTEUR

MUSTAFA POYRAZ

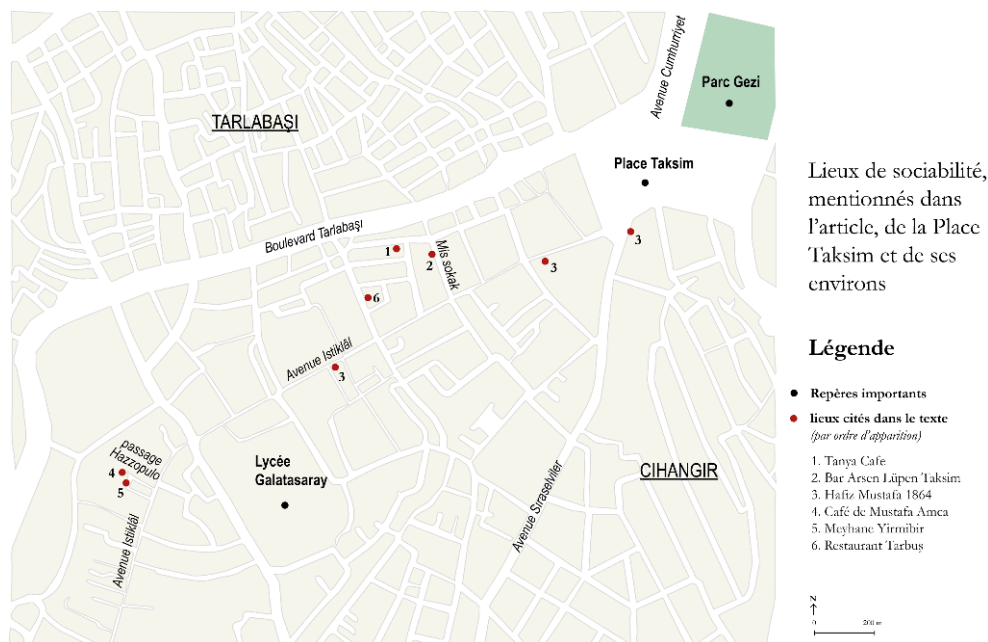
Sociologue, Université Ticaret (Istanbul)

Jeunes arabes à Taksim : de quelques usages et représentations d'un quartier d'Istanbul

Nouran Gad

- 1 Istanbul est aujourd'hui un lieu de rencontre entre plusieurs communautés arabes. Parmi elles, les jeunes, en provenance de plusieurs pays de la région, explorent et envisagent Istanbul sous un regard spécifique à leurs situations. La place Taksim, et ses environs, est parmi tant d'autres lieux dans la ville, sujette à des usages et représentations spécifiques. Ce qui fait l'exceptionnalité de ce quartier, c'est sa centralité, et la convergence, pour ce qui est de ces migrations récentes, entre différentes présences arabes¹.

Lieux de sociabilité mentionnés dans l'article



Y. Gourain, 2021

- 2 Il s'agit avant tout de mettre en évidence la diversité des présences arabes dans la ville, et spécifiquement autour de la place Taksim, ainsi que la multitude d'expériences vécues par ces populations dans cet espace. Ce ne sont pas toutes les jeunesses arabes d'Istanbul qui se retrouvent à Taksim et ses alentours, mais celles qui fréquentent le quartier le font à travers des lieux de sociabilité qui s'apparentent à des lieux d'émancipation. L'insertion se fait dans le tissu très délimité du quartier, et passe par des lieux qui leur semblent accueillants pour les Arabes, ce qui conduit à une intégration différée dans la ville. Les jeunesses arabes elles-mêmes représentent une réalité disparate, aussi bien à Istanbul que dans leurs pays d'origine. Il est ici question avant tout d'une jeunesse, de *chabâb*², qui n'ont pas migré en famille, et qui ont ainsi une capacité plus grande à explorer des lieux de sociabilité, particulièrement ceux de la vie nocturne. Beaucoup sont arrivés à Istanbul ces dix dernières années, d'autres plus récemment, et souvent pour des raisons qui sont relatives à une situation politique. N'ayant souvent d'autre choix que celui de s'installer en Turquie, ils doivent reconstruire, dans ces espaces migratoires, des modes de reconnaissance identitaire dans un contexte d'exil. L'expérience migratoire évolue en fonction du rapport à une altérité turque, étrangère, voire arabe – ce qui englobe, en soi, une réalité très loin d'être uniforme.
- 3 Taksim, espace urbain central, rend possible des rencontres hors des cercles familiaux. En effet, il y a également une clientèle touristique arabe importante, qui fréquente parfois les mêmes lieux que cette jeunesse, et conduit à la création de nouveaux espaces « arabes »³ ou du moins destinés à une clientèle arabe. Qui plus est, il s'agit d'une place historique, qui s'est muée en lieu de commerce central, conduisant l'écrasante majorité des personnes rencontrées, venant de pays arabes et vivant à Istanbul à connaître le quartier, à s'y déplacer plus ou moins régulièrement, et à s'intéresser aux lieux « arabes » en choisissant ou non de les fréquenter.

Fréquenter Taksim et ses environs : des usages et pratiques de sociabilité

- 4 Le Tanya, petit bar géré par Mazlum, un homme d'une trentaine d'années d'origine kurde, est réaménagé à toute vitesse à l'arrivée du groupe d'une trentaine de personnes faisant partie d'une association syrienne dont le siège jouxte la place Taksim. Les tables en bois sont toutes déplacées pour que le groupe puisse s'asseoir au plus près les uns des autres. Le vendredi soir, c'est le rendez-vous préféré des membres de l'association, et ceux qui gravitent autour. Mazlum passe difficilement entre les tables pour servir les pintes de bière, les thés et les verres de rakı qu'il vend à des prix très abordables. Lorsque j'entre dans le bar ce soir-là, il me demande ce que je fais à Istanbul. « Je travaille sur les migrations arabes » ; « Alors bienvenue, tu es au bon endroit aujourd'hui ». La familiarité se retrouve aussi parmi les clients. Le directeur de l'association, Marouane, que tout le monde appelle *al-ostâz* (le professeur), est sans cesse sollicité et passe la soirée à se déplacer de table en table. Il y a ses jeunes, des Syriens, mais aussi d'autres *chabâb* arabes. Il y a également tous ceux qui fréquentent les cours de langue – arabe et anglais – de l'association, et ses amis de longue date qui travaillent pour le devenir de ce lieu : des Français, des Belges, ou des Turcs, mais aussi d'autres personnes qui viennent assister à la séance de cinéma du vendredi. Tout le monde semble le bienvenu. Marouane vient ici depuis des années. Le professeur donnait ses cours d'arabe ici, sur la table près de la fenêtre, lorsqu'il n'était payé que 10 TL de l'heure. « Les étudiants venaient et partaient, et moi je restais à la même table, alors je ne veux plus m'asseoir ici ». Il ne parle que très peu le turc, et le serveur ne parle que très peu l'anglais. Pourtant, ils se comprennent.
- 5 Sur les murs trônent les photos des iconiques Ahmet Kaya⁴, Yılmaz Güney⁵ mais aussi la chanteuse Fairouz, et le poète Mahmoud Darwich ou encore Nelson Mandela, et tout près du comptoir, une grande affiche du « Che » Guevara fait face à la salle. D'autres affiches, notamment en référence à la résistance palestinienne ou kurde habillent les murs en brique. Les chansons kurdes, arméniennes et turques se succèdent, tout comme les classiques de la musique arabe ou étrangère tels que Manu Chao ou des chants de résistance venus d'ailleurs. Mais la liste musicale change au gré des goûts musicaux des clients présents, surtout le vendredi soir. « Il faut danser ! », répète *al-ostâz*, avant de s'éclipser, toujours un peu plus tôt que les jeunes. La soirée ne semble jamais s'arrêter pour les plus téméraires, le bar outrepassant toujours un peu – voire beaucoup – l'heure officielle de fermeture de deux heures du matin, en baissant la musique et éteignant les lumières pour se faire discret dans la rue. Tous les jours, l'ambiance tamisée et intime du lieu attire une partie de la jeunesse palestinienne, égyptienne, syrienne ou même yéménite qui s'y retrouve autour d'un verre. Il y a toujours une tablée qui parle arabe dans ce petit lieu qui ne peut guère accueillir plus de 40 personnes. Malgré l'écriteau jaune qui en indique le nom au rez-de-chaussée, seuls les habitués semblent connaître ce café caché qui se transforme en bar en soirée, ce qui permet d'y voir régulièrement les mêmes groupes d'amis.
- 6 Il est situé dans une ruelle populaire, animée de jour comme de nuit, où bars et cafés sont nombreux. Les vendeurs ambulants de légumes, de *pilav*⁶ et de pop-corn se succèdent toute la soirée. L'on peut entendre les bruits de circulation du boulevard Tarlabası, ainsi que le brouhaha de musique émanant des différents bars. À l'angle de cette rue, à droite, sur le toit d'un immeuble de la rue Mis, c'étaient les soirées *open mic*

du mardi soir au Arsen Lupen qui attiraient⁷ des jeunes arabes. Chacun pouvait monter sur scène à tour de rôle pour prendre la parole en anglais, sur un sujet au choix, ce qui permet aux jeunes arabes, vivant à Istanbul ou simplement de passage, de chanter, faire de l'humour, ou parler plus sérieusement de leur situation. Les seules interdictions : « racisme, homophobie, sexisme ». C'est ainsi qu'un soir parmi tant d'autres, une jeune palestinienne cherchant à s'installer à Istanbul après avoir vécu à Dubaï vient rire des boissons traditionnelles du ramadan, de son divorce récent et de son voile. Un jeune syrien lui succède pour aborder avec humour le rejet de la population turque à son égard et la façon dont il se fait passer pour un Mexicain lorsque le regard de l'Autre, turc, n'est pas bienveillant. L'observation de ces différentes prestations révèle différentes manières d'exprimer, de façon libre et spontanée, les questionnements sociaux et sociétaux turcs ou arabes de cette jeunesse cosmopolite. Toute la rue, qui relie le boulevard Tarlabası à l'avenue Istiklal, est ponctuée d'une multitude de bars dont une partie sont cachés, sur ou sous les toits, nichés parfois au sixième étage de ces immeubles anciens. Il y a aussi des terrasses qui donnent sur la rue, un peu plus chères mais plus visibles, et dont certains patrons ont choisi de travailler avec des employés arabes afin d'attirer une clientèle arabophone de plus en plus présente dans le quartier. Aboude, ancien médecin syrien et aujourd'hui poète à Istanbul, fréquente régulièrement l'une de ces nouvelles terrasses tenues par un propriétaire turc qui a choisi une gérante libanaise pour s'occuper de la clientèle arabe et des chambres d'hôtes à l'étage. Les prix sont imbattables dans ces ruelles autour de la place Taksim, sans commune mesure avec ceux d'autres arrondissements réputés pour leur vie nocturne, ce qui permet à une jeunesse nouvellement arrivée, souvent encore précaire, de sortir pour fumer le narguilé et jouer à la *tawla*⁸, ou boire jusqu'à l'aube.

- 7 Entre la place Taksim et la station de métro *şıřhane*, l'avenue Istiklal est très prisée par les touristes pour le shopping et, en proportion non négligeable, par des touristes en provenance des pays du Golfe, du Moyen-Orient et du Maghreb. Il n'est pas rare de voir des groupes venant de tous les pays du Golfe qui se prennent en photo devant le monument à la gloire d'Atatürk en face duquel se construit aujourd'hui l'imposante nouvelle mosquée de Taksim. On les reconnaît à leur dialecte, à leur tenue plus traditionnelle, voire au style de voile porté par les femmes. La plupart marchent avec de grands sacs Hafiz Mustafa, chaîne de pâtisserie d'Eminönü extrêmement connue qui a récemment ouvert quatre points de vente autour de la place Taksim. L'avenue Istiklal leur permet de jongler entre les artéfacts qu'ils considèrent spécifiques à la ville – les vendeurs de glace, les magasins de *loukoums* et *baklava*⁹ – et les enseignes internationales aux prix quelquefois inabordables pour la population turque. Les commerces turcs ont dû s'adapter à un tourisme tourné vers une population arabe, en embauchant notamment des jeunes Syriens ou des Turcs arabophones. Sur l'avenue Cumhuriyet, une grande artère qui longe le parc Gezi, les agences de voyage – dont les rabatteurs ne parlent qu'arabe – sont nombreuses, à la recherche de touristes désireux de visiter Istanbul et ses alentours. Il faut aussi prendre en compte le tourisme médical, qui est une manne financière importante pour la Turquie aujourd'hui, et qui attire des populations venues de nombreux pays arabes. Plusieurs jeunes rencontrés ont travaillé dans ces secteurs gravitant autour de la chirurgie, notamment dans l'organisation des séjours ou la traduction avant les opérations¹⁰. Sur la place, il y a également beaucoup de jeunes hommes, qui profitent des espaces publics du parc Gezi et s'assoient pour discuter jusque très tard dans la nuit sur les nouveaux bancs installés près de la mosquée.

- 8 Au milieu de l'avenue Istiklal, le passage Hazzopulo, qui permet de se rendre de l'avenue Istiklal à la rue Meşrutiyet semble hors du temps. Pavé de pierres de Podima¹¹, la ruelle est délimitée par des immeubles du 20^e siècle, aux tons roses pastel. Ce passage, qui tiendrait son nom d'un marchand grec, compte plusieurs magasins, notamment de bijoux en argent et de pierres semi précieuses vendues au poids. Tout le long, les cafés se succèdent, en commençant par le café de Mustafa Amca et ses petits tabourets en bois, situé en face du magasin de bric à brac de Rita, jusqu'à la cave à vin et la *meyhane*¹² Yirmibir. Entre eux, des terrasses aux assises confortables permettent de passer la journée à boire du thé ou du salep¹³, fumer le narguilé, ou jouer à la *tawla*. Jusqu'à deux heures du matin, tous les serveurs tentent d'attirer à leurs tables ceux qui traversent le passage. C'est aussi en criant quelques petits mots en arabe qu'ils rabattent et invitent la clientèle à s'asseoir, comme sur toute l'avenue Istiklal. Deux serveurs syriens y travaillent aujourd'hui depuis près de deux ans. Ils parlent également parfaitement turc mais sont là avant tout pour satisfaire la clientèle arabe, qui souvent s'arrête ici pour faire une pause en cours de shopping. Avec eux, un serveur kurde parle aussi quelques mots d'arabe et de persan. L'un des jeunes syriens, Ahmad, ne vit pas à Taksim, mais à Aksaray, et a approfondi sa maîtrise du turc principalement grâce à ce travail. Il évoque avec nous la situation politique ou encore l'évolution et la précarité de sa condition. Des groupes aux différents dialectes s'installent en terrasse au fil de la journée et de la soirée : Égyptiens, Syriens, Palestiniens, Libanais. Les cafés attirent une population très diversifiée. Les tables de touristes se mêlent aux tables des habitués ; des hommes en costume se retrouvent ici après le travail, mais aussi des jeunes, qu'on ne pousse pas à consommer, et qui peuvent y passer la soirée en buvant des thés à 3 TL.

Penser Taksim et ses environs : des perceptions et représentations de la ville

- 9 C'est une présence arabe finalement assez disparate qui fait la particularité de l'expérience de ces jeunesses autour de Taksim, celle-ci étant directement liée à l'évolution même du quartier. Le quartier de Beyoğlu, et particulièrement le boulevard Tarlabaşı, qui est « dans l'imaginaire collectif (...) indissociable de son passé minoritaire et de sa vieille vocation au divertissement »¹⁴, a une image bien spécifique auprès de ces jeunesses arabes. Du sentiment d'insécurité qui découle de ces représentations résulte une objection à s'installer dans les environs, même si la volonté de fréquenter les lieux pour leurs soirées est toujours présente. Cette partie de la ville est à la fois connue pour la prostitution, visible sur le boulevard et dans certaines ruelles, mais aussi en raison d'une présence de populations ethniques minoritaires. Historiquement, Beyoğlu, anciennement Pera, était connu pour son « multi confessionnalisme » jusque dans les années 1960¹⁵. Aujourd'hui, il semble que les communautés kurdes soient les plus visibles¹⁶ dans quelques espaces du quartier, lorsque l'on observe commerces, restaurants, et cafés, dont les propriétaires et employés sont kurdes, comme c'est le cas du Tanya. Une partie importante de la jeunesse arabe qui fréquente le quartier le soir se dirige vers ces lieux, paraissant se sentir moins exclus socialement que dans d'autres environnements ; ils ne l'expriment pas directement par ces mots, mais préfèrent ces endroits « simples », où « il y a plus d'étrangers ». Aux alentours, quelques restaurants arabes sont aussi de plus en plus visibles, à l'image du restaurant Tarbuş qui a

aujourd'hui trois locaux près de la place Taksim, et donnent ainsi une visibilité croissante à la présence arabe.

- 10 Cette partie du quartier, aux loyers encore modérés – malgré la gentrification et les projets de rénovation et construction de la municipalité¹⁷ – permet surtout, pour ce qui est des migrations arabes, à des personnes seules, souvent des hommes précaires, d'y habiter pour quelques mois, dans des chambres et des appartements partagés, le temps de trouver mieux ailleurs, comme un tremplin à l'arrivée dans la mégapole. Qui plus est, ce sont dans des zones éloignées de la place Taksim et de ses environs que cette jeunesse habite : certains sont à Üsküdar sur la rive asiatique, d'autres sont à Fatih et Aksaray pour les plus proches, mais aussi Küçükçekmece, Yenibosna, ou Başakşehir, zones urbaines périphériques plus récentes. Les loyers y sont plus abordables pour un appartement ou une colocation, et cela leur permet d'être bien plus proches de leur lieu de travail.
- 11 C'est une partie seulement de la jeunesse arabe à Istanbul qui apprécie cet environnement spécifique à Taksim, vivant seule, libre d'obligations familiales en soirée et pouvant se déplacer. Taksim et ses alentours deviennent plutôt un lieu de sortie qu'un lieu de vie et d'installation à long terme. Ces jeunes semblent se sentir en sécurité dans un environnement étranger, tout en relevant l'insécurité que peut leur inspirer certaines ruelles des environs ; tout comme ils peuvent s'y sentir à l'aise en faisant remarquer que la présence arabe y est trop importante – surtout sur l'avenue Istiklal. Tous ces lieux leur permettent de vivre la nuit, et de découvrir de nouvelles sociabilités. Il y a aussi pour certains la possibilité « d'expérimenter des formes plus ou moins feutrées de dissidence »¹⁸ dans ces espaces privilégiés pour les rencontres et la discussion. Ces soirées permettent d'évoquer des problématiques du quotidien mais aussi politiques, dans des contextes plus légers. Tous ne boivent pas d'alcool, et pas à la même fréquence, mais ce n'est pas un problème de fréquenter les bars même sans consommer de l'alcool, chose qu'ils ne faisaient pas tous avant de s'installer à Istanbul. La façon dont cette jeunesse appréhende les lieux permet plus généralement de comprendre les interactions entre les différentes communautés dans la ville, mais aussi ce que cet environnement représente pour leur émancipation à Istanbul.
- 12 De l'autre côté de la place Taksim, à Cihangir, c'est un havre de paix européanisé que la jeunesse perçoit. Une partie de ces *châbab* semblent convoiter les environs en rapport avec cette représentation qu'ils idéalisent. Les loyers y sont beaucoup plus élevés et le mode de vie beaucoup moins accessible ; c'est une jeunesse qui a des salaires suffisants, et qui est à Istanbul depuis plus longtemps, qui peut se permettre de fréquenter cette partie de Beyoğlu ou d'y vivre. Le quartier semble être représentatif, pour une partie de la jeunesse égyptienne, palestinienne, ou syrienne, de réussite sociale. À Cihangir, il est plus facile de parler anglais dans les commerces ou dans les rues. Il faut en effet prendre en compte la question linguistique ; pour une partie des jeunes arabes, l'apprentissage du turc n'est pas facile. Évoluant dans des secteurs d'activité qui ne nécessitent pas de parler turc, ils n'approfondissent la pratique de la langue que pour la vie quotidienne, et non pas pour créer une relation avec la population autochtone. Cette sphère où l'usage de la langue turque n'est pas nécessaire forge la représentation et la sensation de ne pas être totalement étranger dans la ville. Cihangir, ainsi que tous les environs de la place Taksim, même s'il s'agit principalement de lieux qui sont fréquentés, et non habités, apparaissent propices au développement d'une perception de non-exclusion, et forment une zone d'intégration suspendue. Il s'agit, en effet, d'une

partie de la ville, et même de l'arrondissement de Beyoğlu, qui est touristique et commerciale, et où les étrangers sont nombreux.

- 13 Plus généralement, la constatation d'une ouverture du tourisme tourné vers « le monde arabe » compose des images bien spécifiques du quartier aux yeux des Turcs et des communautés arabes installées à Istanbul. Pour autant, la transformation de certains commerces alentour n'est pas forcément une conséquence de ces évolutions : les petits restaurants syriens, palestiniens ou yéménites n'attirent pas seulement une clientèle arabe, qu'elle soit touristique ou issue des communautés migrantes à Istanbul. Ils attirent également une clientèle turque –minoritaire étant donné le rejet général envers les Syriens – ainsi qu'une clientèle occidentale. Tout le monde semble avoir conscience que la clientèle a changé. Depuis quand ? Plusieurs réponses s'entendent dans le quartier. Selon certains commerçants, les touristes européens ne viennent plus. Il n'est pas rare non plus d'entendre qu'il y a une impulsion de la municipalité à changer l'image de résistance et d'opposition politique du *meydan* et ses environs¹⁹. L'accentuation du caractère autoritaire du régime s'est traduite par l'interdiction de manifestations et rassemblements, au départ de la place Taksim et les voies qui y mènent, notamment devant le lycée Galatasaray au cœur de l'avenue Istiklal. Cela s'avère être un constat unanime, Taksim a changé.
- 14 En se promenant dans le quartier, ou en venant pour y sortir, les jeunes syrienne, égyptienne, palestinienne, ou encore yéménite font part de leurs représentations de ces « Arabes du Golfe » qui viennent faire leurs achats sur l'avenue Istiklal. Elles les considèrent cupides, trop intéressés par le paraître, constituant un tourisme privilégié et fortuné qu'ils critiquent, ou envient quelque part, mais qui, en miroir, les renvoient à leur situation personnelle, et aux désaccords politiques qu'ils entretiennent avec ces pays. Il arrive donc que ces *chabâb* disent ne pas – ou ne plus – aimer venir à Taksim, « parce qu'il y a trop d'Arabes », bien qu'ils continuent à s'y rendre dans le cadre de leurs pratiques sociales, et dans des lieux spécifiques. C'est surtout l'avenue Istiklal qui semble les déranger. Les *chabâb* qui fréquentent Taksim ne sont que peu intéressés par cet aspect commercial du quartier. Il y a bien entendu des touristes venant de toute la région, et pas seulement du Golfe, et l'évolution de la présence de chaque nationalité est corrélée à la situation politique et géopolitique régionale. Les touristes saoudiens par exemple se font plus rares étant donné la tension entre l'Arabie Saoudite et la Turquie. La présence arabe sur l'avenue Istiklal est visiblement plus importante au moment des vacances scolaires dans les pays arabes, ce qui permet donc d'affirmer qu'il y a une proportion importante de touristes en provenance de cette région. La jeunesse arabe elle-même a conscience de ces évolutions, et se rend bien compte que le changement du quartier coïncide avec la venue de populations en provenance du Maghreb, du Moyen-Orient, et de la péninsule Arabique. Mais si Taksim a été poussé vers le changement, c'est aussi en raison d'une volonté politique locale. Il n'est pas rare d'entendre de la part des Turcs vivant ou ayant vécu dans les environs qu'il n'y a plus autant de bars, de clubs, ou de galeries d'art qu'auparavant. Beaucoup de rideaux sont en effet baissés depuis quelques années, et le quartier semble destiné à des visées plus commerciales.
- 15 Chaque jeune « arabe » appréhende Taksim et ses environs à l'aune d'une représentation spécifique du quartier, de ses habitants, et des étrangers au quartier qui le fréquentent. Qui plus est, c'est une partie de la ville qui subit pour de multiples raisons des changements majeurs qui sont difficiles à accepter pour la population qui y

vit. Cette évolution semble pour certains aspects corrélée à l'arrivée d'une présence arabe, ou en tous cas à sa visibilité urbaine. Pour la jeunesse rencontrée, ces perceptions de la ville et de ses occupants, se mêlent à la disparité des usages, qui sont eux-mêmes révélateurs de la multitude de réalités qu'évoquent les mots *jeunes* et *arabes*.

NOTES

1. Les observations qui permettent d'écrire cet article ont été effectuées entre octobre 2019 et décembre 2020, en vivant près du boulevard Tarlabası et en fréquentant régulièrement les lieux évoqués. Le quartier n'étant pas un lieu « étiqueté » comme privilégié pour la migration arabe à Istanbul, il s'agit d'une enquête ethnographique qui se fait dans des espaces très délimités, au cœur d'un travail de recherche plus important, dont le terrain est la totalité de la ville d'Istanbul. Les enquêtes de terrain à Istanbul sont effectuées dans le cadre d'un travail de thèse de doctorat en science politique, intitulé « Constitution d'un espace politique « arabe » à Istanbul : trajectoires migratoires, mobilisations politiques et sociabilités associatives ». Il s'agit de séjours plus ou moins longs, qui ont également été entrecoupés par la pandémie de Covid-19 et l'impossibilité de faire de l'observation dans des lieux de sociabilité.
2. Le mot *chabâb* désigne les jeunes en arabe.
3. Contrairement à des districts tels que Fatih, par exemple, qui ont vu s'installer une partie importante de la migration syrienne à Istanbul, Beyoğlu n'est pas d'office étiqueté comme un quartier spécifique de migration, ou plutôt d'installation, de communautés arabes depuis 2011.
4. Ahmet Kaya est un chanteur kurde très populaire en Turquie qui était militant pour la cause kurde. Du fait de sa prise de position, il a été dans l'obligation de s'exiler en France, et est mort à Paris en 2000.
5. Yılmaz Güney est un réalisateur et écrivain kurde, qui du fait de son positionnement politique était exilé en France, et y est mort en 1984.
6. Mot turc pour désigner le mode de cuisson de base du riz. Les vendeurs ambulants de riz et poulet sont nombreux dans les rues d'Istanbul.
7. Le bar semble avoir fermé des suites de la première vague de la pandémie de Covid-19 en 2020.
8. Ou en français tric-trac, jeu très populaire en Turquie et au Moyen-Orient.
9. Pâtisseries et desserts turcs.
10. Principalement pour ce qui est des procédures d'implantation capillaire.
11. Les pierres de Podima sont les galets utilisés pour faire des mosaïques, art qui vient du village de Podima (aujourd'hui Yalıköy)
12. Les *meyhane* sont des restaurants où l'on boit le rakı et manger des mezze, souvent accompagnés de musique traditionnelle turque.
13. Boisson chaude lactée à base de bulbe d'orchidée réduit en poudre, servie exclusivement en hiver.
14. Pérouse, J.-F., (2009) « Émergence et résorption annoncée d'un territoire de transit international au cœur d'Istanbul : le cas de Tarlabası (1987-2007) », *Maghreb-Machrek* 99, p. 87. <https://doi.org/10.3917/machr.199.0085>.
15. *Ibid.*

16. L'on ne peut affirmer qu'il s'agit de la minorité la plus importante dans le quartier, ni même dans cette partie du quartier ; il s'agit d'une observation quant à la visibilité dans les rues et ruelles qui nous intéressent pour cette observation et le boulevard Tarlabaşı, mais aussi dans le discours d'une partie des jeunes rencontrés qui fréquentent les environs.

17. Sur le boulevard Tarlabaşı même, plusieurs chantiers de rénovation sont terminés ou en cours, notamment pour la construction d'un hôtel sur le boulevard, mais aussi plus loin dans le quartier, notamment sur l'avenue Dolapdere.

18. Bonnefoy, L et Catusse, M. (2013), « Introduction, Déconstruire les stéréotypes : portraits croisés de jeunes Arabes », *Jeunesses arabes*, Paris, La Découverte, p. 22. <https://doi.org/10.3917/dec.bonne.2013.02.0011>.

19. La place Taksim a une connotation politique très importante étant donné les mobilisations nombreuses qui y ont pris place. Les mobilisations de 2013, autour de Gezi Park, ont été massives.

AUTEUR

NOURAN GAD

IFEA, Doctorante en Science Politique MESHOPOLIS, AMU, CNRS, Sciences Po Aix

Imaginaires de la ville d'Istanbul chez les jeunes Palestiniens

Mariangela Gasparotto

- 1 Dans l'article « Istanbul(s) » (şafak 2009 : 14-17), Elif şafak parle de l'existence de « quatre Istanbul qui vivent ensemble » (*Ibid.* : 15). D'après l'écrivaine et professeure en science politique, cette « femelle » « dure à cuire » (*Ibid.* : 17) qu'est la ville-monde turque est composée d'un mélange « intense, incessant, plein de surprises » (*Ibid.* : 16) de quatre villes en une seule. Pour elle, chaque catégorie de nouveaux ou d'anciens habitants est porteuse d'une vision, d'une façon de vivre, de penser et de décrire Istanbul. D'après la romancière, la ville de ceux qui sont partis (les Levantins, les Arméniens, les assyriens, les grecs-orthodoxes, les juifs) côtoie celle de ceux qui s'y sont installés entre les années 1950 et 1970, notamment pour faire fortune (les nouveaux arrivants d'Anatolie), tandis que la ville des Stambouliotes d'origine, à la fois musulmans et non-musulmans, frôle celle des visiteurs et des touristes étrangers. À partir des différentes appropriations de chacun de ces groupes, Elif şafak avance l'idée qu'Istanbul est, tout à la fois, la ville des vestiges où les morts se trouvent près des vivants, la ville qui promet un futur aisé, la ville qui regarde le passé de manière nostalgique et celle qui se distingue par son tempo animé. Chaque facette de cette mégapole n'élimine pas l'autre : bien au contraire, elle la représente, comme dans un jeu de miroirs ; de même, une catégorie se fond avec l'autre et, dans ce labyrinthe géant, les schémas existants et les définitions classiques (comme celle d'« Orient » et d'« Occident ») sont à revoir (*Ibid.*).
- 2 Dans cet article, je propose de suivre d'autres traces en devenir qui, en filant la métaphore de l'écrivaine, contribuent à façonner Istanbul. S'il est vrai que cette ville a de nombreuses facettes qui entrent en résonance les unes avec les autres et qui, ensemble, produisent des nouvelles synthèses (*Ibid.* : 15), il peut arriver que, sans y être jamais allés, certains imaginent la ville ou la rêvent. Cela est le cas de ces Palestiniens rencontrés lorsqu'ils habitaient ou étaient de passage à Ramallah de 2013 à 2019. Pour ces jeunes âgés de 20 à 30 ans, hommes et femmes, qui étaient à l'époque inscrits dans des universités palestiniennes ou se trouvaient déjà sur le marché du travail (avec ou

sans emploi), la migration et la mobilité constituaient des défis majeurs dans un contexte d'occupation.

- 3 Généralement, l'enclavement des Territoires palestiniens occupés configure les projets et les imaginaires des jeunes confrontés à la fois à la violence bureaucratique de la colonisation israélienne, à la corruption du gouvernement palestinien, à un système patriarcal et à des normes sociales contraignantes qui entravent leurs destinées. Dans ce contexte, la Turquie, et singulièrement la ville d'Istanbul, occupent une place centrale pour les jeunes rencontrés. Plus particulièrement, tout en construisant une nouvelle ville « au-delà de son architecture » (De Boeck et Plissart 2005 : 233), les imaginaires que j'évoquerai dans ce texte produiront des pratiques spécifiques et détermineront notamment des voyages, voire des installations, à Istanbul. En retour, ces représentations révéleront en creux non seulement des aspects de la vie sociale de Ramallah et de la Palestine, mais aussi les conséquences des différentes présences turques dans les Territoires palestiniens, ainsi que l'importance de la cause palestinienne en Turquie. L'analyse des pratiques et des relations tissées par les Palestiniens sur place donneront à voir, de façon plus générale, des dynamiques importantes qui traversent les migrations arabes qui investissent l'espace turc à l'heure actuelle. En dernière instance, celles-ci servent aussi à comprendre les alliances et les lignes de fracture qui se font et se défont dans le territoire urbain et national en Turquie.

Le non-État de Palestine et ses rêves de migration enclavés

- 4 Avant d'explorer les rêves de départ qui façonnent les quotidiens des jeunes rencontrés en Palestine concernant la Turquie et la ville d'Istanbul et d'évoquer quelques éléments d'analyse relatifs aux installations de ceux-ci sur place, il me semble important de souligner l'emboîtement dans le contexte politique, collectif et individuel particulier de ces imaginaires et ces départs.
- 5 La Nakba¹ et l'exode forcé de 1947-1948 représentent les marqueurs fondamentaux de l'identité palestinienne (Khalidi 2003). Encore à l'heure actuelle, les projets ou les rêves de migration constituent des éléments essentiels du quotidien des jeunes palestiniens. Ces désirs de départ surviennent malgré les nombreuses entraves qui existent et qui empêchent les déplacements à l'intérieur et à l'extérieur des Territoires palestiniens². Le mur de séparation commencé en 2002, les check-points fixes ou « volants », les barbelés, les postes de contrôle, les routes qui se trouvent dans les Territoires palestiniens mais qui sont à l'usage exclusif des colons israéliens, les couvre-feux qui ont duré parfois plusieurs mois (voire des années) ont rendu les mobilités palestiniennes dangereuses, souvent aléatoires, quelquefois impossibles. Ces déplacements nécessitent la mise en œuvre de processus bureaucratiques conséquents. L'architecte et urbaniste palestinien Nasser Abourahme (2011 : 453) faisait ainsi remarquer que « traverser les frontières est sans doute actuellement l'expérience la plus irrévocable de la vie palestinienne contemporaine ». En Palestine, les frontières et les barrières physiques ont contribué à créer des stratifications au sein de la population locale ; elles persistent non seulement dans les perceptions de distance ou de proximité d'un lieu à l'autre, mais aussi dans les appropriations du territoire et dans les rapports quotidiens entre les habitants en provenance de différents endroits (Gasparotto 2020).

- 6 Aux difficultés qui caractérisent les déplacements dans les territoires de la Palestine historique³ s'en ajoutent d'autres qui gênent ou interdisent les mouvements vers l'étranger. Pour ceux qui disposent de documents palestiniens⁴, les possibilités de mobilité sont extrêmement réduites : il suffit de penser que, en 2020, seuls 38 pays étaient accessibles aux Palestiniens sans demande de visa préalable (Henley et Partners 2020)⁵. La Turquie n'était pas incluse dans la liste. Cette situation n'est pas l'apanage spécifique des Palestiniens, car des citoyens d'autres pays (par exemple d'Afghanistan, d'Irak ou de Syrie) connaissent des obstacles similaires (*Ibid.*). À ces entraves s'en ajoutent d'autres, spécifiques au contexte palestinien, car les autorisations pour quitter le territoire sont octroyées par les autorités israéliennes. Les frontières palestiniennes étant contrôlées par les autorités israéliennes depuis les accords d'Oslo de 1993, la coercition est à l'ordre du jour : il peut arriver en effet que certains se voient refuser le voyage pour des raisons aléatoires, voire inexistantes, comme cela a été le cas d'une journaliste palestinienne habitant en Turquie (RSF 2019). Au quotidien, d'autres barrières, cette fois-ci personnelles ou économiques, limitent les déplacements : la famille, les disponibilités économiques et les obligations sociales peuvent ainsi constituer autant de raisons qui retardent ou annulent les mouvements vers l'extérieur des Territoires occupés.
- 7 Pourtant, ces impératifs n'éliminent pas les aspirations personnelles qui, à des moments différents de l'histoire palestinienne et jusqu'à aujourd'hui, ont caractérisé et caractérisent les routines des habitants⁶. Ces mouvements vers l'ailleurs ont été accompagnés par d'autres en sens inverse : encore maintenant, le droit au retour des réfugiés (*ḥaqq al-'awda*) constitue une revendication essentielle du peuple palestinien. Sans avoir constitué l'objet des discussions qui ont eu lieu au moment des Accords d'Oslo, un certain nombre de Palestiniens a pu faire retour en Palestine durant les années 1990⁷. Néanmoins, les espoirs brisés qui ont caractérisé la période ayant suivi la signature de ces Accords se sont traduits par un exode important. Dès le début de la seconde Intifada (2001-2005), cette tendance a été renforcée et, à l'heure actuelle, seulement environ un tiers des Palestiniens qui devrait y résider habite dans le territoire de l'Autorité palestinienne (Khalil 2010 : 3). L'émigration palestinienne contemporaine concerne avant tout des jeunes ayant des diplômes universitaires, travaillant pour la plupart dans le secteur privé, ou qui ont renoncé à leur emploi au sein de l'administration de l'Autorité Palestinienne (Sletten et Pedersen 2003). Plus tard dans cet article on verra que les déplacements qui touchent la Turquie intéressent aussi les étudiants universitaires.
- 8 En 2006, 10 000 demandes de visa ont été acceptées et, au cours de la même année, presque un Palestinien sur trois envisageait de quitter les Territoires occupés (Khalil 2010 : 6). Pendant mes enquêtes à Ramallah entre 2013 et 2019, ce constat trouvait toute sa place : lors des mois d'été, les jeunes qui étaient partis à la fin de leurs parcours universitaires ou pour achever leurs études se rendaient pour quelques semaines dans la maison familiale. De longues discussions s'engageaient alors et faisaient s'entrecroiser les projets et les rêves de ceux qui étaient restés sur place et les expériences de ceux qui étaient déjà partis. Comme souvent en Palestine, le registre personnel se mêlait au contexte collectif. En discutant avec l'un ou l'autre, on pouvait entendre les raisons économiques ou personnelles se superposer à d'autres d'ordre politique et collectif : ainsi, la dégradation sociale, l'instabilité politique et l'incertitude de trouver un travail fixe et correspondant aux aspirations représentaient autant de

« bonnes raisons » pour envisager un départ. À celles-ci se rajoutaient les possibilités, les opportunités et les ambitions professionnelles, les salaires plus élevés mais aussi d'autres bénéfices. À côté des travailleurs spécialisés ayant achevé leurs études et émigré vers les pays arabes (notamment vers les pays du Golfe et la Jordanie), des étudiants considéraient sérieusement la possibilité de partir. Cette situation n'est pas nouvelle : déjà en 1973, dans son enquête sur les Palestiniens de Jordanie qui poursuivaient ou avaient achevé leurs études supérieures aux États-Unis, Lafi Ibrahim Jaafari constatait que seuls 8 % des interrogés voyaient l'instabilité politique comme une raison pour partir de Palestine vers les États Unis, au moment où 32 % des personnes interrogées pensaient que celle-ci constituait la raison pour laquelle elles n'envisageaient pas de revenir en Palestine (1973 : 122).

- 9 Comme d'autres, Manar avait profité de sa formation pour quitter la Palestine. Cette femme âgée d'une vingtaine d'années, née à la périphérie de Ramallah, considérait la poursuite des études comme un vecteur de mobilité et comme le moyen le plus facile pour entreprendre une carrière professionnelle passant par la migration. Au-delà des possibilités d'améliorer sa propre formation, la jeune femme considérait le départ vers le Royaume-Uni comme une façon de se libérer du poids familial. En plus d'améliorer son niveau de langue, elle envisageait de s'éloigner des pressions liées non seulement à sa famille mais aussi à son groupe de pairs, au voisinage et aux dogmes religieux. Éloignée physiquement du contexte hautement tendu de la Palestine qui détermine aussi une échelle de valeurs liée à la sphère personnelle, elle aurait pu « enfin être jeune » en Europe et couper véritablement avec le milieu social dans lequel elle avait grandi. Par exemple, pendant son séjour à l'étranger, elle avait pris la décision (à laquelle elle avait souvent pensé auparavant) d'enlever son voile et de suivre ses propres inclinations de façon indépendante. Ce luxe dont elle avait été exclue à cause de la situation politique et sociale pouvait être envisagé seulement par et grâce à la migration. Tout en étant très réaliste par rapport aux difficultés ou aux contraintes d'une vie à l'étranger, elle considérait la possibilité de rester au Royaume-Uni et était convaincue qu'un diplôme de master obtenu à Londres aurait pu lui ouvrir les portes d'une possible installation à l'étranger. Elle pensait en 2014 que l'apprentissage linguistique et la constitution d'un réseau sur place auraient permis, par la suite, de lui offrir des opportunités et l'auraient aidée à trouver le travail qu'elle n'aurait pas pu obtenir dans son pays. Elle répétait souvent que, en restant au pays, elle aurait dû sacrifier sa carrière personnelle qui lui tenait à cœur. En tant que femme issue d'un pays patriarcal, elle aurait été obligée de se conformer à des devoirs spécifiques, comme la vie de couple ou la maternité. Son départ était ainsi perçu comme une façon de retarder, voire d'éluder, un possible mariage et les pressions familiales.
- 10 Si certains, comme Manar, espéraient quitter définitivement ce territoire sous tension, pour d'autres il était question de sortir du pays pour plusieurs années ou juste de partir pour quelques semaines : « prendre l'air » ou « respirer » constituaient les explications les plus communes pour justifier cette envie. Souvent, à Ramallah, l'atmosphère était étouffante et les voyages à l'extérieur du pays (dont néanmoins peu de personnes pouvaient profiter pour différentes raisons) étaient considérés comme une évasion bénéfique. La Jordanie semblait être le pays le plus abordable économiquement ainsi qu'en raison de l'exemption de visa, mais d'autres destinations plus lointaines comme la Turquie étaient également envisagées.

- 11 Centrée plus directement sur ville d'Istanbul, la prochaine partie de cet article montrera que, loin d'être anecdotiques, les différentes raisons de ce désir de voyage rapportées par mes interlocuteurs parlent du lieu de départ tout autant que des injustices et des difficultés qui caractérisent leurs parcours personnels. À Istanbul, et comme ça a été le cas de Londres pour Manar, la migration ou l'éloignement temporaire du pays d'origine permettent de bénéficier du caractère suspensif du temps de la jeunesse dont il est difficile de profiter dans les Territoires palestiniens occupés. Cet affranchissement ne concerne pas seulement la colonisation israélienne, mais aussi des libertés personnelles, liées au genre, au contrôle social ou encore aux opportunités économiques majeures et à un plus vaste spectre de possibilités dans le travail et l'épanouissement individuel. On verra que les endroits subversifs qui animent la ville d'Istanbul et dont la renommée traverse parfois les murs et les frontières constituent des facteurs parmi d'autres qui fabriquent les imaginaires des jeunes en question. Si certains parmi les projets de départ que j'évoquerai dans les prochains paragraphes ne se sont finalement pas réalisés, ils façonnent les quotidiens des jeunes et plutôt, comme on le verra par la suite, construisent des villes imaginaires.

La production de la ville par les anticipations et les imaginaires

- 12 Bien que les Palestiniens soient confrontés aux réalités d'une « mobilité entravée » (Ferro 2006), les projets de voyages, même pour une période limitée, restent un sujet récurrent des conversations à travers lesquelles s'expriment les fantasmes de l'ailleurs. La Turquie exerce un attrait considérable et la ville d'Istanbul y joue un rôle prépondérant. On pourrait avancer qu'elle se présente comme un entre-deux, se situant au croisement de possibilités réelles et d'autres imaginées. Istanbul est envisagée à travers une existence différente qui ne peut se vivre dans les Territoires palestiniens occupés tout en étant perçue comme proche sur le plan culturel. Pendant mes enquêtes de terrain en Palestine, les interlocuteurs apportaient différentes raisons expliquant leurs souhaits de déménager ou de voyager en Turquie. Ces discours plus ou moins réalistes s'appuyaient d'abord sur la facilité supposée d'atteindre le pays. Malgré le fait qu'il y ait effectivement une relative souplesse pour les Palestiniens de Cisjordanie et de Gaza dans l'obtention de documents nécessaires pour voyager, la demande d'un visa est néanmoins requise, ce qui n'est pas le cas pour les Palestiniens d'Israël ou les juifs d'Israël qui, eux, peuvent se rendre dans ce pays en demandant un visa à l'arrivée à l'aéroport⁸. Cela est certainement révélateur du rapport privilégié que la Turquie continue à garder avec l'État d'Israël⁹ malgré les déclarations de soutien à la cause palestinienne. Il n'en reste pas moins que les Palestiniens perçoivent les déplacements vers la Turquie comme plus faciles qu'ailleurs.
- 13 De fait, Istanbul constitue aujourd'hui une des principales destinations pour les Palestiniens venant des Territoires occupés¹⁰ outre qu'une des destinations, ou du moins un passage, pour les Palestiniens qui ont fui de Syrie (Gabiam 2021 : 37) ou d'Irak. Une histoire partagée au sein de l'Empire ottoman, la diffusion des séries télévisées turques sur les chaînes palestiniennes et arabes, les symboles religieux qui sont présents dans la ville d'Istanbul, même pour ceux qui ne sont pas ou peu pratiquants, constituent des éléments qui concourent à attiser les imaginaires.

- 14 Un facteur important qui détermine les imaginaires et les mobilités en question est représenté par le fait que l'influence de la Turquie est de plus en plus prépondérante dans les Territoires palestiniens. Au cours des dernières années, l'État a en effet développé des liens forts en Palestine à travers la mise en place d'un réseau associatif et la présence d'ONG de Turquie œuvrant dans les territoires de la Palestine historique. Par exemple, des centres culturels opèrent dans plusieurs villes des Territoires occupés et des organisations humanitaires ont joué un rôle important : c'est le cas de la Fondation d'Aide Humanitaire (*İnsani Yardım Vakfı* ou İHH), une organisation à caractère caritatif soutenue dès sa fondation par le parti Refah¹¹ dont l'influence s'est imposée sur la scène régionale au moment de l'affaire de la flottille de Gaza en 2010 (*Mavi Marmara*) et qui a ouvert des écoles et des hôpitaux surtout dans la bande de Gaza. Depuis l'ouverture d'un bureau en Palestine en 2005, l'Agence turque de coopération et de développement (*Türk İşbirliği ve Kalkınma Ajansı* ou TİKA) a investi une partie importante de ses ressources en lançant environ 400 projets dans la bande de Gaza, à Jérusalem et en Cisjordanie. Ces programmes concernent principalement le développement d'infrastructures favorisant l'approvisionnement en électricité solaire, en carburant et en eau, mais ils portent aussi sur l'investissement dans les domaines de la santé, de l'éducation et dans la restauration de monuments historiques. À ce propos, plusieurs écoles financées par les ministères de l'Éducation nationale de Palestine et de Turquie ont été ouvertes dans les villes d'Hébron, de Tulkarem, de Ramallah et de Naplouse (Hatip et Atilgan 2017). En outre, des observateurs venant de Turquie font partie de la mission d'observation civile internationale à Hébron (TIPH, Présence Internationale Temporaire à Hébron). À ces différentes formes d'engagement s'ajoutent les nombreuses déclarations du Président turc qui, à travers son dévouement constant à la cause palestinienne, « cherche le statut [...] de] garant de la sécurité de l'espace musulman et de l'*oumma* » (Kaya 2017 : 24). Ces présences turques dans les Territoires occupés ont renforcé les liens de proximité entre la Palestine et la Turquie. Le soutien exprimé à la lutte palestinienne dans plusieurs occasions officielles de la part de Recep Tayyip Erdoğan, notamment *via* les discours faisant référence à la libération de Jérusalem, amène les Palestiniens à considérer la Turquie comme un des rares pays de la région soutenant véritablement leur cause.
- 15 En plus de cela, selon une partie des jeunes interrogés, la situation économique en Turquie contraste fortement avec celle de la Palestine. En dépit de la crise économique qui la traverse, la Turquie est considérée comme un pays riche exportant de nombreux produits. C'est d'ailleurs de Turquie que provient une grande partie des denrées alimentaires qui se trouvent en Palestine. Dans l'imaginaire de mes enquêtés, on pouvait y trouver un emploi facilement, contrairement à la Palestine où « une fois les études terminées, je serai au maximum caissière. À quoi bon y rester ? », affirmait par exemple Manar.
- 16 Pourtant, les analyses des politologues qui se concentrent sur la politique étrangère de la Turquie d'Erdoğan souvent définie comme promouvant des idéaux liés à l'islam ne témoignent pas de l'ensemble des imaginaires qui circulent autour du pays, et notamment d'Istanbul. En effet, d'autres remarques entendues sur le terrain montrent des facettes différentes d'Istanbul devenue récemment un pôle médiatique arabe (Mermier 2021) : « On fera les folles à Istanbul », avait promis un jeune homme homosexuel qui faisait référence à lui-même en utilisant généralement les adjectifs et les verbes conjugués au féminin¹². En me donnant rendez-vous au moment de mon

départ de Palestine en 2015 dans la mégapole turque, Zein faisait allusion à des récits sur Istanbul qu'il avait entendus. On lui avait dit qu'il y avait des quartiers où tout était permis, qu'il était facile de se faire aborder dans un bar et qu'il aurait eu le droit de satisfaire ses passions et ses envies le plus intimes. Une autre avait entendu parler des drogues circulant à Istanbul, tandis que le fait de pouvoir marcher main dans la main avec son amoureuse, ou bien de pouvoir l'embrasser dans les lieux publics sans craindre les regards et les ragots des passants, laissaient Iyad rêveur. En 2014, il espérait pouvoir se rendre à Istanbul pour un voyage en amoureux.

- 17 Loin d'être anodins, ces exemples montrent que le soutien politique fortement lié à la communauté musulmane ne suffit pas à expliquer les projections des jeunes rencontrés car, dans leurs imaginaires, Istanbul est associée à un ensemble de possibilités difficiles à réaliser dans le pays, car la ville offre un anonymat urbain (Pétonnet 1987) et collectif (Mermier 2015) permettant de subvertir ou du moins de contourner certaines interdictions ou normes sociales et religieuses particulièrement contraignantes en Palestine. De fait cela est possible grâce à la migration qui permet aux individus de s'éloigner physiquement du contrôle social exercé par la famille, le voisinage ou les proches. Ce ressenti est aussi alimenté par la circulation d'informations qui a lieu dans les réseaux sociaux à travers lesquels des jeunes venant des différents pays tissent des liens entre eux. Il s'appuie enfin sur la structure urbaine de la ville, et notamment sur l'offre de bars, boîtes de nuit et restaurants, une partie de laquelle est réservée à un public ayant des pratiques homosexuelles. Si, dans d'autres espaces de sociabilité mixte, des moments d'intimité se mettent en place avec une grande spontanéité, des communautés de l'instant se tissent entre la population arabe, les minorités kurdes et d'autres venant de Turquie. Dans d'autres discours, cette attirance pour la Turquie est associée à un mode de vie consumériste ou aux nombreux centres commerciaux présents dans le pays, ainsi qu'à la solidarité militante internationaliste qui s'est mise en place par le passé. Ainsi, plusieurs imaginaires de la ville peuvent se croiser et cohabiter sans que soit ressenti leur caractère éventuellement contradictoire.

Des imaginaires aux départs, l'ici et l'ailleurs, le présent et le passé

- 18 À l'heure actuelle, la migration palestinienne en Turquie intéresse de façon particulière les étudiants dont le nombre augmente de façon exponentielle : alors qu'ils n'excédaient pas 675 durant l'année académique 2013-2014 (parmi eux, 611 étaient des hommes et 64 des femmes), en 2019-2020, le nombre de Palestiniens inscrits dans des universités de Turquie était de 3145 (dont 2349 hommes et 796 femmes) (*Yükseköğretim Bilgi Yönetim Sistemi*).
- 19 Il existe un syndicat d'étudiants Palestiniens en Turquie (FÖD ou *Filistin Öğrenci Derneği*), dont le siège se trouve dans le quartier de Fatih. Les activités proposées sont organisées en coopération avec des associations et mouvements en Turquie, comme la Fédération des Associations des Étudiants Internationaux (UDEF). Il peut arriver que l'association soit présente de façon officielle aussi dans des initiatives qui ne concernent pas directement un public étudiant, comme cela a été le cas, en mai 2019, lorsqu'un *iftâr*¹³ a été organisé par le syndicat Hak-iş¹⁴ en solidarité avec la Palestine.

- 20 L'augmentation considérable de la population estudiantine palestinienne en Turquie trouve une explication partielle dans le fait que, depuis 2016, dans certaines universités palestiniennes (à l'Université d'Al-Quds à Abu Dis, à l'Université al-Aqsa de Gaza et à l'Université technique de Tulkarem) des cours en langue turque sont dispensés (El-Komi 2016), ce qui permet à des étudiants palestiniens ou turcs de s'engager dans des échanges. De même, certains professeurs turcs peuvent remplacer leur service militaire par un séjour dans une université palestinienne. En outre, chaque année, plusieurs bourses d'études de la part du gouvernement turc et de la part d'autres organismes non-gouvernementaux (comme l'Association d'Éducation Palestine – *Filistin Eğitim Derneği*) visent à financer des étudiants palestiniens voulant poursuivre leurs études en Turquie, et des départements d'arabe s'ouvrent dans plusieurs universités du pays. Des bourses d'études spéciales sont mises à disposition pour les réfugiés palestiniens afin d'achever leur éducation supérieure. On pourrait se demander si ce soutien particulier dont bénéficient les étudiants palestiniens ne montre pas un soutien indirect à la cause nationale ou, plus encore, si, à travers les activités qui ont lieu (principalement mais non exclusivement) dans la ville d'Istanbul, l'espace turc se « palestinise ».
- 21 Comme le montant des frais d'inscription dans les universités turques est élevé, ces aides ouvrent des possibilités importantes car elles couvrent aussi la location d'un appartement ou d'une chambre d'étudiant, l'assurance médicale, des cours de langues et deux billets d'avion¹⁵. Pourtant, alors que les bourses de l'État turc ne sont octroyées qu'aux étudiants inscrits dans les universités publiques, les chiffres montrent qu'en 2019-2020, 1262 personnes fréquentaient des établissements privés, donc payants, alors qu'ils étaient 98 en 2013-2014.
- 22 Youssef, un jeune homme d'un peu moins de vingt ans, originaire de la ville de Naplouse, rencontré dans une école de langue turque, est arrivé à Istanbul grâce à une de ces bourses d'études gouvernementales afin de poursuivre ses études universitaires. Au moment de notre rencontre en janvier 2020, il attendait d'acquérir un niveau de langue suffisant pour commencer sa formation. Installé dans un quartier excentré de la rive asiatique de la ville, il fréquentait l'école tous les jours, et avait à l'époque peu de temps pour profiter de la ville ou pour découvrir son nouveau lieu de résidence. Bien que, une fois sur place, la vie en ville ne répondait pas complètement aux attentes qui avaient caractérisé son départ, il se sentait la plupart du temps à l'aise et se disait émerveillé par les nouvelles possibilités auxquelles il pouvait avoir accès. Rien que le luxe de jouir quotidiennement de la vue de la mer constituait un changement significatif pour ce jeune qui n'avait jamais eu l'occasion de la voir avant ce voyage.
- 23 Néanmoins, la terrasse de l'école représentait l'endroit où il se sentait le plus à l'aise, car elle lui offrait un accès unique à une communauté d'après lui hors de portée en d'autres circonstances. Dans cet endroit où les étudiants fumaient des cigarettes, l'arabe syro-libanais était sans doute la langue d'échange la plus commune. Cet idiome se mélangeait à d'autres dialectes arabes et parfois à l'anglais. Des Palestiniens de Jordanie, d'autres ayant grandi dans les Émirats Arabes Unis côtoyaient les Palestiniens de Cisjordanie, de Gaza et de Syrie, mais aussi d'autres jeunes arabes, comme des Syriens¹⁶, des Marocains ou des Algériens. L'arabe était leur langue principale de communication pour exprimer leurs difficultés ou pour organiser des soirées, des déjeuners ou des après-midis au bowling, et ce dans un entre-soi qui restait le plus souvent communautaire.

- 24 La ville offrait à ces jeunes un lieu de rencontre inédite. Tout en venant de différents pays du Moyen-Orient et du Maghreb, une nouvelle Palestine extraterritoriale se formait : une situation commune, des réseaux d'entraide ou des formes de communication sans difficultés encourageaient d'après Youssef ces échanges, mais ils reproduisaient néanmoins les frontières qui caractérisent la région. Celles-ci s'insèrent dans un contexte social hautement fragmenté et défini par des formes de discrimination importantes qui s'expriment différemment au sein de la population locale. C'est ainsi que, tout en se considérant comme Palestinienne malgré son passeport israélien, Loubna n'était pas considérée comme une « vraie » arabe. Les modes de vie et les pratiques qui caractérisaient les membres de cette communauté avant les voyages déterminaient autant de raisons de désaccord. D'autres lignes de fracture, dues aux conditions de vie en ville, se dessinaient de façon symbolique dans la terrasse de l'école. C'est ainsi que Youssef se plaignait du fait qu'il était souvent pris pour un Syrien. En apprenant la langue locale, il déchiffrait peu à peu le sens des phrases qu'il entendait énoncer par la population locale. Dans les transports publics, dans les espaces de sociabilité ou encore dans les bureaux, il devait préciser sa nationalité afin de se sentir accepté. Il s'était rendu compte à ses dépens que la population turque avait tendance à associer toute personne d'origine arabe aux Syriens, devenus les boucs émissaires du malaise de la population locale.

Conclusion

- 25 Lieu de promesses, de rêves et de fantasmes, Istanbul est plusieurs villes en une seule. Au-delà de sa morphologie et de son architecture, elle est aussi façonnée par les paroles et les écrits qui la concernent. Peu importe, finalement, si les projets évoqués ont été réalisés : peu importe si la ville est devenue réelle. Les images, les aspirations et désirs qu'elle donne à voir et à écouter ont un caractère performatif et permettent d'analyser plusieurs éléments. En premier lieu, comme par réfraction, on lit dans les espoirs évoqués dans la première partie de cet article une profonde déception envers un ici et un maintenant fait de manque de liberté, d'entraves collectives qui se répercutent sur les sphères individuelles. En deuxième lieu, se dessine le portrait d'une jeunesse palestinienne qui vit la réalité ou un désir de cosmopolitisme par les études ou les voyages, qui permettent de « se libérer » du poids des préoccupations politiques, de la réalité sociale et des discriminations ou injonctions de genre qui existent en Palestine. Troisièmement, bien que je n'aie rencontré à Istanbul aucun de mes interlocuteurs rencontrés lors de mes enquêtes en Palestine et cités précédemment – aussi parce qu'une partie d'entre eux n'est jamais allée à Istanbul jusqu'à présent – les différents modes de description de la ville possèdent un « caractère performatif » (Mondada 2001 : 2). Autrement dit, par les discours, la ville se construit et cela contribue à dévoiler une nouvelle facette cachée d'Istanbul. À partir de son apparence immatérielle, la ville peut être considérée comme un « espace mental » (De Boeck et Jacquemin 2006 : 84) qui, parfois, dépasse aussi les limites urbaines de la mégapole. Enfin, les imaginaires exprimés en Palestine réitérent les fractures qui caractérisent la région du Moyen-Orient et ils trouvent toute leur place en Turquie, et dans la ville d'Istanbul plus particulièrement.

BIBLIOGRAPHIE

Abourahme, N. (2009) "The Bantustan sublime: reframing the colonial in Ramallah", *City*, 13/4, pp. 499-509. <https://doi.org/10.1080/13604810903298771>.

Alsaftawi, M. (2017) *Turkish Policy towards Israel and Palestine. Continuity and change in the relations of the Turkish-Palestinian-Israeli triangle under the rule of the Justice and Development Party (AKP) (2002-2016)*, Thèse en Sciences Politiques, Université de Gand. <http://hdl.handle.net/1854/LU-8519028>.

Chabin, M. (1998) "An Uneasy Homecoming", *Jerusalem Post*.

Chagnollaude, J.-P. et Souiah, S.-A. (2011) *Atlas des Palestiniens*, Paris, Éditions Autrement.

De Boeck, F. et Jacquemin, J.-P. (2006) « La ville de Kinshasa, une architecture du verbe », *Esprit* 12, pp. 79-105. <https://doi.org/10.3917/espri.0612.0079>.

De Boeck, F. et Plissart, M.-F. (2005) *Kinshasa, Récits de la ville invisible*, Bruxelles, La Renaissance du livre.

El-Komi, A. (2016) "Why this Palestinian university is offering Turkish language courses", *Al-Monitor* <https://www.al-monitor.com/pulse/originals/2016/12/palestine-al-quds-university-turkish-language-education.html>.

Ferro, A. (2006) "Desired Mobility or Satisfied Immobility? Migratory Aspirations among Knowledge Workers", *Journal of Education and Work* 19/2, pp. 171-200. <https://doi.org/10.1080/13639080600668028>.

Gabiam, N. (2021) "Recurring Displacement, Homemaking and Solidarity amongst Syrian and Palestinian Syrian Refugees in Turkey", *Anthropology of the Middle East* 16/1, pp. 32-48. <https://doi.org/10.3167/ame.2021.160103>.

Gasparotto, M. (2020) « Habiter Ramallah sans en être. Réseaux amicaux et sociabilités locales dans une ville cosmopolite », Véronique Bontemps, Jalal Hussein et Abaher El Sakka (éds.), *Penser la Palestine en réseaux*, Marseille/Beyrouth, Diacritiques/Les Presses de l'IFPO, pp. 157-177. https://www.academia.edu/43639296/Habiter_%C3%A0_Ramallah_sans_en_%C3%AAtre_R%C3%A9seaux_amicaux_et_sociabilit%C3%A9s_locales_dans_une_ville_cosmopolite

Hanafi, S. (1997) *Entre deux mondes : les hommes d'affaires palestiniens de la diaspora et la construction de l'entité palestinienne*, Le Caire, CEDEJ. <https://doi.org/10.4000/books.cedej.739>.

Hatip, Y. et Atilgan, A. (2017) "Ten Years of Turkish Aid in Palestine", *Anadolu Agency*, <https://www.aa.com.tr/en/middle-east/10-years-of-turkish-aid-in-palestine/1007113>.

Henley & Partners (2020) "The Henley Passport Index: Q4 2020 Global Ranking". https://www.henleypassportindex.com/assets/2020/Q4/HENLEY_PASSPORT_INDEX_2020_Q4_INFOGRAPHIC_GLOBAL_RANKING_201009_1.pdf

Jaafari, L. I. (1973) "The Brain Drain to the United States: The Migration of Jordanian and Palestinian Professionals and Students", *Journal of Palestine Studies* 3/1, pp. 119-131. <https://doi.org/10.2307/2535531>.

Jawad, S. (2009) "Landed Property, Palestinian Migration to America and the Emergence of a New Local Leaders", *Jerusalem Quarterly* 36, pp. 13-33. https://www.palestine-studies.org/sites/default/files/jq-articles/JQ_36_Landed_Property_0.pdf.

- Kaya, U. (2021) « Les politiques d'internationalisation de l'enseignement supérieur en Turquie et les étudiants arabes », in F. Mermier (éd.), *Présences arabes à Istanbul*, Istanbul, IFEA, [Dossiers de l'IFEA – La Turquie aujourd'hui 29], 2021. <http://books.openedition.org/ifeagd/3988>.
- Kaya, U. (2017) « Frontière et territorialité dans la perception du monde selon l'État turc », *Confluences Méditerranée* 101, pp. 13-25. <https://doi.org/10.3917/come.101.0013>.
- Khalidi, K. (2003) *L'identité palestinienne. La construction d'une conscience nationale moderne*, Paris, La Fabrique.
- Khalil, A. (2010) "Dealing with Highly-Skilled Migration: The Case of the Palestinian Authority" *Paper part of CARIM-AS 2010/09 series presented in Florence*, 30 November 2010. <http://hdl.handle.net/1814/13444>.
- Latte Abdallah, S. et Parizot, C. (dir) (2017) *Israël/Palestine, l'illusion de la séparation*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence. <https://doi.org/10.4000/books.pup.7926>.
- Latte Abdallah, S. et Parizot, C. (dir.) (2011) *À l'ombre du mur. Israéliens et Palestiniens entre séparation et occupation*, Arles, Actes Sud.
- Mermier, F. (2015) *Récits de villes : d'Aden à Beyrouth*, Arles, Sindbad/Actes Sud.
- Mermier, F. (2021), « À Istanbul, une scène médiatique arabe sous tension », *Orient XXI*, 4 janvier 2021. <https://orientxxi.info/magazine/a-istanbul-une-scene-mediatique-arabe-sous-influence>, 4393.
- Mondada, L. (2000) « Polyphonies urbaines : dires pluriels dans et sur la ville », *Grenzgaenge* 8/15, pp. 5-22. <https://core.ac.uk/download/pdf/226139423.pdf>.
- Panara, M (2015), « Les nouveaux passeports palestiniens affichent la mention "État de Palestine" », *Jeune Afrique*. <https://www.jeuneafrique.com/232942/politique/les-nouveaux-passeports-palestiniens-affichent-la-mention-tat-de-palestine/>.
- Pétonnet, C. (1987) « L'anonymat ou la pellicule protectrice », *La ville inquiète*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 247-261. <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004526v2/document>.
- RSF (2019), « Israël : RSF dénonce l'interdiction de voyage d'une journaliste palestinienne basée en Turquie », 23 août 2019. <https://rsf.org/fr/actualites/israel-rsf-denonce-linterdiction-de-voyage-dune-journaliste-palestinienne-basee-en-turquie>.
- Shiblak, A. (1997), *Reintegration of the Palestinian Returnees*, Shaml-Palestinian Diaspora and Refugee Center, Publication n° 6.
- Sletten, P. et Pedersen, J. (2003) "Coping with Conflict: Palestinian Communities Two Years into the Intifada", *Fafi-report* 408. https://www.faf.no/media/com_netsukii/408.pdf.
- şafak, E. (2009) « Istanbul(s) », *La pensée de midi* 29(3), pp. 14-17. <https://doi.org/10.3917/lpm.029.0014>
- Sınmaz, K. (2020) "Palestinian Diaspora In Turkey", *Insamer*, https://insamer.com/en/palestinian-diaspora-in-turkey_3383.html.
- Tawil-Souri, H. (2011) "Coloured Identity: The Politics and Materiality of ID cards in Palestine/Israel", *Social Text*, 29/2, pp. 67-97. https://www.academia.edu/661856/Colored_Identity_The_Politics_and_Materiality_of_ID_Cards_in_Palestine_Israel.
- Vaner, S. (dir.) (1999) *CEMOTI 28 « Turquie Israel »*. https://www.persee.fr/issue/cemot_0764-9878_1999_num1.

Sitographie

Yükseköğretim Bilgi Yönetim Sistemi, consulté en avril 2021, istatistik.yok.gov.tr.

NOTES

1. Ce terme, qui signifie catastrophe en arabe, est généralement utilisé (par mes interlocuteurs palestiniens tout autant que par des chercheurs et historiens) pour indiquer la période comprise entre 1947 et 1948. Le mot fait référence à la guerre israélo-arabe, à la fondation de l'État israélien en 1948 et à l'exil forcé de plus de 700 000 Palestiniens vivant sur le territoire des pays arabes voisins (Jordanie, Liban, Syrie, Arabie saoudite, Égypte, Irak, Libye, pays du Golfe), vers l'Europe et les Amériques (Chagnollaud et Souiah 2011 : 26).
2. Pour une réflexion sur la violence symbolique engendrée par l'occupation israélienne et la multiplication des différents documents donnés aux Palestiniens, voir Tawil-Souri 2011. La multiplication des barrières et frontières internes a été largement analysée par de nombreuses études. Voir, entre autres, Latte Abdallah et Parizot (dir.) 2011 ; Latte Abdallah et Parizot (dir.) 2017.
3. Le terme « Palestine historique » inclut le territoire de l'actuel État israélien occupé en 1948, les Territoires palestiniens occupés en 1967 (correspondant à Jérusalem-est, à la Cisjordanie et à la bande de Gaza).
4. Depuis le 25 mai 2015, il existe désormais un passeport palestinien qui mentionne l'État palestinien. Tout en remplaçant le précédent document en vigueur depuis la fondation de l'Autorité palestinienne en septembre 1993, ce nouveau document est donné aux citoyens de cet État symbolique (qui n'a pas été reconnu par un nombre important de pays) « après avis favorable des autorités israéliennes » (Ministre de l'Intérieur palestinien Hassan Halwi, in Panara 2015).
5. Dans cette classification, le Japon représente le pays à partir duquel la mobilité est la plus accessible car 191 pays sur les 227 recensés ne demandent pas une approbation de la part du gouvernement d'arrivée. À partir de l'État d'Israël, 160 pays sont accessibles (Henley et Partners 2020). Selon les données recueillies par le Passport Index, à l'heure actuelle, seuls 7 pays sont accessibles aux Palestiniens sans visa (la Bolivie, la République dominicaine, la République d'Équateur, le royaume d'Eswatini, la Jordanie, le Nicaragua et Saint-Vincent-et-les-Grenadines), 28 pays sont accessibles avec un visa à l'arrivée et un pays avec une inscription au préalable.
6. Les premières migrations vers les États-Unis datent de la fin du 19^e siècle. Voir à ce propos Jawad 2009 et Hanafi 1997.
7. Ce phénomène a atteint son apogée au milieu des années 1990. Les données palestiniennes ne concordent pas avec les données israéliennes : Abbas Shiblak estime que 60 000 Palestiniens sont « retournés » en Palestine (1997), alors que Michele Chabin affirme que les rapatriés n'ont pas été plus de 50 000 (Chabin 1998).
8. Pour les Palestiniens de Syrie, la situation est partiellement différente : alors que les citoyens syriens ont pu recevoir un document de protection temporaire depuis 2014, les Palestiniens de Syrie ont dû demander un visa afin de rentrer en Turquie. Sans pouvoir avoir accès aux documents de protection temporaire, un grand nombre de réfugiés fuyant la guerre a été obligé de rentrer en Turquie clandestinement. L'accès aux camps de réfugiés syriens leur a parfois été nié, les enfants n'ont pas pu aller à l'école et, au moins depuis 2016, un certain nombre d'entre eux a été obligé de se présenter aux postes de police pour des contrôles toutes les deux semaines (Gabiam 2021 : 35). Pour les Palestiniens venus d'Irak après 2003, il a été extrêmement difficile d'obtenir des permis de travail, d'avoir accès à l'éducation ou à l'assistance (Simmaz 2020).

9. Pour une réflexion approfondie sur les relations entre la Turquie et Israël dans la longue période, voir le numéro de la revue CEMOTI «Turquie Israël» (1999); pour un approfondissement des relations diplomatiques pendant le gouvernement AKP, voir Alsaftawi (2017).

10. D'après les données nationales, on comptait en 2019 21 457 Palestiniens sur le territoire turc. Ce chiffre, relativement bas, trouve tout son intérêt si on le compare avec ceux des années précédentes. En 2018, les Palestiniens en Turquie étaient 15 749 et, en 2000, ils étaient 207 (Turkish Statistical Institute 2019).

11. C'est de la dissolution du Parti *Refah* (Parti de la prospérité, fondé en 1983) advenue en 1998 que naît le Parti de la justice et du développement (AKP ou *Adalet ve Kalkınma Partisi*), fondé en 2001.

12. En langue arabe, les noms et les verbes sont décliné en suivant le genre et le nombre.

13. Le terme *iftâr* indique le repas pris au moment de la rupture du jeûne pendant le mois de Ramadan.

14. Le syndicat Hak-iş est un parmi les quatre grands syndicats en Turquie, fondé par les mouvements islamistes en 1976 connu par les valeurs religieuses dont ses membres se disent porteurs.

15. Pour une réflexion plus approfondie sur ce sujet, voir Kaya dans ce Dossier.

16. Des tarifs réduits (25%) étaient proposés pour les citoyens syriens et pour les étudiants.

AUTEUR

MARIANGELA GASPAROTTO

Anthropologue, chercheure associée à l'IFEA et à l'IRIS

Les politiques d'internationalisation de l'enseignement supérieur en Turquie et les étudiants arabes

Uğur Kaya

- 1 En 2018, le Conseil de l'enseignement supérieur (*Yüksek Öğretim Kurulu*, ci-après YÖK) annonce avec fierté l'entrée de la Turquie dans le classement des dix pays accueillant le plus d'étudiants étrangers¹. L'essor du nombre d'étudiants est effectivement notable puisque d'un peu plus de 10 000 en 2006, il dépasse 150 000 en 2019. Parallèlement, la provenance des étudiants s'hétérogénéise avec une part accrue des pays arabophones. Cette forte croissance s'explique par des raisons aussi bien idéologiques, diplomatiques, économiques, sécuritaires que personnelles et implique de multiples acteurs, tant institutionnels qu'individuels. Cet article vise à apporter des éléments sur les étudiants étrangers en Turquie, particulièrement ceux provenant des pays arabes, en analysant les stratégies et les motivations des différents acteurs impliqués.
- 2 Pour ce faire, je décrirai en premier lieu l'évolution de la politique étatique concernant les étudiants étrangers dans les universités turques. À partir de 2006, l'internationalisation de l'enseignement supérieur prend une nouvelle envergure consécutive à des aménagements administratifs et une politique étrangère régionale proactive du gouvernement AKP. Ensuite seront présentés certains nouveaux acteurs non gouvernementaux qui commencent à jouer un rôle auprès des étudiants étrangers, comme les universités privées créées par des fondations et des associations qui conduisent des programmes d'activité, de socialisation ou d'aide dédiés aux étudiants étrangers. Ces associations sont examinées à travers leur présence institutionnelle sur les réseaux sociaux, les forums de discussion et leurs sites Internet. Enfin, j'exposerai les motivations et les vécus d'étudiants étrangers venant des pays arabes, extraits d'entretiens réalisés à Istanbul, avec des étudiants mais aussi des personnels administratifs universitaires s'occupant des étudiants étrangers. À travers ces entretiens, l'objectif est de comprendre l'interaction des politiques publiques et des processus d'arrivées de ces étudiants ainsi que leur expérience une fois sur place.

L'accueil d'étudiants étrangers en Turquie des années 60 au début des années 2000

- 3 Les premiers étudiants étrangers à avoir été accueillis dans les universités turques dans les années 1960, l'étaient notamment à travers des bourses sporadiquement octroyées par l'État turc. Ceci restait à un niveau modeste. La présence d'étudiants venant des pays arabes n'était pas visible, hormis un contingent d'étudiants d'Irak et de Syrie ayant fui les régimes baathistes dans les années 1960 et 1970². Leur nombre précis ainsi que les détails de leur arrivée, des études qu'ils ont poursuivies et de leur séjour en Turquie sont toutefois inconnus.
- 4 Les réformes administratives du début des années 1980 révèlent le développement d'un intérêt concret des pouvoirs publics au sujet des étudiants étrangers. La restructuration radicale de l'enseignement supérieur en 1981 sous le régime militaire voit la création du YÖK, qui est chargé de contrôler les universités. Cette nouvelle structure administrative met en place un examen d'entrée à l'université propre aux étudiants étrangers à partir de 1981 et introduit l'année suivante des bourses gouvernementales (*Hükümet bursları*) à destination des étudiants étrangers. La loi établissant le statut des étudiants étrangers est adoptée en 1983, ce qui crée une base officielle à leurs démarches administratives tel le permis de séjour³. Ce nouveau cadre législatif autorise également la création d'universités par des fondations, ce qui présage la privatisation de l'enseignement supérieur⁴.
- 5 Durant la période 1980-1993, le nombre d'étudiants étrangers en Turquie augmente de façon significative. En 1984, il passe de 5378 à plus de 7000⁵, une hausse vraisemblablement liée aux allocations de bourses publiques délivrées à partir de 1983. Mais ce nombre, compris entre 7000 et 8000 étudiants, stagne ensuite jusque 1993.
- 6 Suite à la dissolution de l'Union soviétique, l'État turc développe une nouvelle politique étrangère vers l'espace turcophone ex-soviétique. L'un des volets de cette politique implique des programmes de coopération culturelle, pédagogique et religieuse afin de constituer une aire particulière autour de liens linguistiques et ethniques. C'est dans ce cadre que voit le jour, en 1992, l'Agence turque de coopération et de développement (*Türkiye İşbirliği ve Kalkınma Ajansı* – ci-après TİKA) chargée d'organiser les aides publiques de l'État turc, y compris la gestion des bourses, dans les années 1990. Rappelons aussi que le mouvement güleniste essaime à la même période son réseau éducatif privé⁶ avec le soutien de l'État turc dans l'espace ex-soviétique dans un premier temps, puis presque partout dans le monde.
- 7 La même année, Ankara inaugure son programme de bourse « Grand projet pour les étudiants » (*Büyük Öğrenci Projesi*), à destination des étudiants des républiques turcophones. C'est alors que les universités publiques turques commencent à accueillir à chaque rentrée académique entre 1000 et 1500 étudiants venant de ces pays. Ils sont soumis à un examen de sélection pour les étudiants venant des pays appartenant aux « Républiques turques et les communautés apparentées » selon la désignation d'alors. Le nombre total d'étudiants étrangers monte à près de 14 000 en 1993, encore une fois sous l'impulsion du dispositif de bourse⁷. Cependant, le résultat de ce programme est décevant. Seule une petite partie des étudiants réussissent leurs études tandis que la majorité rentre au pays sans pouvoir les terminer⁸. La faiblesse des financements, la

mauvaise sélection et/ou l'impréparation des établissements turcs pour un tel accueil en sont les causes essentielles⁹.

- 8 Si la plupart des étudiants étrangers en Turquie à cette époque viennent de pays turcophones, la TİKA élargit progressivement son aire d'influence, d'abord aux Balkans puis au Moyen-Orient et en Afrique. Ainsi, le nombre d'étudiants d'origine balkanique inscrits à l'université en Turquie atteint presque 1400 en 1997¹⁰. Quant aux pays arabes, seuls la Syrie, la Palestine et l'Irak occupent une place très faible – respectivement la 15^e, la 17^e et la 18^e – sur la liste des 25 premiers pays à envoyer des étudiants en Turquie pour la période 2003-2008. En 2003, il n'y a que 262 Syriens, 209 Palestiniens et 182 Irakiens sur un total de 14 690 étudiants étrangers. Ensemble, ils constituent moins de 4,4 % du nombre total. En 2007, le pourcentage n'a pas varié puisqu'ils sont respectivement 260, 266 et 153 des 16 829 étudiants étrangers en Turquie¹¹. Pendant cette période, le nombre total d'étudiants étrangers oscille entre 14 000 et 17 000 jusqu'en 2007.

Stratégies d'internationalisation des universités turques

- 9 La légère augmentation du nombre d'étudiants étrangers à partir de 2003 (14 690) s'accélère en 2009 (21 361) et s'envole à partir de 2011 (31 170). Alors que les sauts quantitatifs de 1983 et 1993 découlent de la mise en place des bourses de l'État turc, la croissance des années 2010 repose essentiellement sur des démarches individuelles d'inscription. Plusieurs facteurs concourent à cette progression.
- 10 Les stratégies d'internationalisation des universités sont basées sur deux axes, économique et politique étrangère. En fait, le syncrétisme de l'idéologie et de l'économie établit la colonne vertébrale de la politique dite néo-ottomaniste du gouvernement, concept très en vogue pour analyser la Turquie sous l'AKP. C'est dans ce cadre qu'on assiste à une prolifération d'acteurs et d'institutions publics ou privés, qui développent leurs propres objectifs et stratégies reposant sur des intérêts tant économiques que politiques.
- 11 La politique étrangère du gouvernement AKP à partir de fin 2002 renforce le déploiement diplomatique, économique et culturel du pays dans les espaces moyen-orientaux et africains. Cette politique étrangère, de plus en plus marquée durant la décennie 2010 par un discours idéologique, religieux et politiquement expansionniste, construit progressivement de nouveaux instruments institutionnels.
- 12 En premier lieu, on assiste à la création de nouveaux organismes et institutions publics pour répondre à des nécessités administratives et soutenir le déploiement culturel de l'État turc au niveau international. La TİKA acquiert une plus grande capacité d'action au niveau international dans les années 2000 grâce à la très forte croissance des aides publiques au développement (APD) fournies par Ankara. L'éducation apparaît comme l'un des domaines prioritaires d'activité de l'expansion culturelle turque.
- 13 La création de l'Institut Yunus Emre (IYE) en 2007, à l'image de l'Institut français ou du Goethe-Institut, répond à un désir d'institutionnaliser la promotion à l'étranger de la langue turque et l'organisation d'activités culturelles, artistiques et académiques. En 2019, l'IYE est désormais un réseau composé de 159 bureaux ou points de communication dans 74 pays¹². Il administre le projet TABİP (*Academic and Scientific*

Cooperation Project of Turkey) qui vise à « renforcer la reconnaissance de la Turquie au niveau international dans le champ académique »¹³.

- 14 Un autre organisme, la « Présidence des Turcs à l'étranger et des communautés apparentées » (*Yurtdışı Türkler ve Akraba Topluluklar Başkanlığı – YTB*) voit le jour en 2010. Son « Haut conseil d'évaluation des étudiants internationaux » est chargé d'administrer l'ensemble des bourses publiques regroupées sous le nom de « bourses d'études Türkiye ».
- 15 En 2011, le YÖK lance le programme Mevlana¹⁴, qui organise l'échange d'étudiants et de personnel académique entre institutions d'enseignement supérieur turques et étrangères¹⁵. L'un de ses objectifs annoncés est de transformer la Turquie en un pôle d'attraction et d'influence de l'éducation supérieure. Dans la même perspective, l'« Académie turque » est fondée en 2012 à l'initiative conjointe de l'Azerbaïdjan, du Kirghizistan, du Kazakhstan et de la Turquie et obtient le statut d'organisation internationale le 27 août 2014. Le gouvernement turc crée aussi en 2016 la Fondation Maarif de Turquie (FMT) avec l'objectif de lui transférer la gestion des établissements scolaires implantés dans divers pays affiliés au mouvement güleniste qualifié dès lors d'organisation terroriste.
- 16 Sur le plan économique, l'éducation supérieure est promue au rang de produit d'exportation culturelle au même titre que le tourisme. En effet, parmi les protagonistes non gouvernementaux viennent d'abord les universités de fondation. Alors qu'elles n'étaient que 3 jusqu'en 1996, elles passent à 19 en 1999, 24 en 2006, 53 en 2011 et 73 en juin 2020. Malgré le caractère non lucratif consubstantiel à leur statut de fondation, une grande partie de ces établissements fonctionnent comme des entreprises privées et commencent à prospecter *des clients potentiels sur les marchés internationaux*. Ces établissements attirent l'attention des pouvoirs publics par leur force de création d'emplois et leur capacité à ramener des devises étrangères pour le pays.
- 17 Le gouvernement adopte alors une série de réformes administratives destinées à faciliter l'inscription des étudiants étrangers dans les universités turques. La modification la plus importante qui accroît significativement le nombre d'inscriptions est sans aucun doute la suppression en 2010 de l'examen centralisé d'entrée à l'université propre aux étudiants étrangers (*Yabancı Öğrenci Sınavı – YÖS*)¹⁶. À partir de cette date, chaque université acquiert l'autonomie de déterminer elle-même ses critères d'admission et d'organiser son propre examen. Une autre nouveauté réside dans la loi qui établit la base légale du permis de travail pour les étudiants étrangers en 2014¹⁷. En 2019, le YÖK supprime le *numerus clausus* pour les étudiants étrangers sauf dans certaines filières comme la médecine¹⁸.
- 18 Ces nouvelles institutions et réformes administratives portent rapidement leurs fruits comme en témoigne la forte augmentation du nombre de postulants à une bourse. Alors que 4026 candidats postulent et obtiennent tous une bourse en 2012, le nombre de demandes passe à 52 965 en 2013, 81 830 en 2014, 112 644 en 2016 et 148 428 en 2019. Quant aux bourses octroyées, leur nombre se situe entre 4000 et 6000 par an¹⁹. En 2019, près de 20 000 étudiants étrangers sur 158 000 bénéficient de bourses publiques. Soulignons que ces bourses ne concernent que la poursuite d'études dans des établissements publics.
- 19 La crise syrienne provoque aussi une vague inattendue d'étudiants syriens. Alors qu'ils n'étaient que de 445 avant la guerre en 2010, ce nombre monte à 962 en 2012. C'est

toutefois la circulaire de septembre 2012 envoyée par le YÖK aux recteurs de sept universités se trouvant dans des villes frontalières²⁰ permettant l'inscription des réfugiés syriens dans l'enseignement supérieur qui fait véritablement décoller ce chiffre. Il passe à 5198 (3675 hommes et 1524 femmes) pour l'année universitaire 2014-15, puis à 9170 (6160 hommes et 3010 femmes) en 2015-16. Pour l'année 2017-18, les universités accueillent 19 069 étudiants syriens dont 7045 femmes et 12 024 hommes, dont 16 402 sont inscrits dans le système public, et 2667 dans le privé. Istanbul est la première ville en nombre d'étudiants syriens. Viennent ensuite les villes proches de la frontière syrienne comme Gaziantep, Mersin, Kahramanmaraş et Şanlıurfa.

Les associations et l'approche idéologique dans l'accueil des étudiants internationaux

- 20 L'approche idéologique du gouvernement de la question des étudiants étrangers se précise dans les années 2010, notamment avec les « printemps arabes », qui sont conceptualisés comme une opportunité dans la poursuite de l'acquisition d'une envergure régionale. Alors que l'expression « étudiant étranger » est remplacée à partir de 2011 dans les documents officiels par celui d'« étudiant international », les étudiants commencent à être désignés, dans les allocutions, sous le vocable « nos invités ». Le gouvernement prend en septembre 2013 un décret permettant l'inscription d'étudiants égyptiens exclus des universités en Égypte pour des motifs politiques suite au coup d'État du mois de juillet²¹. Ceci étant, il promulgue aussi un décret facilitant l'accès à l'enseignement supérieur en Turquie des étudiants provenant de six pays considérés en guerre ou occupés, l'Irak, le Yémen, la Palestine, la Somalie, le Soudan du sud ou la Crimée²².
- 21 Le gouvernement soutient politiquement et financièrement les associations et les fondations proches de lui et qui adoptent un discours religieux. À ce titre, la fédération des associations des étudiants internationaux (*Uluslararası Öğrenci Dernekleri Federasyonu* – UDEF), qui réunit 68 associations affiliées actives dans 75 villes, apparaît comme l'une des organisations les plus dynamiques du pays. Ces associations se définissent elles-mêmes comme étant attachées à la spiritualité et aux valeurs islamiques. Elles développent à l'intention des étudiants internationaux des activités et projets d'inspiration religieuse. Parmi ceux-ci par exemple, les « Écoles de culture » (organisation de séminaires et meetings portant sur la culture de divers continents ou pays - toujours musulmans), ou des festivals d'art et culture, des réunions de prière (par exemple à Sainte-Sophie), des visites de lieux de cultes (mosquées), des journées de discussion autour de sujets religieux ou bien encore des lectures du Coran.
- 22 Vidéos et messages de soutien au Président Erdoğan ou encore activités de commémoration d'événements telle l'affaire de la flottille de Gaza en 2010 sont omniprésents sur leurs comptes sur les réseaux sociaux. Le message « nous sommes une seule millet » (le terme *millet* signifie « nation » mais aussi initialement « communauté religieuse ») apparaît comme le slogan principal de ces associations ou d'autres ONG à l'idéologie semblable. En dehors de l'UDEF et de ses affiliés existent nombre d'associations et fondations au profil très semblable comme l'Union estudiantine anatolienne (*Anadolu Öğrenci Birliği*). Par ailleurs, une autre structure, la TUMED, (*Türkiye Uluslararası Mezunlar Derneği* – Association des anciens étudiants internationaux

de Turquie), est fondée en mars 2016 par d'anciens étudiants pour créer un réseau international d'alumni.

- 23 Les sites Internet et les comptes sur les réseaux sociaux de ces associations mettent en avant leur coopération avec les mairies gérées par l'AKP, avec divers organismes étatiques (YTB, TİKA ou la Direction des affaires religieuses), avec des institutions comme Yunus Emre, ou des entreprises semi-publiques comme la compagnie aérienne Turkish Airlines. On y voit également des réunions et des échanges fréquents avec des associations religieuses turques, mais aussi avec des associations d'autres pays ou de diplomates des États musulmans. La coopération et l'échange des associations affiliées à l'UDEF avec la Fondation İHH (*İnsani Yardım Vakfı*, Fondation d'aide humanitaire), ou des organismes proches de cette dernière, attirent l'attention²³. Notons que l'İHH, connue pour son affinité avec le mouvement des Frères musulmans, acquiert une importante visibilité nationale et internationale dans les années 2010.
- 24 Les figures importantes du gouvernement, y compris le Président, ou certains dirigeants de l'administration publique participent aux réunions ou activités préparées par ces organisations. Ils y font des allocutions orientées par une représentation du monde selon laquelle l'union du monde musulman serait menacée par « l'Occident impérialiste et ses collaborateurs en Orient ». Par exemple, le Président Erdoğan affirme en 2018

Notre union ici constitue notre plus grande force contre ceux qui, en plus d'en exploiter les richesses matérielles, déforment la culture et l'histoire des pays. Embrassez le Coran et ne vous divisez pas. [...] Nous affirmons que nous formons tous une seule millet : nous sommes des frères²⁴.

Motivations et pratiques des étudiants

- 25 J'ai mené des entretiens avec huit étudiants et deux étudiantes provenant de pays arabes inscrits dans une même université de fondation stambouliote afin de comprendre leurs motivations à venir en Turquie et leurs pratiques une fois sur place (quatre étudiants du Maroc, deux du Liban, un d'Irak, un d'Égypte, une de Somalie et une de Tunisie). Je me suis également entretenu avec une assistante de recherche tunisienne qui m'a aidé à contacter les étudiants arabes, étant donné qu'elle est devenue une conseillère informelle pour certains étudiants d'origine maghrébine. En outre, j'ai conduit des entretiens avec les employés du bureau des étudiants internationaux, sorte de *front office* pour la clientèle étrangère.
- 26 Soulignons que les entretiens ont été menés en anglais puisque la plupart des étudiants interviewés ne parlaient pas suffisamment turc pour tenir une conversation, ce qui constitue d'ailleurs une barrière importante à la création de relations amicales avec les étudiants turcs qui parlent généralement moins bien anglais (voire pas du tout pour ceux qui sont dans des programmes en turc) que les étudiants internationaux dans cette université. Cet obstacle linguistique à leur socialisation est soulevé par quasiment tous les étudiants comme un problème qu'ils vivent au quotidien. L'anglais n'est pas vraiment devenu une langue commune entre étudiants d'origines diverses. Les étudiants construisent en général leur vie sociale avec ceux qui parlent la même langue qu'eux, sachant que les différences dialectales en arabe apparaissent comme une autre entrave linguistique selon des étudiants maghrébins. Ceci dit, ce problème s'atténue probablement dans les universités où le niveau d'anglais des étudiants est meilleur.

- 27 En dehors de raisons personnelles, la plupart des interviewés ont cité des motifs plus ou moins similaires derrière leur choix de faire leurs études en Turquie. Cette idée a germé grâce à l'influence ou le témoignage d'amis, de membres de la famille dont certains font des affaires en Turquie. Les séries télévisées turques, largement diffusées dans les pays arabes, sont souvent source d'une représentation ou d'une image favorable d'Istanbul et de la vie en Turquie en général, jouent un rôle important dans la décision de venir s'installer dans cette ville.
- 28 Les réformes administratives, notamment celles qui facilitent l'arrivée en Turquie et l'inscription à l'université constituent des facteurs majeurs dans le choix d'installation des étudiants dans ce pays. Un autre facteur majeur est sans doute l'aspect économique. Par exemple, l'étudiant libanais affirme que les études au Liban dans une université équivalente sont plus chères qu'en Turquie même si l'on y inclut le coût du déménagement d'un pays à l'autre. Les employés du bureau des étudiants internationaux rapportent également que les frais d'inscription et les facilités de paiement sont les premières questions que leur posent les candidats. Le faible montant des frais d'inscription avantage les universités turques par rapport aux universités britanniques, américaines ou celles des Émirats arabes unis qui sont aussi devenues une destination éducative régionale. Les frais d'inscription commencent aux alentours de 2500-3000 \$/année pour quatre ans d'étude en turc et 3000-3500 \$/année pour un cursus en anglais. L'attractivité de la Turquie se révèle plus grande encore si on prend en compte le coût de la vie, comparé aux villes européennes ou à celles du Golfe.
- 29 Lorsque certains étudiants citent des universités européennes comme alternatives possibles, c'est principalement pour mentionner les obstacles qui les ont découragés ou qui ont tout simplement rendu impossible le fait d'y aller. Le niveau académique requis pour l'admission, s'il constitue sûrement un problème, n'est pas vraiment évoqué par les étudiants. Ce sont les obstacles bureaucratiques, notamment l'obtention d'un visa pour eux-mêmes et les membres de leur famille qu'ils soulignent comme autant de contraintes supplémentaires. Plusieurs étudiants affirment que leurs parents ou un membre de leur famille leur ont déjà rendu visite depuis qu'ils sont en Turquie. La religion n'est pas citée de façon explicite comme jouant un rôle dans leur prise de décision mais ils mettent en avant la facilité de manger une cuisine halal, par rapport aux pays européens, comme élément positif.
- 30 Un autre facteur déterminant réside dans la relative sécurité du pays par rapport à une région tourmentée. La Turquie est perçue comme un pays sûr, tout particulièrement pour les familles vivant dans des pays politiquement déstabilisés. En dehors de l'Irak ou de la Libye, les étudiants venant de l'Égypte ou du Liban soulignent le rôle qu'a joué la question de la sécurité dans la décision de leurs parents de les envoyer en Turquie.
- 31 En ce qui concerne les pratiques et la vie quotidienne, la vie artistique et intellectuelle à Istanbul n'est évoquée que par une étudiante d'origine marocaine qui étudie l'architecture. Pour le reste, les cafés et restaurants sont souvent cités comme principaux lieux de sociabilité. Dans l'ensemble, la vie stambouliote est décrite comme agréable et caractérisée par un sentiment de liberté.
- 32 L'actualité du pays n'est pratiquement pas suivie. Ils ne regardent pas non plus de chaînes en arabe ou en anglais des médias publics ou privés en Turquie. Les réseaux sociaux constituent l'essentiel de leurs canaux d'information ; une grande part de leurs réseaux concernent leur propre pays ou un niveau complètement international. L'orientation idéologique du gouvernement n'est pas un élément décisif dans le choix

de leur pays d'études ; elle n'est pas non plus sujet d'attention une fois arrivés en Turquie.

Conclusion

- 33 Si l'on schématise, les réformes et la rhétorique gouvernementales promouvant les universités turques au niveau international se concentrent sur deux aspects : d'abord, les facilités administratives pour l'inscription à l'université, ensuite les affinités culturelles et religieuses. La question de la qualité de l'éducation reste éclipsée même si le YÖK tente de renforcer certains critères dans l'enseignement supérieur ces dernières années. Quant aux universités, elles usent de diverses stratégies pour séduire les étudiants internationaux.
- 34 Les entretiens montrent que si la Turquie n'est pas, pour les étudiants interviewés, la seule option, elle se présente au final comme l'option optimale voire réalisable sur le plan des conditions de vie d'un étudiant et des facilités d'inscription.
- 35 Rappelons toutefois que le tableau brossé ci-dessus n'implique qu'un échantillon réduit d'étudiants d'une seule université de fondation à Istanbul. La situation semble bien différente dans les universités publiques de villes de province où les lieux et les contacts sociaux sont plus limités, d'autant plus que les 73 570 étudiants syriens en novembre 2020²⁵, soit un tiers des étudiants internationaux, sont majoritairement inscrits dans ces universités de province. Cette étude s'est concentrée exclusivement sur les étudiants venant par leurs propres moyens dans une université privée à Istanbul.

Répartition des étudiants arabes par nationalité pour l'année universitaire 2018-2019

NATIONALITE	Hommes	Femmes	TOTAL
Toutes nationalités confondues	100 220	54 285	154 505
Bahreyn-Bahreïn	14	17	31
BAE /EAU	8	13	21
Cezayir /Algérie	359	229	588
Fas /Maroc	540	531	1071
Filistin /Palestine	1934	549	2483
Irak/Irak	5484	2130	7614
Katar/Qatar	22	17	39
Kuveyt/Koweït	15	4	19
Libya/Libye	1314	442	1756
Lübnan/Liban	322	145	467
Mısır/Égypte	2116	794	2910
Somali/Somalie	2679	1085	3764
Sudan/Soudan	527	208	735
Suriye/Syrie	17097	9938	27 035

SA/Arabie saoudite	245	172	417
Tunus/Tunisie	165	231	396
Ürdün/Jordanie	1994	649	2643
Yemen/Yémen	2528	548	3076
TOTAL	37 363	17 702	55 065

Tableau élaboré à partir des données du YÖK

NOTES

1. Déclaration du président du YÖK, Yekta Saraç, lors de la conférence sur l'internationalisation de l'enseignement supérieur en Turquie, le 24 septembre 2019. Selma Kasap (24 septembre 2019) "Türkiye'deki uluslararası öğrenci sayısı 172 bine ulaştı" [Le nombre d'étudiants internationaux en Turquie a atteint 172 000], *Anadolu Ajansı*. <http://www.aa.com.tr/tr/egitim/turkiyedeki-uluslararasi-ogrenci-sayisi-172-bine-ulasti/1592552>.

2. Yakupoğlu, Mustafa (2014) *Türkiye'nin Yüksek Öğretim Uluslararasılaşma Stratejisi, Avustralya ile Karşılaştırılması* [Stratégie d'internationalisation de l'enseignement supérieur de la Turquie, comparaison avec l'Australie], mémoire de spécialisation pour la 'Présidence des Turcs à l'étranger et des communautés apparentées', Ankara, p. 57. <https://ytbweb1.blob.core.windows.net/files/resimler/thesis/mustafa-yakupoglu-tuerkiyenin-yuksekoegretim-uluslararasilasma-stratejisi-avustralya-ile-karsilastirilmesi.pdf>.

3. Türkiye'de Öğrenim Gören Yabancı Uyruklu Öğrencilere İlişkin Kanun [Loi 2922 concernant les étudiants de nationalité étrangère poursuivant des études en Turquie], 14 octobre 1983. https://www.tbmm.gov.tr/tutanaklar/KANUNLAR_KARARLAR/kanuntbmmc066/kanundmc066/kanundmc06602922.pdf.

4. Pour une réflexion sur les universités privées d'Istanbul, voir Behar, David. *Les Universités privées d'Istanbul*, Istanbul, IFEA, [Dossiers de l'IFEA - La Turquie aujourd'hui 12], 2002. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ifeagd.168>.

5. Cf. cette publication de YÖK, rédigée par le président de son conseil exécutif : Çetinsaya, Gökhan (2014), *Büyüme, Kalite, Uluslararasılaşma:Türkiye Yükseköğretimi İçin Bir Yol Haritası*, [Croissance, qualité, internationalisation: une feuille de route pour l'enseignement supérieur en Turquie], (Yükseköğretim Kurulu Yayın No: 2014/2, p. 151. <https://www.yok.gov.tr/Documents/Yayinlar/Yayinlarimiz/buyume-kalite-uluslararasilasma-turkiye-yuksekoegretim-icin-bir-yol-haritasi.pdf>.

6. Balcı, B. (2005) « Les relations entre la Turquie et l'Asie centrale turcophone 1991-2004 », *Outre-Terre* 1(10), pp. 297-315. <https://doi.org/10.3917/oute.010.0297>.

7. Yurtdışı Türkler ve Akraba Topluluklar Başkanlığı [Présidence des Turcs à l'étranger et des communautés apparentées] (2011), 2010 Faaliyet Raporu [Rapport annuel d'activité pour 2010], Ankara, p. 30. https://ytbweb1.blob.core.windows.net/files/resimler/activity_reports/2010-faaliyet-raporu.pdf.

8. Alkın, R. C. (2020) *Tarihsel Kopuş ve Süreklilik Bağlamında Türkiye'de Devlet ve Sivil Toplumun Uluslararası Öğrenci Politikası* [Politique des étudiants internationaux de l'État et de la société civile

en Turquie dans le contexte de la rupture historique et de la continuité], thèse en sociologie, Necmettin Erbakan Üniversitesi Sosyal Bilimler Enstitüsü, Konya, pp.118-119. <https://acikerisim.erbakan.edu.tr/xmlui/handle/20.500.12452/5062>.

9. Kiroğlu, K. ; Kesten, A. ; Elma, C., (2010) “Türkiye’de Öğrenim Gören Yabancı Uyruklu Lisans Öğrencilerinin Sosyo- Kültürel ve Ekonomik Sorunları” [Problèmes socio-culturels et économiques des étudiants étrangers de premier cycle qui étudient en Turquie], *Mersin University Journal of the Faculty of Education* 6(2), pp. 26-39. <https://dergipark.org.tr/en/download/article-file/160784>.

10. Balcı, B. (2005), *Ibid*.

11. Çetinsaya, G. (2014), *Ibid*, p. 154.

12. 159 points de communication dans 74 pays dont 58 centres culturels dans 48 pays et 101 départements de turcologie dans 50 pays. Les centres culturels dans les pays arabes se trouvent à Amman, Beyrouth, Doha, Jérusalem, Manama et Ramallah, Alger, Khartoum, le Caire, Rabat, Tunis, Mogadiscio. Voir : *Yunus Emre Enstitüsü Faaliyet Raporu 2019 (2020)* [Rapport annuel d’activité de l’Institut Yunus Emre 2019], Ankara, pp.12-14. https://www.yee.org.tr/sites/default/files/yayin/yee_2019_v2_31122020.pdf.

13. Voir le site officiel : <https://www.tabip.global/ecosystem/views/portal>.

14. Il est à souligner que Mevlana et Yunus Emre sont tous deux de grandes figures du soufisme du 13^e siècle.

15. Site officiel du programme Mevlana : <https://mevlana.yok.gov.tr/>.

16. “Yurt Dışından Kabul Edilecek Öğrenci Kontenjanları” [Quotas d’étudiants étrangers acceptés], YÖK, s.d. <https://www.yok.gov.tr/ogrenci/yurt-disinda-kabul-edilecek-ogrenci-kontenjanlari>.

17. Yabancılar ve Uluslararası Koruma Kanunu [Loi concernant les étrangers et le droit international de la protection] 6458 (4/4/2013) date d’entrée en vigueur 11/04/2014. <https://www.resmigazete.gov.tr/eskiler/2013/04/20130411-2.htm>. Uluslararası işgücü kanunu [loi de travail international] 6735, date de publication 28 juillet 2016. <https://www.resmigazete.gov.tr/eskiler/2016/08/20160813-1.htm>.

18. Annonce officielle non datée : “YÖK’ten Yabancı Kontenjanı Müjdesi” [Bonne nouvelle du YÖK à propos des quotas d’étudiants étrangers], YÖK, s.d. <https://www.yok.gov.tr/Sayfalar/Haberler/yok-ten-yabanci-kontenjani-mujdesi.aspx>, reprise dans la presse, voir par exemple “YÖK’ten üniversitelere ‘uluslararası öğrenci kontenjanı’ müjdesi” [Bonne nouvelle du YÖK aux universités à propos des quotas d’étudiants étrangers], *TRT Haber*, 6 mai 2019. <https://www.trthaber.com/haber/egitim/yokten-universitelere-uluslararasi-ogrenci-kontenjani-mujdesi-414324.html>.

19. Alkın, R. C. (2020), *Ibid*, pp. 134-135.

20. “Suriyeli mültecilere Türkiye’de sınavsız üniversite” [Les réfugiés syriens admis sans examen à l’université en Turquie], *Cumhuriyet*, 22 septembre 2012. <https://www.cumhuriyet.com.tr/haber/suriyeli-multecilere-turkiyede-sinavsiz-universite-371816> et Seydi, A. R. (2014) “Türkiye’nin Suriyeli Sığınmacıların Eğitim Sorununun Çözümüne Yönelik İzlediği Politikalar” [Politiques suivies par la Turquie pour résoudre le problème de l’éducation des réfugiés syriens], *SDÜ Fen Edebiyat Fakültesi Sosyal Bilimler Dergisi* 31 p. 285. <https://dergipark.org.tr/tr/download/article-file/117752>.

21. Mentionné dans Seydi, A. R. (2014) *op. cit.* L’information n’est plus accessible sur le site du YÖK.

22. “Mülteciler” [Réfugiés], YÖK, s.d. <https://denklik.yok.gov.tr/multeciler>.

23. Voir par exemple le compte Facebook de l’UDEF. <https://www.facebook.com/udeforgtr>.

24. Allocution du Président Erdoğan lors de la 11^e assemblée de la Fédération internationale des associations estudiantines (UDEF), 12 mai 2018. UDEF, “Cumhurbaşkanı Erdoğan, 11. Uluslararası Öğrenci Buluşması Final Programı / 12 Mayıs 2018” [Président Erdoğan, Discours de clôture du 11^e

Rassemblement international des étudiants / 12 mai 2018], *YouTube*, 16 mai 2018. <https://youtu.be/EnUpvt-4D1s>.

25. Mülteciler Derneği (2020) “Türkiye’deki Suriyeli Sayısı Aralık 2020” [Le nombre de Syriens en Turquie décembre 2020], *Mülteciler*, 31 décembre 2020. <https://multeciler.org.tr/turkiyedeki-suriyeli-sayisi-aralik-2020/>.

AUTEUR

UĞUR KAYA

Politiste, Université de Nişantaşı (Département de science politique et de relations internationales), chercheur associé à l’IFEA

Voting Behaviour of Yemeni Students in Istanbul: Influential Factors and Tendencies

Mohammed Kubati

- 1 Turkey is considered to be one of the most attractive destinations for international students. The Council of Higher Education in Turkey (YÖK) has reported that the number of international students in Turkey reached 185,047 in the academic year 2019-2020, many of whom come from Middle Eastern countries. According to the same statistical survey by YÖK (2020), the number of Yemeni students in Turkey reached 4386 in the academic year 2019-2020, when in 2013-2014 that figure did not exceed 330. This drastic increase in student numbers led Yemeni students to form small communities in cities such as Istanbul, Ankara and Konya. As a result, they established student unions in cities such as Ankara in 2013 and Istanbul in 2014, finally establishing the Yemeni students' union in Turkey (*Yemeni Öğrenciler Derneği Türkiye - YÖDT*) in 2016. Today, the Yemeni students' union in Turkey has 35 branches all over Turkey which hold yearly elections for their respective administrative boards. The Istanbul branch, which is the largest, held its most recent election, opened to all Yemeni students, in October 2020 in which over 250 students participated, even though the number of Yemeni students in Istanbul reached 1228 last academic year according to the aforementioned report. Moreover, as a precedent in the history of YÖDT - Istanbul, a woman was elected. This event triggered the researcher -who is at the same time one of the founding members of YÖDT- to investigate the voting behaviour of Yemeni students in Istanbul in order to understand voters' choice of candidates.
- 2 Democratic process in the Republic of Yemen has been rescinded since 2006 -if we exclude the mock elections in 2012 which resulted to the accession of Abd Rabbo Mansour Hadi to the presidency. Subsequently, a whole generation of first-time voters has been deprived of any opportunity to participate in a national election. This deprivation of democratic practices of this young generation left them with few democratic practices in their communities. Therefore, in this case study, the student election in Yemeni student unions abroad is the only democratic practice that

university students have experienced to date and which ensures a minimal level of democratic consciousness among them. Thus, since we know almost nothing about the electoral behaviour of this young generation and their political tendencies, it is important to examine their electoral practices at the individual level.

- 3 This paper aims to examine the voting behaviour of Yemeni students in Istanbul in order to isolate influential factors in the elector's decision. Student election is one of the most important activities that students have in university life since it trains students for democratic practices and enhances their performance in social activities. However, it has been noted that there is an absence of research in this field in Yemeni society. The paper highlights the attitudes of Yemeni youth toward elections, which may also give some insight into the students' future engagement in politics.

Literature review

- 4 The electoral behaviour of youths in student governments in various educational institutions has caught the attention of many researchers who study electoral behaviour. Many emphasise the educational role student participation plays in democratic practices (Al-Salîm 2014). In this regard, Saha & Print (2010) argue that participation in student governments is primordial for college students to engage civically as it provides them with exposure to the democratic process, which in turn increases the likelihood of involvement in civic and political life as adults. Most studies on student electoral behaviour have been conducted in North American colleges and universities. However, it is worth mentioning that most of these studies, in the United States as well as in other countries, have tended to focus more on the issue of participation in student elections in an attempt to investigate the reasons behind low election turnout. Furthermore, most studies on student electoral behaviour in student governments use quantitative methods to examine certain correlations. MENA region notably lacks studies of this kind.
- 5 In 2016, Abdullah Al-Harbî conducted a study on Saudi students' club elections in the United Kingdom with the purpose of exploring the nature of the participation of around 1200 Saudi students. Following a quantitative methodology, around 1200 students participated in the survey. The findings of this study are quite inspiring as it shows a moderate correlation between the turnout and the personality factor, which can be used in my study. Moreover, this study bears similarities to my own. First, it was conducted in a foreign country. Second, the student club is independent from the educational institution. Third, Saudi and Yemeni societies share common characteristics. However, differences exist, the most salient being the democratic sphere and its practices in the countries of origin. Ahmed Helal & Eid Abo Hamza (2015) focus on university students in Egypt. Yemen and Egypt share some characteristics in terms of the democratic sphere. Both countries are republics with supposedly fair elections, and political pluralism. However, both suffer from human rights violations and the absence of democratic practices, a situation which has worsened since the Arab Spring. Therefore, the study provides us with a better understanding of political behaviour determinants on the individual and society in such radical transformation periods in Egypt and the Arab region after the Arab Spring. They aim to question the relationship between political efficacy, voting behaviour and partisanship by means of a survey taken by 255 university students. The researchers' theoretical framework is

based on the rational choice theory and Newman and Sheth's model of primary voter behaviour which can be useful for my own study. However, the major hypotheses of correlation between political efficacy and voting behaviour were refuted in the results. Relevantly, Bashar Al-Salim's quantitative study (2016) conducted in Jordan to explore the level of democratic practices and trends towards political participation by student councils in Jordanian universities shows a high level of democratic practices among student councils in Jordanian universities combined with a moderate level of political participation. While gender has no statistically significant effect on democratic practices, there were statistically significant differences in favour of state universities and the Humanities. In light of these findings, we might be able to utilise some of them to understand political trends among Yemeni students and their effect on voting behaviour in student elections. Regional affiliations, as studied in Watfah (2012) is another concept that might have validity for this study. Watfah contends that Arab voters often base their choices on the identity of people and on traditional affiliations of tribal/regional significance, which reflects the process of transforming electoral practices into a process that imposes traditional values. Although I think that tribal affiliations in my case are not prevalent, regional affiliation can have an influence on Yemenis' electoral behaviour.

- 6 Among the few qualitative studies available, the most informative is Jennifer Fox's 2017 doctoral dissertation. It aims to understand the experiences of ten candidates for the positions of president and vice president and their perception of political efficacy in student government elections in the United States. It investigates why students choose to run in student government elections, how they perceived their experiences, and how they described their sense of political efficacy as a result of their candidacy. The significance of the study stems from it focusing on the unique experiences of student candidates in student government elections where most studies either examine student government elections through voter turnout or delve into student government participation post-election. The utilisation of the notion of political efficacy in the study was efficient and can help us to understand voters' attitudes towards the candidates and their perceived self-efficacy.

Methodology

- 7 This study focuses on the Istanbul branch of YÖDT (*Yemenli Öğrenciler Derneği – Türkiye*), the largest branch of the union member-wise. The election of a woman for the presidency with the largest number of votes is a precedent in the history of YÖDT-Istanbul. This qualitative study combines two methods. First, participant observation during union activities. Second, focus groups and semi-structured interviews with a limited number of union members. The participants were chosen according to diversity and representativity criteria.
- 8 My involvement with YÖDT-Istanbul, first as a founding member since 2015 and then as the president for two years (2016-2018), allowed me the opportunity to interact with a large number of members during the election process. Besides, my participation in the supervisory committee for the Istanbul branch during the years 2019-2020 is the main incentive for conducting this research.
- 9 Due to the Covid-19 pandemic, most of the Istanbul campaign activities were held virtually through social media platforms except the vote casting itself. I was able as a

member of the union to observe closely the campaigns of the candidates and their interactions with students as they were using Facebook and WhatsApp groups mainly for their campaign. Semi-structured interviews were elicited as the main methodological tool, as this format allows the maintenance of the research guideline and the interview structure along with offering leeway to probe the interviewees in order to get more data. Semi-structured interviews allow the examination of the patterns in the participants' speech, while it supplies the researcher with information that he might not have considered in the first place. The interviews were recorded through Zoom meeting rooms with prior consent of the respondents.

- 10 Twelve participants were selected among YÖDT-Istanbul members who voted in the election. They were selected purposively according to a certain criterion which guarantee the variety of the sample in terms of gender, academic level, political orientations, and whether they voted for the winning or losing contenders. They were divided into two sections, with four of them interviewed separately, and the rest interviewed in a focus group as follows:

The interviews

N	Code	Gender	Academic level	Notes
1	A2	Female	Undergraduate	Losing candidate
2	B2	Female	Master	Previous elections preparatory committee member
3	F2	Female	Undergraduate	Winning candidate
4	H1	Male	Master	Previous elections preparatory committee member

Focus group

N	Code	Gender	Academic level	Notes
1	He1	Male	Undergraduate	Previous leading member
2	Am1	Male	Undergraduate	Active member
3	Wa1	Male	Undergraduate	Elections preparatory committee member
4	Ab1	Male	Undergraduate	Previous leading member
5	Gu1	Male	Master	Previous leading member
6	Af2	Female	Undergraduate	Previous leading member
7	Su2	Female	Undergraduate	Previous leading member
8	Ru2	Female	Undergraduate	Elections preparatory committee member

Interview questions

- 11 The main research question was formulated as follows: *In your opinion, what are the factors that drive YÖDT members to choose one candidate over another?* The interview also contained some other relevant questions that enriched the content of the interviews.
1. In your opinion, why do YÖDT members participate in the YÖDT elections? And why not?
 2. How do you evaluate the efficacy of a candidate?
 3. To what extent does political affiliation and partisanship affect students' choice?
 4. Does the electoral program of a candidate affect students' choice? How?
 5. What reasons do you think allowed a female to win the election 2020 for the first time in YÖDT-Istanbul?
 6. How do you gain confidence in a candidate so that you vote for him/her?

Why do Yemeni students participate or refrain from participating in the elections?

- 12 In answering this question, the majority of the respondents attributed the participation in the student elections to personal relationships and acquaintances. In other words, the personal relationships of the candidates or their supporters lead students to come to the venue of the election and vote as a gesture of solidarity. One of the interlocutors in the focus group added that most of those students have no understanding of democratic practices. Furthermore, *F2* noticed that in the last election, students go to elections to settle scores which is a reflection of the polarisation between students, as well as between groups. Moreover, almost half of the participants attributed the participation in elections to the thirst and craving for democratic practice since most of YÖDT members are youths who have not been able to participate in any political democratic practice in their country. Regarding the reason why students may refrain from participating in the elections, three of the respondents said that some students are convinced of their inability and their lack of influence on the election results. One of the interviewees pointed out that those who did not vote in the elections either have no trust in the association itself or are not interested in such activities. On the other hand, *H1* attributed the problem to the location of the election venue and the “tiring nature” of Istanbul regarding its transportation.¹

The influential factors on voter's decision in YÖDT – Istanbul elections

Student Blocs and Cliques

- 13 As for the most influential blocs and cliques in YÖDT, respondents mention the following:
- Political blocs: *Islah's bloc* (Islamists), *Al-Aqiyal's bloc* (Nationalists), and *Anti-Islah's bloc*.
 - Region-based blocs and cliques: the *People of Amran* and the *Hamdan clique*, the *Hadrami clique*, and the *Southerners' bloc*.
 - Common interest-based blocs: the *Success House of Yemen*, and the *Busula Reading Club*.

- 14 All the interviewees emphasised the significant role that student blocs and cliques play in affecting the voter's decisions in elections. However, these blocs and cliques have different backgrounds and reasons behind their formation, some of which are explicit, and others are not. Primarily, political blocs are the most salient among student blocs, with the Yemeni Congregation for Reform or Islah being the predominant bloc. Other blocs and cliques are region-based, while others are cultural, or based on mutual interests like sports or media. The interviewees' general consensus is that blocs play a significant role, but they consider that they have a varied effect or influence. While some see student blocs as the main and most salient factor, others regard them as having a secondary role. The interviewees also have various positions regarding the acceptance or rejection of the role of these blocs in democratic practices. Most respondents find that blocs and clusters in elections are constitutive of democratic practices, but according to them, they must be mobilised in a proper way to be more efficient. Some respondents, however, showed resentment towards student blocs and cliques, seeing them as a threat to democratic practices since they deprive some good candidates from winning simply because the latter lack a supportive bloc. More than half of the interviewees asserted that these blocs and cliques usually tend to have lists of the desired candidates which they circulate among their members. According to *He1*, those lists are the most influential factor in determining the winner in the election. *Gu1* believes that had he not had the support of the Busula Reading Club, he would not have won in the previous election. On the other hand, *Wa1* claims that although Islah is the engine of the elections and the largest bloc, members of Islah who ran in the previous and current elections did not win. Similarly, another interviewee said that these blocs can have positive or negative effects on the candidate as they increase the competition among candidates. Relatedly, *Ab1* pointed out that the higher chances of a candidate to win are to be included in different lists of different blocs and clusters.

Personal relationships and connections

- 15 There is a consensus among the participants on the importance of the influence of personal relationships on voters' decisions. As seen above, participants differ in rating its level of influence. Two of the interviewees state that personal relationships are the most influential on the voters' decision. However, it is worth mentioning that some of these personal relationships or friendships are integrated within certain blocs especially small-sized ones, therefore, it is sometimes difficult to distinguish between the first and second factor. According to what participants mentioned regarding this point, personal relationships affect voting in two ways. The first one is the existence of a direct relationship between candidates and voters in which voters would tend to vote for their friends or acquaintances as a gesture of solidarity. The second takes the form of recommendations received by voters from their friends regarding one candidate or another. When asked about voting for a friend who is a candidate, regardless of his/her efficiency, four respondents rate efficiency higher than friendship when it comes to elections and the future of YÖDT. One of them says she would never be in such a position because she would have advised her friend not to run in the election if he/she were not competent. However, two interviewees mention that personal relationships played an important role in their decisions. One of them reaffirms it is preferable to choose a person you are familiar with over a stranger.

The election campaign and the electoral program

- 16 The participants' opinions differ on the influence of the election campaign and program; however, it seems that all agree that its impact is moderate compared to the previous factors. *Ru2* believes that election campaigns have no effect on elections in contrast to personal relationships. Moreover, six interviewees state that election campaigns have a marginal effect on elections especially on undecided voters, or those unaffiliated to student blocs. Furthermore, *H1* argues that the election campaign can have a huge impact when the candidate him/herself has a prominent presence and is known for his/her work experience. *B2* finds the electoral program important, however, she notices that students usually do not read candidates' electoral programs. *F2* elaborates more on this by observing that most students do not read the electoral program or the candidates' resume, which still retains their importance as proof of a candidate's competence and commitment. *A2*, on the other hand, argues that the reason for not reading the electoral program is that winning candidates usually do not keep their promises.

Candidates' speeches

- 17 In every election, candidates have the opportunity to give a two-minute speech before the voting in the election venue, but due to Covid-19 restrictions, these speeches were broadcast through Facebook. For some participants, the candidates' speeches were important in making their choice. However, many of them believe most students were not influenced by these speeches. *F2* is of the opinion that candidates should deliver more emotional speeches to attract voters' attention. For *He1*, candidates' speeches in this election were not as influential as the previous election since they were online. The view count on Facebook Live tends to prove *He1* right as they did not exceed 50 views for each speech, for a voter turnout of around 250. The speeches lacked the trademark energy of previous elections, but those who used emotional speeches won the election.

Gender bias

- 18 When participants were asked to what extent they think gender affected voter decision, their answers varied. *A2* for example asserts that gender was influential and that it betrays a sexist attitude among certain students. She shared her experience during the October 2020 election where some students told her that had she not been a woman, they would have voted for her. Another interviewee says that the gender factor can be present but was not so influential. On the other hand, three interviewees minimise the role of gender in affecting voting behaviour, with one stating that were there gender bias, a woman would never have won.

Regional affiliation

- 19 Regarding regional affiliation, participants hold different views. One respondent remarks that regional affiliation strongly affects voters' decision, which in turn motivates the formation of blocs and coalitions. *Af2* believes regional affiliation has an influence although not as much as blocs and cliques, while two participants believe regional affiliation has no effect whatsoever on voters' decisions.

Desire for change

- 20 Interestingly, participants who supported the winning candidate cite desire for change as an influential factor in the last election, unlike those who did not vote for her.

What is efficiency for you?

- 21 When asked to evaluate candidates' efficiency to vote for him/her, most respondents underline candidates' previous experiences. *H1* for example thinks efficiency is reflected in the way a candidate introduces him/herself to the audience and how he/she presents his/her activities in YÖDT. *B2* mentions a candidate's educational and cultural level, as well as speech and leadership skills as his/her most important assets. However, *Af2* mentions a shift in her attitude by explaining that in previous elections she used to think a candidate's competence was reflected in his/her personal relationships, leadership skills, and proficiency in the Turkish language. However, in the last election she deemed a candidate competent if he/she could achieve the goals he/she has set for him/herself. As for *Su2*, she describes a capable candidate as a person with a rich experience in volunteer work, who has great faith in YÖDT, and possesses administrative and leadership skills. Similarly, *F2* believes an efficient candidate is a capable individual with a passion for work.

What raises your trust in a candidate?

- 22 Most participants mention that previous experiences increased their trust in a candidate. Three interviewees state that a candidate's charismatic character is a crucial factor for them. *Su2* adds she finds it important that a candidate shows the ability to bring together students from different backgrounds and interests around him/her. As for *Am1*, a candidate's independence is the most important. On the other hand, *H1* tends to trust those who seem to have time to invest in YÖDT's activities, and he trusts candidates in higher academic levels when it came to the presidency of the YÖDT.

Why did Fatema win this election?

- 23 Fatema is a member of YÖDT-Istanbul who was running in the last election in 2020. She is the first female to win an election in the history of YÖDT-Istanbul. Most participants tend to believe that Fatema's win benefited from a conflict among contenders. Another reason most participants agree on is that Fatema was accepted by all students' blocs. *Wa1* argues that he does not see her winning confirms students' increased awareness regarding gender discrimination since he noticed that after the elections, the criticism, mockery and ridicule about the fact that a woman was elected as head of YÖDT-Istanbul, demonstrates a limited awareness. In fact, it was perceived that Fatema ran at a juncture when conditions were ripe for her to emerge as the best choice, which was unanimously agreed upon by all parties, and this increased her chance of winning. *Af2* summarised the reasons behind Fatema's win in four points: she deserved to win, conflictual relationships between some of the candidates, new generation openness towards the election of a woman contrary to the older generation who opposed it, and lastly, the influence of her speech. *Ab1* shares this opinion but emphasises the support

given by blocs, since Fatema was included in the list of the Islah, Busula Reading Club and the Success House of Yemen. Moreover, Ru2 adds that Fatema is compatible with all the influential blocs in the Union, has no enmities, and that her political and intellectual positions were undeclared. As for B2, she does not see the influence of gender discrimination awareness among students in her election but thinks that blocs played a big role in supporting the candidates. She points out that Aicha, another female candidate, lost the election despite her competence and active participation in YÖDT activities. It is interesting to note that no respondent mentions Fatema's electoral program or her election campaign.

Conclusion

- 24 It is surprising that no participant mentioned Covid-19 as an additional factor. I may interpret this as the lockdown was lifted at the time the election was held. Moreover, political affiliation influence was obvious in the way participants answered the questions during the focus group session. Observations of the study cannot be generalised due to the lack of representativity of the group of interviewees and because of the limited time devoted to participant observation. The researcher's position and subjectivity should be taken into consideration as it may affect the study as well as the lack of references on the topic of electoral behaviour in overseas student unions.

BIBLIOGRAPHY

Al-Harbî, Abdullah (2016), "Taf'îl al-mushâarakat al-tullabiya fî intikhâbât andiya al-tullâb al-sa'udiyîin bi-al-mamlaka al-muttahida" [Activating Student Participation in Saudi Student Club Elections in the United Kingdom], *Dirâsat fî al-ta'lim al-jâmi'i* 34, October, pp. 93-169, https://deu.journals.ekb.eg/article_18566_c9067a7a0444b8e340f0a55be58edf65.pdf.

Al-Salîm, Bashar (2016). "Mustawâ al-mumârasât al-dîmuqrâtiyya wa-al-ittijâhât nahw al-mushâarakat al-siyâsiya ladâ majlis al-talaba fi al-jâmi'at al-urduniyya" [The Level of Democratic Practices and Attitudes Towards Political Participation among Student Councils in Jordanian Universities], *Dirâsât. Al-'ulûm al-tarbawiyya* 43(4), pp. 1503-1524. <https://journals.ju.edu.jo/DirasatEdu/article/download/6778/6956>.

Al-Salîm, Bashar (2014), "Mustawâ al-mumârasât al-dîmuqrâtiyya al-safiyya ladâ mu'allimî al-talaba al-mawhûbîn wa-l-talaba al-'âdiyîn min wujhat nazar al-talaba fî-l-Urdun: dirâsa muqârana" [The Level of Democratic Practices among the Teachers of gifted and ordinary Students According to the Students of Jordan: Comparative Study], *Majalla al-'ulûm al-tarbawiyya* 22(2), pp. 81-111. http://search.shamaa.org/PDF/Articles/EGJes/JesVol22No2P2Y2014/jes_2014-v22-n2-p2_081-111.pdf.

Helal, Ahmed, & Abo Hamza, Eid, (2015). "Political Efficacy, Voting Behavior and Partisanship among University Students", *International Journal of Humanities and Social Sciences* 5(9/1), pp. 300-315. <https://www.ijhssnet.com/journal/index/3287>.

Fox, Jennifer (2017), *Student Government Elections: The Experiences of Candidates and Their Perceptions of Political Efficacy*, Ph. D., Faculty of the Graduate School of the University of Texas at Arlington, <https://rc.library.uta.edu/uta-ir/handle/10106/26765>.

Saha, Lawrence; Print, Murray (2010), "Student school elections and political engagement: A cradle for democracy", *International Journal of Educational Research* 49(1), pp. 22-32. <https://doi.org/10.1016/j.ijer.2010.05.004>.

Wafah, Ali Asaad (2012), "Al-nukhab wa thaqâfat al-ta'assub fî al-khalîj al-'arabî: idâ'ât maydâniyya" [The Elites and the Culture of Group Feeling: Lessons from the Field], N° 93, 1 June, Saudi Arabia, Markaz al-Khalîj li-l-abhâth, *Arâ hawla al-Khalîj* [Opinions about the Gulf] https://araa.sa/index.php?option=com_content&view=article&id=143:2014-06-11-06-30-01&catid=128&Itemid=290.

Yüksek Öğretim Kurulu (2020). *Yükseköğretim Bilgi Yönetim Sistemi*. [Système de gestion de l'information sur l'enseignement supérieur]. <https://istatistik.yok.gov.tr/>.

NOTES

1. A suggestion will be to have several election venues in order to increase the participation percentage.

AUTHOR

MOHAMMED KUBATI

Étudiant en psychologie à l'Université Ibn Haldun (Istanbul), ancien président de l'Union des étudiants yéménites en Turquie

Paysages ciné-musicaux arabes en Turquie

Mehmet Öztürk

- 1 Les contacts étroits avec l'arabe et le persan, l'utilisation d'une graphie arabe du 10^e siècle à 1928, représentent une des nombreuses influences culturelles qui ont pénétré le monde turc. Au 20^e siècle, la musique arabe et le cinéma égyptien ont joué un rôle crucial pour la formation de la culture audiovisuelle de la Turquie, particulièrement pendant l'âge d'or du cinéma égyptien (1935-1960) et celui du cinéma turc (1950-1980). Malgré la rupture radicale des nouvelles élites du pouvoir et de la politique de l'État kémaliste avec le monde arabo-musulman au cours des années 1920 et 1930, la popularité de la musique arabe et des films égyptiens n'a pas faibli dans une Turquie nationaliste et laïque. Dès le début des années 1930, l'influence du cinéma sonore égyptien a commencé à se propager. Lorsque le film *Les larmes de l'amour* (Mohamed Karim 1936), interprété par le célèbre musicien égyptien Mohamed Abdelwahab, est sorti à Istanbul à l'hiver 1938, des milliers de personnes sont allés le voir sous la pluie, sans se soucier de marcher dans des rues envahies par la boue. Ce film, précurseur de la diffusion rapide du cinéma égyptien, a réalisé environ 270 000 entrées en Turquie. Le nombre de films égyptiens projetés dans les années 1930 et 1940 était à peu près équivalent au nombre de films turcs ; entre 1938 et 1944, 16 films égyptiens contre 17 films turcs sont projetés. Après l'interdiction de la diffusion de la musique classique turque et orientale à la radio turque, en vigueur du 2 novembre 1934 au 6 septembre 1936, les films égyptiens sont devenus davantage populaires. Pendant la Seconde Guerre mondiale, avec la baisse des entrées des films européens et américains en Turquie, le cinéma égyptien a trouvé de plus en plus de place dans les salles d'Istanbul et d'Anatolie.
- 2 Cependant, l'intérêt inattendu du public turc pour les films égyptiens a déplu au gouvernement de l'époque. Le cinéma égyptien était perçu comme une menace pour les partis dirigeants qui suivaient une politique nationaliste et laïque, tels que le Parti républicain du peuple (*Cumhuriyet Halk Partisi* – CHP), le Parti démocrate (*Demokrat Parti* – DP) et plus tard le Parti de la justice (*Adalet Partisi* – AP). Dans un document envoyé au ministère de l'Intérieur le 10 février 1942, le CHP a demandé d'une part l'interdiction

des films égyptiens devenus très populaires à Adana et Mersin et, d'autre part, l'apprentissage et l'appropriation de la langue turque. Le 21 juin 1943, le ministère de l'Intérieur déclara qu'il ne serait pas correct de diffuser des films à Bitlis, Diyarbakır, Gaziantep, Hatay, İçel, Adana, Siirt et Mardin, ni doublés en turc, ni en version originale arabe. L'interdiction des films égyptiens dans des endroits proches des pays arabes a perduré jusqu'en 1957. En revanche, cette interdiction a eu pour conséquence l'augmentation du nombre des productions égyptiennes adaptées pour le cinéma turc (Berktaş 2010 : 179-180). Sous l'influence de la musique arabe et des films égyptiens, les films avec chanteurs turcs ont été tournés en série et le cinéma turc est entré dans une phase dynamique. Muharrem Gürses, le réalisateur turc le plus suivi dans les années 1950, a déclaré que, pendant sa jeunesse, il regardait des films égyptiens à Istanbul avec les larmes aux yeux et que son amour pour le cinéma égyptien avait déterminé sa carrière de réalisateur (Kırel 1995). Ainsi ses films rappellent directement les films égyptiens. *Kırık Plak / Le disque cassé* (Osman F. Seden 1959), film emblématique du genre, dans lequel a joué et chanté Zeki Müren, montre la similarité des formes d'expression dans les cinémas égyptien et turc d'alors (Meriç 2009), ou encore *La Chanson immortelle*, (Henry Barakat avec Farid Al-Atrash 1952) et *Beklenen şarkı / La chanson attendue*, (Sami Ayanoğlu avec Zeki Müren 1953), et ces exemples du cinéma sentimental que sont *Fils de pauvres* de l'Égyptien Youssef Wahby (1946) et *Fakir çocuklar / Les enfants pauvres* (1966) du Turc Memduh Ün qui présentent de nombreux points communs.

- 3 Lorsque les films égyptiens ont été interdits vers la fin des années 1940, le nombre de films turcs a augmenté. À cette époque, la Turquie avait choisi une politique pro-étatsunienne et un régime économique relativement libéral. Cette libéralisation politico-économique eut des effets dans le domaine de l'industrie culturelle, dans les secteurs du cinéma et de la musique. En outre, le nombre de journaux pro-occidentaux à grand tirage, tels les quotidiens *Hürriyet* et *Milliyet*, mais aussi les magazines de culture, de cinéma, de mode et d'humour connurent un fort développement. L'État républicain, soucieux d'appliquer la laïcité, voulait rester à l'écart des films religieux, mais *La naissance de l'islam* (Ibrahim Izz al-Din 1950), *Bilal Habeşi*¹ (Ahmad al-Tuhi 1953) et *La propagation de l'islam* (Ahmad al-Tuh 1953), furent diffusés en Turquie sous l'autorité du gouvernement (DP) pro-étatsunien et conservateur². Par ailleurs, des films turcs inspirés des mélodrames égyptiens furent tournés à partir de scénarios tirés de romans sentimentaux turcs (Arslantepe 2009 : 132). Il faut cependant préciser que les coûts d'importation et de doublage d'un film égyptien étaient moindres que la réalisation d'un film turc. Grâce aux films égyptiens, puis aux films américains et turcs, l'habitude d'aller au cinéma s'était massivement diffusée, les films égyptiens drainant surtout un public peu attirés par les films américains (Yılmazok 2007 : 39-40).

Les films musicaux turcs : une inspiration égyptienne

- 4 La radio, le médium de masse le plus influent de l'époque, a popularisé de nombreux musiciens arabes et égyptiens à Istanbul et dans les régions turques voisines de l'Irak et de la Syrie. Le premier film sonore du cinéma turc *Istanbul Sokaklarında / Dans les rues d'Istanbul* réalisé par Muhsin Ertuğrul en 1931, avec la vedette égyptienne Aziza Amir en tête d'affiche, a été coproduit avec l'Égypte. Le cinéma turc et son public ressentent une proximité avec le cinéma égyptien mélodramatique, et avec la

musique arabe traditionnelle. Mais si le cinéma égyptien populaire attirait un public en Turquie dans les années 1950 et 1960, la littérature et le cinéma réalistes égyptiens n'avaient en revanche aucun écho. Dans une Turquie occidentalisée à grande vitesse, la littérature et le cinéma italiens, français, russes soviétiques jouissaient d'un statut privilégié au détriment des cinémas et des littératures arabes, persans ou turcophones d'Asie centrale.

- 5 La musique et le style expressif des sentiments utilisés dans le cinéma égyptien peuvent être ressentis dans des mélodrames réalisés dans les studios de Yeşilçam à Istanbul, mais cette fois l'espace et la langue ont changé. Au lieu des beaux jardins égyptiens du Caire et du Nil, ce sont les paysages d'Istanbul et du Bosphore qui sont à l'écran, sur un fond musical de chansons adaptées en turc. Le musicien turc Saadettin Kaynak a composé, entre 1940 et 1960, des chansons en version turque pour 85 films égyptiens (Özyıldırım 2008 : 120). Des musiciens et des artistes arabes, tels que Oum Kalthoum, Mohamed Abdelwahab, Leila Mourad, Farid Al Atrash, Sabah, Warda, Feirouz, Abdulhalim Hafiz, Asmahan, Wadi El Safi, Samira Tawfik ; et les films pionniers du cinéma égyptien tels que *Laila*, premier long-métrage réalisé en 1927 par un Turc, Wedad Orfi, ensuite, *Widad* (Fritz Kramp 1936), *Zayneb* (Youssef Wahby 1930) *La rose blanche* (Mohamed Karim 1933), *Dananir* (Ahmed Badrakhan 1940) sont connus en Turquie. La figure emblématique de cet échange cinématographique est Wedad Orfi. Dès son retour de Paris à Istanbul en 1925, il est parti très vite au Caire pour une nouvelle aventure. À cette époque, le cinéma et le théâtre turcs étaient dominés par Muhsin Ertuğrul, qui avait une formation pro-européenne et fidèle aux valeurs de la république kémaliste. Orfi voulait filmer la vie du prophète Mahomet pour une société de production allemande, Markos. On prétend qu'Orfi a également rencontré Kemal Atatürk avant de se rendre en Égypte, et que ce dernier aurait souhaité collaborer à ce projet intitulé « Le prophète ». L'université islamique al-Azhar et la presse égyptienne sont scandalisées³. Orfi, accusé d'être un agent secret, est expulsé d'Égypte. Dès son retour à Istanbul, il devient l'acteur primordial de la présence du cinéma égyptien en Turquie. Ainsi, il a fondé avec Aziza Amir, en 1927, la première société de films en Égypte.
- 6 Un élément important de correspondance interculturelle entre les musiques égyptienne et turque utilisées dans leurs cinémas respectifs, est le genre musical du *maqâm*, avec l'utilisation d'instruments communs. Les mélodrames réalisés dans les studios de Yeşilçam étaient des compositions hybrides dans lesquelles se retrouvaient de la musique turque et arabe, et l'influence des films égyptiens et hollywoodiens. Ahmet Selçuk İlkan, éminent parolier de la musique arabesque turque des années 1980, résume la forme du cinéma musical arabe et turc en ces termes : « Je tiens à ce que chaque chanson ait une histoire. La poésie est une peinture sonore et la peinture est un poème silencieux. Et le poème est une image sonore... »⁴. Safa Önal, le scénariste le plus prolifique du cinéma turc, a écrit que celui-ci a été fortement influencé par des traditions narratives qui tirent leur modèle des contes des mille et une nuits⁵. Les cinémas turc et égyptien, nourris à ces traditions, sont ainsi entrés en résonance à travers la représentation de la passion amoureuse, la mise en scène des parties musicales montrant la proximité amicale et joyeuse entre le chanteur et ses auditeurs ou la séduction qu'exercent les danseuses sur leur public, tandis qu'Istanbul et Le Caire apparaissent comme deux fonds de décors urbains au carrefour de l'orientalisme et du

modernisme⁶. Les mêmes motifs narratifs ont été, en outre, repris dans les films comiques.

- 7 Les idiomes cinématographiques pouvaient être ainsi facilement compris par un public qui possédait un faible niveau de culture cinématographique. Les réalisateurs de ces films étaient principalement Muharrem Gürses, Hulki Saner, Osman F. Seden, Nejat Saydam, Temel Gürsu, avec la participation de chanteurs-acteurs tels que Zeki Müren, Emel Sayın, Orhan Gencebay, Ferdi Tayfur, İbrahim Tatlıses... Lors de la phase d'activité des studios de Yeşilçam, les salles de cinéma urbains, projetant des mélodrames, des films musicaux ou érotiques, étaient pleines durant la pause déjeuner.
- 8 L'influence de la langue arabe sur les poètes et les écrivains turcs traditionnels, tels que Mehmet Akif Ersoy, Peyami Safa, a continué jusqu'au début du 20^e siècle. Dans le domaine musical, Safiye Ayla, de père égyptien – Hafız Abdullah Bey – et de mère saoudienne, était l'une des chanteuses préférées d'Atatürk. Quant à Cahide Sonku, première réalisatrice du cinéma turc, elle est née au Yémen. Les auteurs turcs tels que Refik Halit Karay, Ahmet Haşim ou Lütfü Akad ont vécu dans des villes arabes comme Alep et Bagdad. La télévision syrienne dans les régions frontalières, tout au long des années 1970 et 1980, les actualités, les programmes musicaux et les films ont été regardés notamment à Gaziantep et Antioche. La chanson '*alâ 'ayn muwalliyatayn* [Sous les yeux de mes parents] interprétée par la chanteuse libanaise Samira Tawfik est encore chantée de nos jours lors des mariages dans les districts arabophones. Le comédien syrien Duraid Lahham, bien connu à Antioche pour son personnage comique de Ghuwwar, a joué dans le film de Hulki Saner *Bir Damat Aranıyor* (*À la recherche d'un mari* 1968), tandis que l'Égyptien Farid Shawqi a été acteur dans six films turcs. Le réalisateur turc Orhon M. Ariburnu a tourné *Exile* à Beyrouth en 1951. L'interaction au niveau cinématographique entre Istanbul et Le Caire, puis Beyrouth, a diminué dans les années 1960 et 1970. La formation des cinémas nationaux dans certains pays de la région et la diffusion massive du cinéma indien dans le monde arabo-musulman a changé la carte cinématographique de Bombay à Casablanca et a fait diminuer la part de diffusion du cinéma égyptien (Srouf 2018).

De l'axe Le Caire-Istanbul à l'axe Adana-Mardin

- 9 Les villes turques frontalières ou situées à proximité de la Syrie ont entretenu des liens commerciaux et culturels avec des villes telles qu'Alep, Damas ou Beyrouth. Dans plusieurs villes et villages de Turquie, la population arabe était majoritaire avant que les politiques de migration et d'assimilation changent la donne et l'arabe était l'une des langues maternelles utilisées ou l'une des langues parlées par les personnes bilingues. Dans les districts de Samandağ, Defne, Arsuz et dans plusieurs quartiers d'Antioche, la population arabophone est plus importante que la population turque. En conséquence, la musique et le cinéma arabes sont populaires dans des lieux comme Antioche, Mardin, Urfa, Adana, Mersin, Gaziantep, qui sont proches de la Syrie. Les populations « minoritaires » ont été niées pendant longtemps par un nationalisme officiel, mais l'histoire et la situation géographique ne peuvent l'être. En réalité, la musique et la langue arabes, loin d'être « importées » ou « étrangères », sont partie intégrante de la vie de ces régions et de leurs habitants.
- 10 Dans cette géographie multi-ethnique, Adana est devenu le plus grand centre de production et de distribution du cinéma et de la musique après Istanbul. Cette ville, à la

fois proche de Mersin, Urfa, Hatay ou Gaziantep et carrefour des langues et cultures turque, arabe, kurde, occupe une place particulière dans la production et la diffusion de « l'arabesque turque ». Lors de la modernisation turque, Istanbul et la nouvelle capitale de la République, Ankara, avaient pour modèle la modernité européenne tandis que l'axe Adana-Mardin, qui correspond aux régions de la Méditerranée orientale et du Sud-est de la Turquie, conservait des relations culturelles avec Alep, Beyrouth et Bagdad. Plusieurs poètes, scénaristes, metteurs en scène, acteurs et musiciens turcs ont enrichi, grâce à ces interactions, la palette de sons et d'images de la musique et du cinéma turcs. Les écrivains Orhan Kemal, Ahmet Haşım ou encore Refik Halit Karay ont vécu un certain temps en Syrie ou en Irak ; l'écrivain Muzaffer İzgü, les réalisateurs Yılmaz Güney et Ali Özgentürk, le producteur novateur Abdurrahman Keskiner, et l'écrivain Yaşar Kemal sont originaires d'Adana. On peut aussi mentionner, en relation avec cet axe et dans le domaine de la littérature, des personnalités telles que Bekir Yıldız, Mehmed Uzun, Ahmed Arif, Osman Şahin, Ayla Kutlu, Ali Yüce, Bedi Gümürlü ; dans le domaine musical et cinématographique relevant du genre arabesque, İbrahim Tatlıses, Ahmet Kaya, Ahmet Selçuk İlkan, Hilmi Yarayıcı, Murat Göğebakan, Haluk Levent, ainsi que les acteurs et chanteurs Ferdi Tayfur, Müslüm Gürses, Gökhan Güney et Selami Şahin.... De nos jours, Tomris Giritlioğlu, Semir Aslanyürek, Erkan Tahhuşoğlu, Mehmet Öztürk, Fikret Reyhan, Barış Atay et Ayhan Sonyürek participent à la création littéraire et audiovisuelle turque contemporaine. Adana-Mardin constitue ainsi un axe qui entretient des relations commerciales et culturelles aussi bien avec Alep ou Beyrouth qu'avec Istanbul.

- 11 Durant les années 1970 et 1980, un nouveau style influencé par la musique arabe, connu sous le nom d'arabesque, s'est développé et popularisé grâce à la diffusion au format vidéo. Il suscita la désapprobation des putschistes de 1980 qui firent interdire « l'arabesque turque » à la radio et à la télévision ainsi que dans les transports en commun. Le film *Çeşme* (*La fontaine*, réalisé par Temel Gürsu), interprété et chanté par Ferdi Tayfur, originaire d'Adana, méconnu à l'époque, est devenu le film le plus regardé de l'histoire du cinéma turc. Sorti en 1976, le film a réalisé 12 millions d'entrées pour une population de 40 millions d'habitants. La partie musicale du film comporte des mélodies arabes aussi bien que des paroles d'une chanson d'amour française⁷. Le phénomène de l'arabesque turc semble avoir capté l'énergie, les désirs et les rêves de la génération politisée des années 1970. Le cinéma arabesque met en scène les distinctions sociales, le fossé entre riches et pauvres, entre citadins et paysans et exprime le désir de se débarrasser de la pauvreté et de l'humiliation, d'accéder au bonheur et à la richesse. Dans un entretien, Ferdi Tayfur affirmait que « l'arabesque survivra tant qu'il y aura de l'injustice » et établissait ce parallèle significatif : « Si j'avais étudié à l'université, j'aurais connu le sort de Deniz Gezmiş... »⁸.
- 12 En dépit des pressions et des préjugés, la musique arabe continue d'exercer son attrait dans de nombreux quartiers à Antakya, à Urfa, à Adana... particulièrement lors des fêtes de mariage tandis que la pratique de la langue arabe reste importante dans la vie quotidienne et durant les moments de sociabilité. On peut ici rappeler que lors du coup d'État militaire de 1980, certaines chansons arabes furent interdites pendant les fêtes de mariage. Ce fut le cas, par exemple, de *Meryem Meryemti*, une chanson populaire dans la région de la Méditerranée orientale turque, interdite parce qu'elle parlait de l'enlèvement d'une jeune fille arabe par un soldat ottoman. En dépit de cette interdiction, le public a continué à la chanter. Ainsi en 2018, avec le soutien d'une

communauté arabophone alaouite de Turquie, un film inspiré par cette chanson intitulé *Meryem Meryemti*, a été réalisé par Uğur Kara. Il est cependant resté méconnu en raison d'une diffusion limitée. Finalement, avec la libéralisation de l'espace audiovisuel et la plus grande accessibilité des nouvelles technologies, les voix des Arabes et des Kurdes « rustiques » sont devenues de plus en plus audibles dans les domaines de la musique et du cinéma, aussi bien dans les registres de la culture de masse que dans celui du cinéma d'auteur.

Conclusion

- 13 Les relations entre les cultures arabe et turque, qui partagent de nombreux traits communs, ont longtemps été entachées de préjugés prenant leur source dans des tensions idéologiques et politiques, particulièrement entre le segment laïc et celui de l'islam politique. La pratique de la langue arabe s'est considérablement affaiblie en Turquie en raison de la politique nationaliste mais aussi du fait du développement des industries audiovisuelles dans les années 1950. L'utilisation d'une langue turque « correcte » dans les films des studios de Yeşilçam a joué un rôle important dans la diffusion du turc comme langue officielle et commune après que certains ont considéré que « la langue la moins parlée et la pire était le turc » (Soysüren et Yıldız 2017). Elle gagna cependant ses lettres de noblesse dans la littérature mondiale grâce à des écrivains tels que Sait Faik Abasıyanık, Melih Cevdet Anday, Nazım Hikmet, Orhan Kemal, Aziz Nesin, Yaşar Kemal ou Fazıl Hüsni Dağlarca.⁹
- 14 En 1933, dix ans après la proclamation de la République, fut inaugurée la campagne “Vatandaş, Türkçe konuş!” [Citoyen ! Parle turc], relancée après le coup d'État militaire du 12 septembre 1980. Elle visait particulièrement les régions où vivaient des populations arabophones et kurdophones. Cette période correspondit cependant à l'« âge d'or » du style de l'arabesque dans la musique et dans le cinéma avec la participation de compositeurs et de chanteurs arabophones et kurdophones. Durant les dernières décennies, l'essor des séries télévisées turques a inauguré une nouvelle étape des relations audiovisuelles entre le monde arabe et la Turquie et de nouvelles passerelles entre le Nil et le Bosphore.

BIBLIOGRAPHIE

Arslantepe, M. (2009), “Türk Romanı ve Türk Sineması İlişkileri” [Liens entre le roman turc et le cinéma turc], *Marmara İletişim Dergisi* 14, pp. 125-142. <https://dergipark.org.tr/tr/download/article-file/2973>.

Berktaş, E. (2010), *1940'lı Yılların Türk Sineması* [Le cinéma turc des années 40], Istanbul, Agora.

El Charkawi, G. (1962), *Situation et tendances du cinéma arabe*, Rapport pour l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, 24 octobre 1962, Paris.

- Kirel, S. (1995), “Yapımcıların Can Simidi Muharrem Gürses” [Muharrem Gürses, bouée de sauvetage des producteurs], *Antrakt* 51, pp. 59-64.
- Meriç, M. (2009), “Türkiye’de Sinema-Müzik İlişkilerine Bir Bakış” [Regard sur les relations cinéma-musique en Turquie], *Kebikeç* 28, pp. 205-214. https://kebikecdergi.files.wordpress.com/2012/07/20_muratmerica.pdf.
- Öztürk, M. et Saydam, B. (2021), *Ortadoğu Sinemaları. Mekanlar, Renkler, Sesler* [Les cinémas du Moyen-Orient. Lieux, couleurs, sons], Istanbul, Doruk.
- Özyıldırım, M. (2008), “Türkiye’de Batılılaşma Süreci ve Mısır Filmlerine Getirilen Arapça Yasağı” [Le processus d’occidentalisation en Turquie et l’interdiction de l’arabe par le biais des films égyptiens], *Eski/Yeni Dergisi* VIII, pp. 115-120. <https://dergipark.org.tr/tr/download/article-file/488829>.
- Srouf, N. (2018), *Bollywood film traffic. Circulations des films hindis au Moyen-Orient (1954-2014)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- Soysüren, A. H. et Yıldız, N. (2017), “Erken Cumhuriyet Döneminde Türk Sinemasının Ulus- Devlet Politikalarıyla İlişkisi Üzerine Bir Değerlendirme”, [Évaluation de la relation entre le cinéma turc et les politiques des États-nations au début de la période républicaine], *Karadeniz Uluslararası Bilimsel Dergi* 35, pp. 95-110. <https://doi.org/10.17498/kdeniz.319725>.
- Tayfur, F. (2013), “Okusaydım Deniz Gezmiş gibi olurum” [Si j’avais étudié, j’aurais connu le sort de Deniz Gezmiş], *Akşam*, 14 août 2013.
- Yağcı, H. (2020), “Türkiye’de Hasılat Rekorları Kıırp En Çok İzlenen Film Çeşme” [Çeşme, le film le plus vu et qui a battu le record d’exploitation en Turquie], 2 mars 2020, <http://ahsuyesilcam.com/tag/hulki-saner-cesme-film>.
- Yılmazok, L. (2007), *Türk Sinemasının Ulusal Karakterini Etkileyen Ögeler ve Sinema- Seyirci İlişkisi* [Éléments affectant le caractère national du cinéma turc et la relation entre le cinéma et le public], Mémoire de Master 2, Mimar Sinan Güzel Sanatlar Üniversitesi. <https://tez.yok.gov.tr/UlusalTezMerkezi/TezGoster?key=wBmNpkQC9Nhi90NLW7E7-cOHgODRrEPvLeqAiaU28Y87SRfB35EeTposCPjwGqv0>.

NOTES

1. Bilal ibn Rbah, dit Bilal l’Abyssin (580-640) était l’un des compagnons du Prophète Mahomet. Il était né esclave, d’un père arabe et d’une mère abyssine. Il est considéré comme le premier muezzin de l’islam.
2. Après le coup d’État militaire de 1960, les principaux dirigeants du Parti Démocrate (DP) furent assassinés.
3. Sur cette histoire peu connue en Turquie, voir Gelal El Charkawi (1962).
4. Entretien avec Ahmet Selçuk İlkan, le 2 novembre 2018, Istanbul.
5. Entretien avec Safa Önal, le 26 octobre 2018, Istanbul.
6. Pour un regard global sur ce sujet, voir Mehmet Öztürk et Barış Saydam (2021).
7. Voir Hulusi Yağcı (2020) à propos des Mémoires d’Hulki Saner.
8. Entretien avec Ferdi Tayfur dans le quotidien *Akşam*, 14 août 2013. Deniz Gezmiş, militant de la gauche révolutionnaire de la génération 68, a été assassiné en 1971.
9. Ali Shir Novai (1441-1501), poète turc d’Asie centrale qui a défendu le turc contre l’arabe et le persan, avait en son temps fait une tentative dans ce sens.

AUTEUR

MEHMET ÖZTÜRK

Cinéaste et professeur, Université de Marmara (Istanbul), chercheur associé à l'Inalco et à l'Ircav (Sorbonne nouvelle)

Istanbul, l'exil et la patrie

Nawaf Al-Qadimi

Traduction : Marianne Babut

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte a été publié par la revue en ligne *Almodon* le 3 août 2017 sous le titre “An Istanbul, al-manfâ wa-l-watan”.

- 1 Il ne suffit pas d'avoir déambulé, caméra à la main, dans les rues d'Istanbul pour connaître cette ville. Il ne suffit pas d'avoir photographié la Mosquée Bleue et le détroit du Bosphore, ni d'être allé au restaurant Nusr-Et ou au café Mimar Sinan pour la comprendre. Car cette ville vaste et dense, parmi les plus belles du monde, n'est plus simplement une destination prisée par les touristes et les investisseurs. Elle est également devenue un lieu où affluent, en grand nombre, les exilés et sinistrés de notre époque.
- 2 Je connais bien Istanbul. Enfant, j'y venais régulièrement en vacances avec ma famille. Au fil des ans, j'ai pu constater l'évolution de la vie politique turque et ses répercussions sur le territoire de la ville d'Istanbul, ainsi que sur sa vie sociale et culturelle. Sont venus s'ajouter à cela les importants bouleversements engendrés par les vagues de réfugiés des différents « printemps arabes », qui ont fait d'Istanbul un monde intimement lié au nôtre, à ses crises, à ses causes, à ses femmes et ses hommes. Des personnes issues de sociétés et de classes extrêmement contrastées se sont retrouvées à vivre là, dans cette grande ville turque. Venus d'Irak à l'est, du Maroc à l'ouest, ou de l'un des nombreux pays arabes situés entre les deux, ces immigrés comptent parmi eux aussi bien des islamistes de tendance djihadiste, que des gauchistes athées ou encore des anarchistes...
- 3 Ces deux dernières années, en raison de mon travail, je ne me suis jamais absenté plus d'un mois ou deux d'Istanbul. J'y ai désormais des dizaines d'amis et peux vivre, dans les plis de son tissu urbain, des expériences chaque fois nouvelles. À la différence du Caire, de Beyrouth ou de Rabat, c'est ici la patrie temporaire de milliers de bannis,

d'affligés, d'activistes et de révolutionnaires qui forment autant de petites sociétés, pétries de nostalgie pour leurs pays d'origine respectifs.

- 4 Il y a quelques semaines, j'ai traversé à pied Istanbul de nuit, en compagnie d'un ami égyptien réfugié ici à la suite du coup d'État du maréchal al-Sissi. Il m'a alors raconté comment des dizaines de ses compatriotes, de jeunes lycéens ou étudiants ayant fui les poursuites et procès politiques en Égypte, se retrouvaient désormais à Istanbul, entassés dans des appartements collectifs. Ne parvenant ni à travailler ni à poursuivre leurs études, ils sont en proie au désespoir et à l'errance, se sentant inutiles et vivant chichement. Ils n'ont ni argent, ni travail, ni accès à l'enseignement, et aucun horizon politique ne se dessine dans leur pays. Même leurs modestes logements collectifs, ils risquent à tout moment d'en être expulsés.
- 5 Au moment de la chute d'Alep [n.d.é. décembre 2016] et de l'évacuation forcée des révolutionnaires et des familles jusqu'alors assiégées, Istanbul a pris l'aspect d'un rassemblement mortuaire. L'inquiétude pouvait se lire sur le visage de ses résidents syriens. Tous redoutaient le sort qui attendait les milliers de civils et de combattants des quartiers d'Alep-est, hier encore « libérés ». Tous pleuraient la défaite de cette capitale de la révolution dans le nord syrien, et l'ampleur de sa débâcle.
- 6 Istanbul a une extraordinaire capacité de mimétisme et d'empathie : elle te donne raison, quel que soit ton ressenti. Lorsque tu es morose, elle se rabougrit sous tes yeux et prend instantanément un coup de vieux. Les arbres, les rues, les minarets, les visages : tout est alors baigné de tristesse. Lorsque tu es d'humeur joyeuse, les mouettes semblent chanter pour toi, la lune chercher ta proximité, et la pluie fraîche et légère tomber pour toi et pour toi seul. Par ses soirées calmes, la ville devient une source abondante d'inspiration pour le soufi, un lieu privilégié de révélation pour le poète. J'ai pour habitude de retrouver mes amis dans un café populaire sympathique où l'on partage un thé, on joue au *tawla* et on parle de politique, de culture, de littérature. On se raconte notre quotidien et on plaisante ensemble. En contemplant ce que disent leurs sourires, je perçois combien Istanbul est devenue, pour nous tous, notre « chez nous ».
- 7 Un de mes amis a perdu quatre de ses frères dans la révolution syrienne. Un deuxième a vécu le siège de Homs pendant un an et demi. Un troisième a tenu aussi longtemps qu'il a pu dans Alep assiégée et n'en est parti qu'avec les derniers combattants. Un quatrième s'est retrouvé, au lendemain du massacre de la place Rabia al-Adawiya [n.d.é. au Caire le 14 août 2013], à chercher parmi les cadavres calcinés celui de son frère. Un cinquième a quitté en cachette son domicile à Sanaa. Il a fui clandestinement son pays, lorsqu'il a appris que son nom figurait sur la liste noire des Houthis. Un sixième, après avoir passé plusieurs années dans les geôles de Kadhafi, a pris la tête d'un groupe armé lorsque la révolution s'est déclenchée, dans l'espoir de rétablir la justice et de reconquérir la liberté. Une fois Kadhafi renversé, les révolutionnaires ont commencé à s'entredéchirer et mon ami fut victime d'une tentative d'assassinat, dont il réchappa par miracle. Jusqu'à aujourd'hui, le père et le frère d'un septième ami sont toujours arbitrairement détenus. La moitié de ses proches sont soit en prison eux aussi, soit morts. Un huitième ami a été détenu durant des années dans les prisons de l'occupant israélien. Il a rejoint Istanbul après avoir été libéré dans le cadre de l'échange de prisonniers prévu par l'accord Shalit [n.d.é. octobre 2011]. Un neuvième a quitté Mossoul la peur au ventre, ne sachant s'il devait craindre les balles de Daech ou celles de la Mobilisation populaire [n.d.é. *al-Hachd al-chaabi*, milice chiite]. Un dixième a été

torturé, pendant une année entière, dans les geôles des Renseignements de l'armée de l'air syriens. Je pourrais continuer ainsi longtemps, tant la liste est longue de ces amis qui, tous autant qu'ils sont, ont vécu des péripéties dignes d'un roman.

- 8 Istanbul regorge aussi d'histoires moins dicibles et plus douloureuses encore. Celles de filles et de femmes qui ont connu la détention, l'errance, la perte des leurs et de nombreuses autres souffrances tues, enfouies dans l'espoir d'être oubliées... Mais l'opprimé n'oublie jamais.
- 9 Même les populations du Golfe ont désormais leur part dans ce creuset arabe condamné à l'exil. Istanbul est en effet devenu un refuge pour de nombreux activistes de la péninsule poursuivis pour leurs opinions politiques, qui ont préféré quitter leurs pays plutôt que de croupir en prison...
- 10 Aux yeux de tous ces exilés arabes en Turquie, la possibilité de s'y sentir en sécurité n'a jamais été aussi précieuse qu'au moment où elle a été dangereusement menacée. Cette nuit-là, lorsque le dernier coup d'État en date a failli aboutir [n.d.é. 15 juillet 2016], les Arabes résidant en Turquie ont connu des sommets d'angoisse et de panique. Beaucoup se sont alors demandé : où irons-nous si le putsch réussit et qu'on nous force de nouveau à partir ?
- 11 Un jour, tandis que je discutais avec un groupe de copains dans un café stambouliote, le ton monta tout à coup à la table voisine. Le garçon de café, un « Arabe », avait semble-t-il mal parlé à un groupe d'hommes turcs, des habitués du lieu. Ces derniers commencèrent à s'exciter, et l'un d'eux proféra des insultes racistes. Le silence se fit soudain. Mes amis, alors en plein débat, se turent tous. On pouvait lire sur leurs visages un mélange de surprise et d'affliction, face à cette piqure leur rappelant qu'ils étaient ici des étrangers, des réfugiés. Je pouvais entendre leurs pensées : pour l'absent, même détruit, son pays reste chéri.
- 12 Au milieu de ce grand marasme arabe, des centaines de jeunes gens s'emploient à fournir de l'aide humanitaire et des services d'éducation aux populations réfugiées. Certains mettent sur pied des projets culturels. D'autres surveillent de près ce qui se passe dans leur pays d'origine et participent, d'où ils sont, à la vie militante politique et médiatique. D'autres encore travaillent à documenter les exactions commises dans leur pays. Nombreux sont ceux qui se démènent pour poursuivre leurs études et dépasser l'obstacle de la langue turque. Tous ont en commun d'être déprimés. Tous portent sur leurs épaules le poids écrasant du souvenir des détenus et des martyrs, que rien n'efface. Tous ont dans le regard la trace d'un deuil. Celui d'un printemps dont les bourgeons ont flétri avant d'éclore. Celui d'un rêve brisé et de ses incommensurables pertes humaines.
- 13 Personne, mieux que ces jeunes-là, ne sait ce qu'est l'injustice. Ce que signifie l'oppression qui broie l'être humain et le vide de son âme. Ce qu'est la souffrance qui creuse son sillon au plus profond de l'être. Ce qu'est la colère qui couve dans les entrailles tel un volcan sur le point d'érupter et explose dans les veines, en une hémorragie de douleur et de dignité.
- 14 Pourtant, ils continuent de chercher la lumière au milieu des ténèbres, ces esprits vifs qui ont refusé de plier, ces mains qui n'ont jamais applaudi de chefs ni creusé de tombes, ces bras capables d'abattre des murs, ces visages restés expressifs, ces regards qui n'ont pas terni.

- 15 Ils sont les enfants de ce saccage inouï. Les vestiges de cet espoir dont la flamme continue de brûler sous les tas de décombres. Ils évoluent discrètement parmi leurs contemporains, sans chercher la gloire des projecteurs, traquant sans relâche l'avenir sur le terrain. Il se tiennent à l'orée du rêve, veillant sur l'imaginaire et la conscience, sur leurs patries inondées de sang et de poudre à canon. Ils attendent le moment où ils pourront prendre leur revanche et retourner chez eux. La saison de la joie qui, comme le jasmin et la rose, finira inexorablement par fendre le bitume pour fleurir à nouveau.
-

AUTEURS

NAWAF AL-QADIMI

Éditeur, Arab Network for Research and Publishing (Istanbul)

Récit d'un libraire arabe à Istanbul

Mohamed Abdelaziz Ahmed Elhagin

Traduction : Marianne Babut

- 1 Lorsque Franck Mermier m'a proposé de participer au travail collectif sur les présences arabes à Istanbul, j'ai d'abord pensé écrire un article sur l'activité de traduction qui a lieu dans la ville. Puis je me suis ravisé, envisageant plutôt une recherche sur un sujet qui m'est particulièrement familier puisqu'il concerne mon lieu de travail : une librairie arabe dans le quartier stambouliote de Fatih, qui est l'un des lieux emblématiques de la présence arabe dans la ville. Pourquoi en effet ne pas écrire sur la librairie, son univers et les histoires des Arabes qui la fréquentent ?
- 2 La librairie arabe d'Istanbul est un véritable laboratoire, propice à de nombreuses réflexions et observations anthropologiques. J'y travaille depuis trois ans et demi. Depuis septembre 2017, pour être précis.
- 3 Pour commencer, j'aimerais raconter au lecteur comment j'en suis venu à travailler dans cette librairie. J'ai terminé mes études à l'université de Tanta en 2012 et, malgré mes très bons résultats, je n'ai pas obtenu de poste à l'université. J'ai donc dû chercher du travail ailleurs et suis parti vivre à Doha, où j'ai occupé un poste de chercheur dans un centre d'études. Au cours des quatre années que j'ai passées au Qatar, j'ai mené mes recherches de master en littérature comparée sur l'orientalisme. Mon contrat ayant pris fin, j'ai dû chercher une nouvelle destination où me rendre. J'ai pensé à l'Égypte, mais de nombreux amis m'ont déconseillé d'y retourner en raison de l'insécurité régnante, de la traque des militants et plus généralement, de toute personne active dans le champ politique et culturel. Bien que je n'aie jamais rien écrit de politique, j'ai suivi leurs conseils et ai décidé de me rendre à Istanbul, où l'on me proposait un poste dans une librairie arabe.
- 4 Dans mon précédent travail à Doha, je passais mes journées assis devant mon ordinateur à assurer l'organisation des conférences, à répondre aux mails des intervenants et à contrôler le bon déroulement de la publication des ouvrages édités par le Forum des Relations Arabes et Internationales. J'ai également travaillé pour le secrétariat du Prix Sheikh Ahmad qu'organise l'État du Qatar pour récompenser le travail des traducteurs à travers le monde.

- 5 Dans mon précédent travail à Doha, je ne rencontrais que rarement des gens venant d'autres pays, sauf à l'occasion des forums et des conférences. Le reste du temps, je le passais dans mon bureau sans discuter avec grand monde. À la librairie, mon expérience est désormais tout autre : je passe le gros de mon temps à renseigner les lecteurs, que ce soit pour les aider à trouver un livre ou leur en recommander un en particulier. Discuter et débattre avec les visiteurs fait désormais partie intégrante de mon nouveau métier.
- 6 À peine arrivé à Istanbul, j'ai participé aux travaux en vue de l'ouverture de la librairie. Ce fut là une période à la fois éreintante et réjouissante. Éreintante, car disposer les livres sur les étagères en fonction de multiples critères de classement n'est pas chose facile. J'y ai passé de longues heures de travail, sans parler des efforts physiques que cela requiert et auxquels mon travail de bureau dans le Golfe ne m'avait pas habitué. Quant aux moments de joie, je les vis chaque fois que j'observe le visage de ces lecteurs arabes établis à Istanbul, qui flânent dans notre librairie haute de deux étages et riche de près de quatorze mille titres. Nos clients, eux, sont ravis de trouver certains ouvrages qu'il était avant cela difficile de se procurer dans une ville comme Istanbul.
- 7 Lorsqu'ils visitent la librairie, les Arabes d'Istanbul vivent un intense moment de nostalgie pour leurs pays d'origine. L'Égyptien s'arrête, songeur, devant les publications de la maison d'édition Dar El-Shorouk ; et le Syrien devant *Syrie, l'État de barbarie* de Michel Seurat. Avoir sous les yeux des caractères arabes, dans un pays turcophone, est un véritable moment d'émotion pour nos lecteurs.
- 8 Pour l'ouverture de la librairie, son directeur, Nawaf Al-Qadimi, a fait venir un groupe de musique arabe. Ce fut un moment saisissant, au cours duquel j'ai vu un jeune syrien verser une larme au moment où, dans la chanson *Nasam alayna al-hawa* de Fairouz, le chanteur a entonné le refrain : « Ramène-moi dans mon pays ». Moi non plus, je n'ai pu contenir mon émotion au milieu de ce festival de nostalgie collective, et j'ai pleuré en raison du mal du pays que j'éprouve pour cette Égypte dont j'ai dû m'exiler sans avoir rien à me reprocher. Simplement parce qu'il y règne un régime répressif, qui condamne les gens pour des actes qu'ils n'ont pas commis.
- 9 C'est comme cela que s'est déroulée la découverte, par les Arabes d'Istanbul, de notre librairie dans le quartier de Fatih. Lorsqu'ils examinent les livres, nos lecteurs exilés se sentent plus proches de leur pays, de ses causes et de ses problèmes. Ils découvrent parfois un livre censuré dans leur pays en raison de son audace, qui dénonce la nature despotique du régime politique. La littérature de prison remplit d'ailleurs, sans surprise, une longue étagère. Car si les Arabes divergent sur de nombreuses questions, ils ont en revanche en commun des régimes largement répressifs.
- 10 George Orwell a écrit : "a bookshop is one of the few places where you can hang about for a long time without spending any money". Ayant lui-même travaillé comme vendeur dans une librairie, il ajoute, parlant des mythomanes la fréquentant : "In the end one gets to know these people almost at a glance"¹. C'est en effet le type d'expertise qu'acquiert le libraire.
- 11 Après plusieurs mois de travail dans la librairie, j'ai été promu et suis devenu responsable des achats. Ma mission consiste à passer des commandes d'ouvrages à Beyrouth et au Caire principalement, et plus accessoirement au Maroc, en Tunisie et dans les pays du Golfe. Mais Beyrouth abritant toujours le plus grand nombre d'éditeurs et de diffuseurs, c'est là-bas que je passe le plus gros de mes commandes. À la faveur de

cette expérience, un nouveau monde s'est ouvert à moi, où je parcours les listes d'ouvrages publiés par les maisons d'édition, et où je suis de près les nouvelles publications qui paraissent dans le monde arabe.

- 12 La librairie joue le rôle d'interface, qui permet aux enfants de l'exil de suivre ce qui paraît dans le monde arabe. Après avoir acquis une certaine renommée auprès des lecteurs, la librairie a commencé à voir arriver des touristes du Golfe, à la recherche d'ouvrages introuvables dans leurs pays. Il m'arrive parfois d'assister à des conversations tout à fait intéressantes entre Koweïtiens, Qatariens et Saoudiens, qui tournent essentiellement autour de livres et d'idées, mais abordent également la situation politique et culturelle des différents pays arabes.
- 13 En rédigeant cet article, je me suis rendu compte combien le fait de travailler dans ce lieu avait contribué à transformer mon regard sur de nombreuses questions. Dans le cadre de mon précédent emploi au sein d'un centre de recherches à Doha, j'ai appris ce qu'étaient les différentes phases de travail sur un livre : le suivi de sa traduction le cas échéant, en contact avec les traducteurs, le travail de coordination puis celui d'édition du manuscrit, et enfin l'envoi de sa version finale, avec la couverture, à la maison d'édition à Beyrouth. Ayant vécu depuis leur naissance toutes les étapes de la constitution des livres, nous célébrions avec bonheur la réception, en provenance de Beyrouth, de leur version « papier ». Mais je ne voyais jamais les lecteurs vers qui ces livres allaient ensuite partir. C'est tout le contraire à la librairie où mon métier consiste en partie à rencontrer les lecteurs de cette ville non-arabophone, où vivent pourtant des centaines de milliers d'Arabes.
- 14 À travers mon travail de commande d'ouvrages dans les pays arabes, j'ai également pris conscience des difficultés que rencontrent là-bas le marché de l'édition et les métiers du livre en général, que ce soit en ce qui concerne les droits attachés à la traduction ou le prix de vente des ouvrages, comparé à la Turquie.
- 15 Mon travail en librairie m'a ouvert de nouveaux horizons de réflexion sur le secteur de l'édition et m'a invité à en savoir davantage sur l'histoire des éditeurs, de leurs financeurs et des problèmes que connaît cette industrie. Je suis devenu au fil du temps un « homme du livre » versé dans les questions d'édition, autant qu'investi dans mes recherches et écrits personnels. Depuis mon poste, je peux repérer les best-sellers, observer l'ascension puis la chute des maisons d'édition et comprendre les raisons de leur disparition du marché.
- 16 Il nous est impossible d'ignorer l'importance que revêt aujourd'hui la promotion en ligne des livres, au travers notamment des réseaux sociaux. Une blague circule entre nous, à la librairie. Lorsque de nombreux clients viennent le même jour nous demander un même livre, la première chose qu'on se demande, c'est qui a bien pu le recommander sur Instagram ou Facebook. Ce sont désormais les smartphones qui font office de têtes de gondole pour les livres.
- 17 Auparavant, la vitrine d'une librairie était considérée comme le capital de son propriétaire, puisque c'est là qu'il lui était possible de faire connaître sa « marchandise » et d'en susciter l'achat. Cette vitrine classique s'est désormais déplacée vers les réseaux sociaux, et il est devenu inimaginable qu'une librairie maintienne son activité sans publicité sur ces plateformes.
- 18 Depuis mon installation à Istanbul, mon expérience de libraire m'a fait revêtir un nouveau costume : celui du jeune de la librairie passionné de livres qui connaît les

goûts de ses lecteurs et est capable de répondre rapidement à leurs demandes, notamment celles d'un type particulier de client, à savoir le lecteur arabe régulier, qu'il soit journaliste ou chercheur. J'ai appris à connaître les sujets qui les intéressent et n'ai plus besoin qu'ils me dressent la liste des livres qu'ils veulent se procurer, pour les leur apporter. En fonction du type d'intellectuel que j'ai en face de moi, je suis en mesure de lui proposer de nouveaux livres, parmi ceux récemment acquis par notre librairie.

- 19 J'ai désormais dans mon répertoire les coordonnées de nombreux auteurs dont j'ai pu lire le travail par le passé. Je suis désormais celui qui leur fait parvenir, de Beyrouth et du Caire, les livres qu'ils souhaitent se procurer. C'est également moi qui les informe de l'arrivée d'un nouvel ouvrage qui s'inscrit dans leur champ de recherche.
- 20 J'ai désormais affaire à deux types de lecteurs arabophones. Le premier, qui recourt à la lecture à des fins récréatives pour apaiser la fatigue induite par une vie urbaine surchargée, souhaitera acheter un roman ou quelque chose de léger. Le second est l'intellectuel, le spécialiste d'un certain domaine de connaissance qui souhaite, pour sa part, se tenir au courant des nouvelles parutions.
- 21 J'ai pu constater que la communauté arabe exilée en Turquie témoignait un intérêt tout spécifique pour l'histoire de l'Empire ottoman, ainsi que pour celle de la Turquie contemporaine et de leurs grandes figures. Il y a une sorte de passion arabe pour la personne du Sultan Abdülhamid II, qui s'explique peut-être par l'engagement ferme du souverain en faveur de l'islam contre le sionisme. Sur les étagères de notre librairie, plusieurs livres sont consacrés à sa biographie. Juste à côté, on trouve l'ouvrage *Profondeur stratégique* écrit par l'ancien ministre des Affaires étrangères, Ahmet Davutoğlu. Dans la librairie, la section consacrée à l'histoire de la Turquie a une place bien à elle, et fait l'objet d'un réachalandage permanent. Leur nouvelle vie stambouliote a suscité, au sein de la diaspora arabe, un véritable engouement pour l'histoire de leur pays d'accueil.
- 22 Avec le temps, a grandi en moi le désir de connaître la vie des intellectuels arabes qui ont vécu à Istanbul par le passé. Aussi, me suis-je lancé dans une recherche sur les origines de la présence arabe dans cette grande ville cosmopolite. J'ai sélectionné tous les ouvrages sur le sujet que compte la librairie et ai fouillé les archives des revues, afin de comprendre la façon dont ces grands noms du monde arabe, de passage ou de résidence à Istanbul, percevaient la ville.
- 23 Par exemple, je suis tombé sur le récit de voyage de Jurji Zaydan à Astana en 1909, et me suis empressé de l'acheter et de le lire. J'ai ensuite acheté le récit du voyage que fit Rachid Rida à Istanbul après la destitution du sultan Abdülhamid II, et y ai parcouru avec enthousiasme les descriptions qu'il donne de la ville à l'époque. Chaque mois environ, je découvre ainsi dans le fonds de la librairie, l'histoire ou le récit d'une personnalité arabe qui a vécu à Istanbul et a écrit sur la ville. En marge de mon travail de libraire, je me consacre donc à recenser l'ensemble des expériences qu'on eues en Turquie de grandes figures historiques arabes, tel que l'Algérien Abdelkader, qui a passé deux années à Bursa, ou Fakhri al-Baroudi, qui a livré un récit de son voyage à Istanbul. Mais également celles de personnes plus ordinaires, comme par exemple Abdallah Dabbous, un soldat originaire de Beyrouth qui, envoyé au combat pendant la Première Guerre mondiale, visitera Istanbul et en livrera ses observations et impressions dans son journal intime. Le simple fait de vivre dans cette ville longtemps convoitée par le monde entier, de se promener dans ses quartiers chargés d'histoire, suscite le désir d'en approfondir la connaissance.

- 24 Travailler dans une librairie et vivre à Istanbul ont aidé à assouvir ma curiosité pour l'histoire de la ville et la façon dont l'ont vécue différents Arabes, qu'il s'agisse de l'élite politique, comme par exemple le Khédive Abbas Hilmi II qui y trouva asile ; de poètes comme Ahmad Chawqi, qui écrivit des poèmes pour le sultan Abdülhamid II ; ou encore de journalistes qui, à l'instar de Kamel Mroué, le fondateur du quotidien libanais *Al-Hayat*, écrivirent sur la ville à l'occasion de leurs passages.
- 25 Un jour, un chercheur turc et parfait arabisant est venu me demander ce que nous avions comme ouvrages de Ahmed Farès al-Chidiaq, l'auteur de *La jambe sur la jambe* qui est considéré comme l'un des premiers romans arabes. En discutant avec ce client, j'ai découvert qu'il s'intéressait à la période durant laquelle al-Chidiaq avait vécu et travaillé à Istanbul.
- 26 Sur mon lieu de travail, j'ai rencontré certains Arabes établis à Istanbul qui étaient parvenus à très bien s'intégrer dans la société turque, et à en parler couramment la langue. Certains sont devenus traducteurs du turc vers l'arabe, comme dans le cas du journaliste et traducteur Ahmad Zakaria et de son épouse, la traductrice turque Melek Deniz Özdemir. Ils ont traduit ensemble en arabe plusieurs romans turcs, dont le célèbre *Le Diable qui est en nous* de Sabahattin Ali.
- 27 À chacune de nos rencontres, Ahmad Zakaria et moi discutons de l'actualité de la vie culturelle turque, et il me raconte ses nouvelles lectures sur la ville d'Istanbul et l'histoire de la Turquie. De cette manière, j'élargis ma culture en matière de littérature turque et approfondis ma connaissance de la société locale. Cette curiosité vive pour le pays qui nous accueille ne nous est pas propre, à moi et à mon ami journaliste. Elle se retrouve chez de nombreux Arabes. Ainsi, les clients de la librairie achètent systématiquement les livres de la romancière turque Elif Shafak, par exemple. Et tout particulièrement *Soufi, mon amour*, qui demeure en tête des titres les plus vendus par notre librairie. Il en va de même pour *Istanbul : souvenirs d'une ville* du romancier turc Orhan Pamuk, qui est le récit de son histoire personnelle avec la ville.
- 28 À la librairie, il m'arrive également de rencontrer des Turcs qui apprennent l'arabe et étudient sa littérature à l'université. Ils viennent chez nous à la recherche de romans et de recueils de nouvelles précis. Certains rédigent leur mémoire de master sur des sujets qui requièrent la connaissance de la langue arabe. J'ai ainsi eu l'occasion de nombreuses conversations avec ces intellectuels turcs arabisants et ai été assez surpris de constater qu'ils prêtaient peu d'intérêt à leur romancier lauréat du Nobel, Orhan Pamuk, alors que nous en Égypte, nous nous glorifions aujourd'hui encore, peuple et gouvernement à l'unisson, de Naguib Mahfouz. J'ai compris que les Turcs accordaient moins d'importance que nous à ce Prix, en particulier les croyants conservateurs parmi eux. D'autant que Pamuk est considéré comme un opposant particulièrement virulent dans ses prises de parole. J'ai cependant remarqué un engouement très fort des Turcs pour une écrivaine comme Elif Shafak.
- 29 En me renseignant auprès de mes clients turcs sur la littérature arabe traduite dans leur langue, le nom de Gibran Khalil Gibran est revenu à plusieurs reprises, et j'ai découvert que la plupart de ses écrits avaient été traduits en turc. Même chose pour les romans de Amin Maalouf, ce romancier libanais qui écrit en français.
- 30 Dans la représentation que s'en font de nombreux intellectuels arabes exilés à Istanbul, notre librairie symbolise un lieu de détente et de nostalgie, un lieu où souffler, loin des contraintes matérielles du quotidien. Un lieu soustrait au vacarme de la ville et à sa

pénibilité, où les visiteurs viennent feuilleter des livres en buvant une tasse de thé. Un lieu où les classes sociales n'existent pas et où la liberté de penser est célébrée à travers la diversité des livres proposés, sans parti pris ni idéologie spécifique. Un lieu qui réunit l'ensemble des nationalités arabes, toutes origines sociales confondues, qui ont en commun le goût de la littérature et l'exil – cet exil qui a transformé certains quartiers d'Istanbul en véritable ville arabe. Même nos rituels d'accueil sont typiquement arabes : on y mange des pâtisseries syriennes vendues tout près de la librairie ; on y sert le café à la manière syrienne également, plutôt que turque. C'est ainsi qu'opère chez nous « l'arabisation » de l'atmosphère, où le visiteur ne vient pas uniquement acheter des livres, mais également retrouver un peu de la saveur du monde arabe.

- 31 Peu de temps après l'ouverture de la librairie, un espace avec tables et chaises a été aménagé dans le jardin à l'arrière de la boutique, où s'attardent le soir des petits groupes d'intellectuels qui se retrouvent là pour discuter et partager leurs différents points de vue. Les soirées qui se déroulent dans ce petit havre de paix sont désormais connues et fréquentées par de nombreux écrivains, journalistes, traducteurs et personnes intéressées par la politique et la culture. L'ensemble des nationalités arabes s'y retrouvent, comme nulle part ailleurs. Lors de l'une de ces soirées, sur douze individus attablés, on a pu recenser neuf nationalités arabes différentes.
- 32 Ces réunions accueillent régulièrement des intellectuels et militants arabes de passage à Istanbul, comme par exemple Burhan Ghalioun, l'ancien président du Conseil National Syrien, dont la librairie a présenté le livre *L'autodestruction : réalités d'une révolution non terminée* qui retrace ses années de travail avec les opposants. Nous avons également reçu Aref Hijjawi, écrivain et journaliste pour la BBC et Aljazeera, qui a présenté une anthologie en cinq tomes de la poésie arabe, de l'époque antéislamique à nos jours. Nous avons accueilli d'autres auteurs encore, comme le sociologue Sari Hanafi ou la politologue Heba Raouf Ezzat. La librairie accueille en outre régulièrement des équipes de télévision qui y tournent leurs interviews, avec nos étagères de livres en arrière-plan. Elle a par ailleurs souvent prêté ses locaux pour le tournage de scènes dans des films documentaires.
- 33 Un jour, une journaliste française en visite dans notre librairie m'a expliqué qu'elle avait écrit un livre sur son expérience en Iran, lors d'un séjour auprès de sa famille là-bas. En entendant son nom, Delphine Minoui, je me suis rappelé avoir vu passer son livre, *Je vous écris de Téhéran*, traduit en arabe. Elle souhaitait tourner dans nos locaux certaines scènes du documentaire tiré de son ouvrage, *Les passeurs de livres de Daraya. Une bibliothèque clandestine en Syrie*, sur des jeunes Syriens qui se sont lancés dans une opération de sauvetage de livres en ouvrant une bibliothèque dans les décombres de leur ville sinistrée.
- 34 Au cours des soirées de discussions organisées dans le jardin à l'arrière de la librairie où journalistes et chercheurs arabes établis à Istanbul rencontrent d'autres intellectuels et activistes de passage dans la ville, on suit de près les développements de la révolution syrienne. Les amis syriens y ont par exemple célébré l'assassinat de Qassem Soleimani, comme ils y ont déploré celui de Jamal Khashoggi, qui était venu à deux reprises dans notre librairie et y avait acheté, quelques jours seulement avant son assassinat dans l'enceinte de l'ambassade saoudienne à Istanbul, un ouvrage intitulé *La transition économique de l'Égypte*. Ce choix reflète l'intérêt que portait le journaliste saoudien aux questions économiques ainsi qu'à l'évolution de la situation en Égypte.

- 35 Dans le jardin à l'arrière de la librairie, on boit du thé turc. C'est là probablement la seule chose turque qui soit présente au cours de ces rencontres, où l'on sert des pâtisseries syriennes (des *maamoul* et des *ghraybeh*) et où les Arabes échangent leurs analyses de la situation dans la région et leurs inquiétudes. Le soir de l'élection présidentielle turque de 2018 par exemple, leur anxiété à l'idée d'un changement de gouvernement était palpable. Ou encore lors de l'élection de Joe Biden à la présidence américaine, les discussions étaient vives sur les implications que cela pourrait avoir en Syrie, en Égypte et dans le Golfe.
- 36 Dans l'assistance, on compte aussi bien des Syriens, que des Égyptiens, des Yéménites et des Palestiniens. Ces derniers viennent pour certains de Gaza, pour d'autres de Cisjordanie. D'autres encore sont des réfugiés de 1948. Et ce lieu leur offre la possibilité inédite de se rencontrer pour discuter et échanger de manière libre, sans censure de la parole et de la pensée – ce qui leur est impossible dans leur propre pays.
- 37 Le directeur de la librairie a finalement décidé d'utiliser le second étage pour organiser des événements culturels dont notre public arabe est très demandeur. Nous y avons organisé des soirées de poésie, rapidement devenues un véritable espace de sociabilité pour les plus de quatre-vingts, sinon cent, personnes présentes. Nous organisons également des soirées de présentation de livres, si possible en présence de leurs auteurs qui, le cas échéant, se prêtent à une séance de dédicace. Ce fut le cas par exemple à l'occasion de la sortie du livre *Situations critiques : chroniques de la révolution syrienne*, du journaliste syrien Hadi Al-Abdallah qui a couvert de nombreux moments de la révolution syrienne. Ce soir-là, la librairie était bondée de jeunes qui suivent attentivement le travail du journaliste sur les réseaux sociaux et souhaitent être photographiés à ses côtés.
- 38 Notre libraire a également reçu la spécialiste en histoire du cinéma Rawan Damen, pour y discuter de l'avenir du film documentaire arabe ; ou encore une auteure spécialiste de l'Iran pour discuter de l'avenir de l'Iran dans la région. Nous avons également organisé un hommage à l'écrivain égyptien Ahmed Khaled Tawfik, de même qu'au Syrien Abdulkader Abdelli qui a traduit en arabe de nombreux romans turcs. De nombreux intellectuels turcs parmi ses amis ont assisté à cette commémoration.
- 39 Chaque fois que je diffuse des photos de la librairie sur les réseaux sociaux, je reçois des commentaires faits à la fois d'éloge et d'envie pour « la chance que j'ai de travailler parmi ces trésors de la littérature et de la pensée ». À force, j'ai développé une sorte d'aversion pour ce stéréotype associé au métier de libraire et ai décidé qu'un jour, j'écrirai un livre sur mon expérience au sein de la librairie. La principale mission de ce livre sera de démolir le cliché romantique projeté sur ce métier. J'ai commencé à poser sur le papier quelques réflexions éparpillées sur ce que l'on ressent lorsqu'on reste de longues heures sous terre dans la réserve, devant les livres empilés dans des cartons à cigarettes. Conçus pour conserver le tabac, ils sont plus épais que la plupart des autres emballages et se prêtent donc parfaitement à la conservation des livres. Vus dans cet état et à cet endroit, les livres perdent toute leur magie et ne sont plus que de vulgaires marchandises. Dans de tels moments, la plus célèbre des citations de Borges dans laquelle il compare le paradis à une bibliothèque, n'a plus aucun sens.
- 40 Travailler dans une librairie implique des efforts cérébraux mais également physiques, lorsqu'il faut faire l'inventaire des livres et procéder à leur remplacement. Il faut également manier les logiciels de référencement des ouvrages et tenir à jour les listes des nouvelles parutions, afin de les commander auprès des maisons d'édition à

Beyrouth. Il faut ensuite suivre leur acheminement par voie de mer et s'occuper de payer les entreprises de fret. Il faut en outre, nous l'avons dit plus haut, régulièrement inventorier et réassortir le stock d'ouvrages. Autant de tâches qui ne sont pas bien assorties au cliché de la tasse de café fumant à côté d'un livre.

- 41 J'aimerais ici ajouter une remarque sur les lectures des activistes arabes à Istanbul. Depuis l'échec des printemps arabes et la victoire des contre-révolutions, ils lisent essentiellement des études sur les différentes expériences de transition démocratique, des analyses sur la nature des régimes arabes et la structure de leurs armées, des réévaluations critiques de ce qu'ont été les événements au cours des révolutions arabes. En revanche, la lecture des témoignages de révolutionnaires diminue, ainsi que celle des livres sur le travail militant. On voit apparaître le besoin de lire des livres sur les raisons de l'échec de ces révolutions. J'ai pu constater que les activistes étaient désormais nombreux à acheter *La transition démocratique* d'Azmi Bishara, tandis qu'à l'inverse, ils étaient moins portés qu'avant sur les ouvrages traitant de l'histoire des révolutions ou même sur la littérature de prison, en raison du pessimisme généralisé qu'a engendré l'histoire récente de la région.
- 42 La tendance majoritaire, chez les Arabes d'Istanbul, est de s'intégrer et d'apprendre le turc. De plus en plus de clients sont désormais capables de lire le turc et cherchent à se procurer des romans en turc, ou encore des manuels d'apprentissage de la langue.
- 43 De leur côté, certains livres arabes ont été publiés à Istanbul. Nous en avons acheté quelques-uns, notamment lors de la réédition du livre à succès écrit par le reporter syrien, Hadi Al-Abdallah, sur ses souvenirs de la révolution. Il y a, à Istanbul, de nombreuses maisons d'édition spécialisées dans la littérature religieuse. Aussi, il est surprenant de voir qu'elles continuent de rééditer l'ouvrage polémique de Sayyid Qutb, qu'il est devenu difficile de se procurer en Égypte pour des raisons politiques. J'ai eu dans les mains des exemplaires d'*À l'ombre du Coran*, et de *Jalons sur la route* imprimés à Istanbul. Par ailleurs, de très nombreux romans et témoignages d'anciens prisonniers syriens sont édités dans la ville. Le principal écueil pour l'activité d'édition des livres arabes à Istanbul réside dans la difficulté de leur convoi vers les pays arabes et leur distribution dans les salons du livre de la région.
- 44 Une nouvelle maison d'édition de petite taille a récemment vu le jour à Istanbul, sous le nom des éditions Mukaddime. Elle a été fondée par Emine Kimya Yaşar, une jeune femme turque parfaitement arabophone. En partenariat avec un ami, elle a décidé de créer cette maison d'édition spécialisée dans les traductions de littérature turque en arabe. Son premier titre édité a été *La Madone au manteau de fourrure* de Sabahattin Ali. Nous avons proposé ce livre, qui a rencontré un franc succès auprès de nos lecteurs. Ce jeune projet est emblématique de la dynamique d'échange culturel arabo-turc à l'œuvre dans la ville d'Istanbul.
- 45 J'ai toujours rêvé d'être écrivain et je m'essaie à l'écriture depuis la fin de mes études universitaires. Mon premier livre, *L'amitié des étrangers*, est paru récemment². Il présente les parcours de vie et les œuvres de différents écrivains, traducteurs et artistes à travers leurs autobiographies et leurs mémoires. Au cours des trois années et demie passées, j'ai souvent pensé à la chance que représente le fait de travailler dans une librairie, pour l'écrivain en herbe que je suis. Cela me permet en effet de voir de près ce qu'est la fabrique de l'édition et de la culture dans les faits. De comprendre l'évolution des goûts et des ventes. D'observer en première ligne ce qu'est un livre-phénomène, comme *Origine* de Dan Brown par exemple, dont on vend chaque jour plusieurs

exemplaires et qui constitue une réussite enviable ! Voilà comment j'ai vécu mon entrée dans ce monde des livres que j'allais, progressivement, apprendre à mieux comprendre.

- 46 Dernièrement, je me suis mis à consigner par écrit les réflexions que m'inspirent les questions des clients et les discussions que j'ai avec eux. Je suis en quête de livres, arabes comme étrangers, qui racontent des expériences similaires à la mienne. C'est ainsi que j'ai pris plaisir à feuilleter les mémoires de Qasim Rajab, le fondateur de la librairie Al-Muthanna à Bagdad, dans lesquelles il relate ses impressions concernant le lectorat et l'édition locale. J'ai été ravi de découvrir la traduction en arabe du roman *La librairie de Wigtown* de Shaun Bythell, qui témoigne d'une expérience assez semblable à ce que je vis.
- 47 Je me suis mis à acheter tous les romans dont l'intrigue se déroule dans une librairie, comme *La librairie de la place aux Herbes* d'Éric de Kermel. J'ai de plus en plus envie de publier des récits sur la librairie, qui raconteraient aux lecteurs les coulisses du travail de libraire. Sa lassitude, parfois, devant les couvertures qui défilent. Sa colère aussi, devant les livres qui ne se vendent pas. Sans parler de tout le travail de conception publicitaire, ou encore de ses états d'âme devant des livres médiocres qui caracolent en tête des ventes. Mon désir d'écrire ces réflexions et impressions, afin de sensibiliser les lecteurs aux enjeux et rouages de l'édition, est chaque jour plus grand. J'aimerais également écrire sur la précarité des écrivains arabes, qui dans leur grande majorité ne parviennent pas à vivre de leurs livres. Une citation de Henry Miller, dans *Plexus*, me revient en tête : "It's a great business, the book racket. You learn something about human nature if nothing else. It's almost worth the time wasted, the sore feet, the heartaches".
- 48 Le libraire exerce d'autant mieux son métier qu'il sait ce que contiennent les livres. Pourtant, la plupart des personnes qui travaillent dans ce domaine ne lisent pas les ouvrages qu'ils vendent. C'est à Orwell que revient la formule la plus éclairante sur le métier de libraire, qu'il a exercé, lorsqu'il écrit dans un de ses articles qu'à force de fréquenter le monde des livres, il a perdu sa passion pour eux, et que c'est là l'un des prix à payer. Il poursuit en disant que cela lui fait froid dans le dos lorsqu'il doit inventer des mensonges pour vendre certains livres, ou qu'il doit retirer la poussière qui en recouvre d'autres.

NOTES

1. George Orwell, "Bookshop Memories", *The Orwell Foundation*. <https://www.orwellfoundation.com/the-orwell-foundation/orwell/essays-and-other-works/bookshop-memories/>.
2. *Mawaddat al-ghurabâ'. Hikâyât min al-siyar al-dhâtiyya wa-l-mudhakkirrât* [L'amitié des étrangers. Récits autobiographiques et mémoires], Beyrouth, Josour li-l-tarjama wa-l-nachr, 2020.

AUTEURS

MOHAMED ABDELAZIZ AHMED ELHAGIN

Historien, Arab Network for Research and Publishing (Istanbul)

Un islamiste syrien à Istanbul

Bakr Sidki

Traduction : Marianne Babut

NOTE DE L'ÉDITEUR

Ce texte a été publié dans le journal *Alquds alarabi*, le 7 janvier 2021, sous le titre "Islâmî sûrî fî Istanbul".

- 1 Lors d'un salon du livre en Turquie, je tombai par hasard sur *Hamali* (Le Hamiote), un roman de l'écrivain turc Ahmet Pakalın, dont je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler. J'aurais pu en rester là et poursuivre mon chemin en quête des ouvrages que j'étais venu acheter. Mais la curiosité me poussa à découvrir comment un Turc abordait la tragédie subie par la ville de Hama en 1982, et la situation en Syrie de manière générale. Ce seul titre avait en effet suffi à convoquer chez moi tant de pensées associées au drame que vit la Syrie depuis le début du règne assadien...
- 2 En couverture, un montage de photos montre au premier plan un jeune homme arborant une barbe noire soigneusement taillée. Il porte la tenue arabe traditionnelle : une djellaba blanche et ample avec un veston noir sans manches ni boutonnière, ainsi qu'un keffieh blanc enroulé sur le haut de la tête. Il va de l'avant, comme le suggère le mouvement de ses bras et de ses jambes, ainsi que l'extrémité de son turban qui vole au vent. Il est entouré des lieux emblématiques de Hama : les norias, la tour de l'horloge, l'aqueduc et le dôme d'une mosquée. Un incendie s'élève derrière l'homme qui lui tourne le dos et s'éloigne, mû non pas par la peur du fugitif, mais par le courage de l'homme vaillant et conquérant.
- 3 J'ai suffisamment d'arguments pour affirmer qu'il s'agit là de l'image-type de l'homme syrien tel que le construit l'imaginaire islamiste turc où, par une simplification extrême, « le Syrien » se voit réduit au « musulman », puis à « l'islamiste ». Cette représentation fantasmagorique se double de celle, empruntée au stéréotype véhiculé par le cinéma hollywoodien, de l'« Arabe » tel que l'opinion turque le conçoit communément.

- 4 Originaire de Hama, Safa fait ses études à l'université d'Alep et fréquente la confrérie des Frères musulmans lorsque, au début des années 1980, ces derniers s'insurgent contre le régime syrien. Informé de son arrestation imminente par les services de renseignement, Safa quitte Alep et s'enfuit en Turquie. Il est intéressant de relever que, sous la plume d'Ahmet Pakalin, le régime d'al-Assad est systématiquement désigné comme « le régime alaouite », « l'armée alaouite » ou encore « le gouvernement alaouite ».
- 5 L'auteur nous décrit en détail la nostalgie que ressent Safa pour son pays et sa famille, avec laquelle il reste en contact dans la mesure du possible. Nous comprenons assez vite combien sa vie à Istanbul, comme celle de ses compatriotes exilés, est différente de l'existence qu'ils menaient en Syrie. À partir de ce biais, le roman va se concentrer sur le *jihad* que ses personnages vont livrer pour réformer la société turque, bien plus que sur ce que vit la Syrie après le massacre de Hama. Relégué à l'arrière-plan, le pays disparaît du roman. Peut-être est-ce dû au manque d'informations dont disposent ses personnages – ce qui pourrait se justifier étant donné que personne ne savait rien de l'oppression et de la terreur qui régnaient en Syrie dans les années 1980 et 1990.
- 6 Comme on pouvait s'y attendre, les femmes sont présentées comme le moyen privilégié pour accéder à la société turque. Or, Safa possède un véritable pouvoir d'attraction sur les jeunes femmes turques : au cours des deux cents pages qui retracent les années de la vie étudiante de notre héros, trois jeunes Turques tomberont amoureuses de lui. C'est sans compter Bouchra, cette fille qu'il aimait en Syrie avant que la guerre civile ne les sépare en l'obligeant à quitter le pays. Chose étrange tout de même, les femmes avec lesquelles Safa est en relation ont toutes un nom, des traits de personnalité, des pensées et des propos bien à elles, sauf la dernière qui deviendra son épouse. Celle-ci n'a pas de nom, pas de caractère, ni aucune autre espèce de présence dans le roman. On sait juste qu'elle est croyante, comme lui, et qu'elle observe les prescriptions religieuses. Mais surtout – et c'est là le plus important – qu'elle porte le hijab.
- 7 Najia habite avec ses parents dans l'immeuble où Safa et deux de ses compatriotes colouent un appartement. Peu de temps suffit pour qu'elle s'éprenne de son voisin syrien et l'invite à déjeuner chez ses parents. Safa aimerait épouser Najia, mais il y a un problème : elle ne porte pas le hijab. Il conditionne donc leur mariage au fait qu'elle adopte le voile. Elle refuse, leur projet de mariage tourne court et les trois compères déménagent dans un autre quartier, loin de là. Hürriyet, une camarade d'université de Safa, semble d'emblée mieux partie que Najia : musulmane pratiquante, elle porte le hijab et vient d'une famille conservatrice. Leur histoire semble donc promise à un dénouement heureux, jusqu'à ce qu'un événement vienne tout compromettre : le gouvernement turc décide de prohiber le port du voile à l'université. Des milliers d'étudiantes se voient du jour au lendemain interdites d'accès aux salles de cours. Plusieurs semaines durant, elles se rassemblent devant les universités pour protester contre cette mesure inique dans l'espoir que les autorités, devant leur détermination et celle de leurs familles, cèdent et reviennent sur leur décision. Il n'en sera rien. C'est ainsi que certaines renonceront à leur hijab pour pouvoir poursuivre leurs études, tandis que d'autres renonceront à leurs études pour ne pas contrevenir aux préceptes divins. De part et d'autre de ce champ de bataille idéologique, des kyrielles de fatwas viendront justifier l'une ou l'autre position.
- 8 Hürriyet et sa famille choisissent de sacrifier le voile plutôt que les études, ce qui signifie également sacrifier Safa qui, bien évidemment, ne peut souscrire à leur choix.

- 9 Par les thématiques qui le traversent, ce roman est avant tout tourné vers la Turquie, contrairement à ce qu'annoncent son titre et sa couverture. Le « Syrien », en fait, n'est là que pour promouvoir la vision islamiste de l'auteur et rappeler les Turcs à leur religion, à ses fondements et prescriptions, voire à ses « politiques » si l'on me passe l'expression. En dépit du caractère sociologique de certains aspects du roman, ce dernier s'inscrit de manière indéniable dans la perspective d'un islam politique qui mène son combat existentiel contre la sécularisation et l'occidentalisation de la Turquie, comme l'illustre de manière éclatante la « bataille du hijab ».
- 10 Ce roman dépeint une société turque ignorante qui a besoin d'être amendée. Cette mission incombe aux « musulmans », qui se battent seuls contre tous : la société locale décadente, l'Occident tyrannique et « tous les ennemis de l'islam » qui, on le comprend au fil du roman, sont en fait l'humanité entière, à l'exception d'une poignée d'êtres « sauvés ». Lisons :
- Le désir qu'avait Caïn de faire comme bon lui semblait a conduit à la première effusion de sang... en l'occurrence celui de son frère. Car oui, les lois positives n'ont d'autre effet que celui de faire couler le sang. Fondées sur l'opinion et le doute, elles font perdre aux hommes la confiance mutuelle qu'ils se prêtent. Même l'amour est ici fondé sur la duplicité, car l'homme cherche par ses actions à séduire autrui et non à satisfaire son Créateur.
- 11 Par ce propos comme par d'autres, la frontière s'efface entre la pensée de l'auteur et celle de son personnage. Tous deux ne font qu'un dans ce roman au style confus, mais d'une cohérence idéologique telle que le lecteur a l'impression d'avoir entre les mains un manifeste d'islam politique au sens large, bien plus qu'une œuvre littéraire, qui repose nécessairement sur une polyphonie de voix.
- 12 Je ne dis pas que *Le Hamiote* est représentatif du roman islamiste turc en général. Il est cependant emblématique d'une certaine production qui, avec des dizaines de titres, vise à former une génération islamiste consciente des valeurs de sa religion. Notons enfin que ce même auteur compte à son actif un autre roman, intitulé *Hama, ville martyre*, ainsi qu'un ouvrage intitulé *Des Corans et des bombes*, et qu'il a traduit en turc un des livres de Youssef al-Qaradawi¹.

NOTES

1. Youssef Al-Qaradawi est un théologien d'origine égyptienne, auteur de plus de 120 ouvrages, qui a fondé l'université des sciences islamiques au Qatar en 1977 et qui a fortement influencé le mouvement des Frères musulmans égyptiens.

AUTEURS

BAKR SIDKI

Traducteur, écrivain et journaliste résidant à Gaziantep